This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

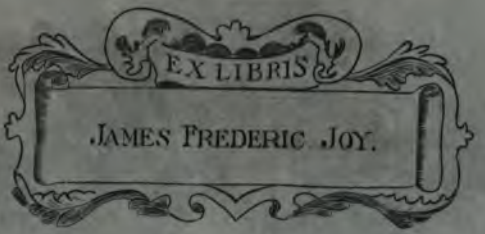
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

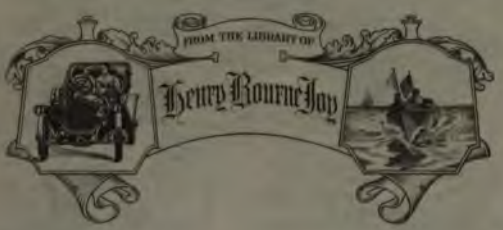
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GRAD
DC
135
.R5
A33
1829
v.5

A 822,099


EX LIBRIS
JAMES FREDERIC JOY.


FROM THE LIBRARY OF
Henry Bourne Joy

MÉMOIRES

SECRETS ET INÉDITS

SUR LES COURS DE FRANCE

AUX

XV^e^, XVI^e^, XVII^e^ ET XVIII^e^ SIÈCLES.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER N° 30, A PARIS.

Richelieu, Armand Jean du Plessis

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET ANECDOTIQUES

DU DUC

DE RICHELIEU.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

Mame et Delaunay-Vallée, Libraires,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1829.

GRAD
DC
135
.R5
A33
1829
v. 5

GL/Buhr
Gift
Henry B. Joy
12-1-51

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DUC DE RICHELIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Les plaisirs et la guerre. — Congrès de Soissons. — Mort de Frédéric-Auguste. — Villars et Berwick. — Avarice de Fleury. — La diète de Pologne. — L'élection. — Départ secret de Stanislas. — Les deux marchands. — D'Andelot et le roi. — Le marquis de Monty. — Les dissidents. — La cocarde de Villars. — Les deux élections. — Le fort de Kehl. — La Lorraine envahie. — Verneuil. — Fleury timide en Allemagne. — Campagne d'Italie. — L'âge de Villars. — Le bal et la tranchée. — Les impériaux sont battus. — Bataille de Guastalla. — Dantzick. — Le siége. — Le maréchal Munich. — Fuite de Stanislas.

Les plaisirs du mariage, ceux de l'amour et bientôt le bonheur de la paternité ne furent pour moi que les distractions de la guerre de 1733, où j'obtins de jouer un rôle, lorsqu'enfin la France n'aurait pu sans forfaire à l'honneur refuser de tirer l'épée du fourreau.

Je dirai quelque chose des causes et des épisodes de cette guerre, que la méticuleuse politique du cardinal de Fleury ne put empêcher.

Le congrès de Soissons se passait en échange de politesses entre les plénipotentiaires. On n'avait point songé à asseoir la paix sur des bases solides : le moindre incident pouvait la troubler. Ce fut la mort du roi de Pologne Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, qui divisa les puissances de l'Europe.

Frédéric-Auguste mourut le 1er février 1733. Dès que cette mort fut connue en France, le conseil délibéra sur le parti à prendre relativement au roi Stanislas, détrôné par Frédéric-Auguste. Villars, Berwick et toute la noblesse voulaient que Stanislas partît sur-le-champ de Chambord, où il vivait sans bruit, et allât se faire reconnaître. Fleury, toujours fidèle à son plan de laisser la reine sans autorité et sans crédit, redoutait l'influence qu'elle pourrait prendre en conséquence de l'élévation de son père, et insinuait que le roi Stanislas ayant abdiqué, ne pouvait plus avoir de droits réels sur le trône de Pologne.

On tint à Versailles plusieurs conseils. Ceux

qui voulaient la guerre rappelaient les intérêts de la France, qui avait jadis fait élire Henri III, et qui n'avait jamais abandonné l'influence qu'elle devait avoir sur les élections de la Pologne : ils ajoutaient que quand même Stanislas aurait abdiqué la couronne, on ne devait regarder cet acte que relativement au roi Auguste; et que d'ailleurs redevenu par cet acte seigneur polonais, et par conséquent candidat, il devait retourner dans sa patrie, s'attacher au primat, s'unir au parti qu'il pouvait y avoir, et stimuler les indifférents avec l'or de la France. Cependant l'empereur, de son côté, faisait défiler des troupes en Silésie, et négociait avec la czarine pour préparer une autre élection.

Le vœu de la Pologne était favorable au roi Stanislas, et Fleury lâcha d'une main avare seize cent mille livres pour entretenir ces bonnes dispositions. Quand la partie fut engagée, il fallut bien la soutenir avec trois millions de plus que demanda notre ambassadeur à Varsovie.

La France, assurée de la majorité des suffrages, déclara à toutes les cours de l'Europe que Louis XV était résolu de maintenir sur le trône

son beau-père Stanislas. La czarine, le roi de Prusse et l'empereur, de leur côté, se réunissaient pour contrarier l'installation de ce prince, et leurs armées menaçant la Pologne, s'approchaient de la capitale afin de favoriser l'élection du fils du feu roi, qui était électeur de Saxe.

La diète de Pologne était environnée par quatre armées d'observation qui semblaient moins attendre l'évènement que vouloir le déterminer. Celle de l'empereur campait en Silésie, celle de la Prusse n'en était pas éloignée; la czarine avait posté la sienne en Courlande. Fleury, qui ne voulut pas avoir donné son argent pour rien, se déterminait à mettre en mouvement l'armée de France, quand les alliés lui déclarèrent que si nous voulions élire Stanislas ils s'y opposeraient. Ce fut alors que la France publia ce manifeste où elle disait qu'elle ne permettrait pas qu'on ravît à la Pologne la liberté d'élire son roi.

Le conseil ayant secrètement résolu d'envoyer Stanislas sur le trône, ce prince partit en chaise de Meudon, accompagné de d'Andelot, et se rendit à Chaville, où le garde des sceaux l'attendait.

Après une conférence de deux heures, ils se séparèrent; Stanislas alla à Sceaux chez le duc du Maine, où il resta un instant, et ce fut en sortant de Sceaux que commença le mystère de son voyage : il fit semblant d'aller à Chambord, mais il se fit conduire à Berny pour y voir le cardinal de Bissy. Partout où il s'arrêtait il diminuait son cortége et le nombre de ses serviteurs.

Le commandeur de Thiange prit les habits du roi avec son cordon bleu, et suivant la route de Bretagne, peu accompagné, il s'annonça sur la côte pour le roi Stanislas, à qui il ressemblait beaucoup, et dit qu'il allait furtivement en Pologne.

Il s'embarqua ensuite pendant la nuit, et fit voile pour Dantzick, en jouant le roi avec une telle adresse qu'on fut long-temps persuadé sur la flotte même que Stanislas était embarqué.

Le véritable Stanislas, sur ces entrefaites, prenait un habit de pinchinat et une perruque noire, tandis que d'Andelot s'habillait très proprement. Tous les deux se jetèrent dans une chaise fort crottée et conduite par des chevaux de poste. Ils partirent le soir de Berny, laissèren-

tous leurs domestiques, et gagnèrent la route de Metz, se disant deux marchands associés.

A la première ville d'Allemagne, ils demandèrent dans l'auberge une voiture du pays. L'hôte, qui en connaissait une convenable dans la ville, leur en parla. C'était une voiture depuis long-temps préparée par un envoyé secret de la France, qui avait prévenu toutes les ruses de la police de l'empereur.

D'Andelot et son associé voyagèrent dans la voiture allemande sans être arrêtés.

L'officier de garde aux portes de Berlin leur demanda leurs passe-ports. Stanislas tira de sa poche un portefeuille rempli de factures et remit son passe-port sans trembler. « Passez donc, » leur dit l'officier.

Arrivés à Francfort-sur-l'Oder, ils contrefirent les gens fatigués qui ne pouvaient plus faire la route dans une voiture aussi rude. D'Andelot pria l'hôte de lui en procurer une plus douce. L'hôte en chercha vainement une mieux suspendue.

Il y avait chez lui un jeune étranger, neveu du marquis de Monty, ambassadeur de France

en Pologne, qui avait été envoyé à Francfort avec un chanoine de Cracovie, son gouverneur, sous prétexte de voyager en attendant le moment de l'élection, mais en effet pour attendre le roi.

Ce jeune étranger et le chanoine avaient inutilement demandé à l'hôte s'il n'avait pas chez lui un marchand de Varsovie qui venait de France faire des achats de marchandises pour l'ambassadeur. L'hôte les rencontrant, leur dit qu'il venait d'arriver une chaise avec deux personnes bien fatiguées qui étaient peut-être celles qu'ils cherchaient. L'hôte fut prié de savoir d'où ces personnes venaient et où elles allaient. Le roi et d'Andelot répondirent qu'ils étaient marchands, qu'ils venaient de faire des achats, et qu'ils s'en retournaient chez eux à Varsovie. « Ce sont eux, » dit le jeune étranger, qui leur demanda devant l'hôte s'ils avaient les marchandises que son oncle attendait. Ils répondirent qu'elles étaient dans un des chariots qui les suivaient, et le roi en présenta les factures. D'Andelot ayant alors fait connaître quelle était sa fatigue, et l'impossibilité où il se sentait de continuer son

voyage avec sa voiture, ce qui retarderait le compte qu'il devait rendre à l'ambassadeur, le jeune étranger leur offrit une place dans son équipage, et leur dit qu'on allait mettre les chevaux. Ils partirent sur-le-champ pour Varsovie, et y arrivèrent sans obstacles.

Le 8 septembre l'équipage descendit secrètement chez le marquis de Monty, qui, après une courte conférence avec le roi, alla donner avis au primat de son arrivée. Le roi demeura jusqu'au 11 septembre sans que son retour fût connu, car il était attendu par mer, et les papiers publics le disaient embarqué.

Le 9 fut employé en négociations pour presser l'élection. Le primat déclara qu'un courrier lui annonçait l'arrivée de la flotte française, et le débarquement du roi Stanislas à Dantzick, nouvelle qui fut reçue avec applaudissement. Ce qui fit ajourner l'élection au lendemain.

Le 10, le primat s'étant rendu au champ de l'élection, où il y avait deux cent mille hommes, fit ses harangues, et alla dans les rangs pour prendre les voix; tous s'écrièrent: « Vive le roi Stanislas. » A cause du grand nombre de suffrages, le

primat ne put en recueillir que la moitié; il remit la suite de l'élection au lendemain ; et dit qu'un courrier venait de lui apprendre que le roi Stanislas était à Thorn, ce qui fit redoubler les acclamations.

Le 11 le primat déclara le roi arrivé, et dit qu'il allait se montrer. Stanislas, revêtu de ses habits royaux et du cordon bleu, se montra en effet à l'armée, et l'élection fut terminée à une imposante majorité. Il se forma autour du roi une cour brillante, et il fut salué comme roi de Pologne par la capitale, qui se livra à toutes sortes de réjouissances.

Le 14 le roi reçut les compliments des ambassadeurs, excepté de ceux de l'empereur, de l'électeur de Saxe et de la Russie. L'évêque de Cracovie, l'évêque de Posnanie, le prince Lubomiski, palatin de Cracovie, et plusieurs grands-officiers de la couronne et autres grands se retirèrent et se fortifièrent à Prague. Soutenus par la Saxe, la Russie et l'empereur, ils opposèrent à Stanislas le fils du feu roi, l'électeur Auguste, qu'ils firent élire, en protestant contre l'élection du beau-père du roi de France.

Alors la France se trouva engagée dans une guerre inévitable. Ayant obtenu de quelques princes d'Allemagne qu'ils resteraient neutres, et s'étant plus étroitement unie à l'Espagne et au roi de Sardaigne, elle résolut d'attaquer l'empereur, qui tenta vainement d'armer l'empire contre nous. La diète de l'empire ne s'y détermina qu'au commencement de l'année suivante.

Dans cette commotion générale, le maréchal de Villars, qui n'avait pas cessé de parler de la nécessité de faire la guerre, fut destiné au commandement d'une armée française en Italie, pour y défendre, selon les vœux de l'Espagne, les possessions de don Carlos, et pour dévaster celles de l'empereur. La reine de France, qui était le motif de la guerre qu'on avait, disait-on, *escamotée* au cardinal de Fleury et au roi, était dans de perpétuelles alarmes; elle fit venir chez elle le maréchal, et lui demandant son chapeau, elle y attacha une cocarde. « Avec ce ruban, lui répondit Villars, je serai invincible. » Il avait conservé à quatre-vingt-deux ans le cœur d'un jeune chevalier.

La France ordonna l'équipement d'une flotte.

Des troupes réglées se rassemblèrent en Alsace, le long du Rhin, de la Meuse et de la Moselle, et l'empereur forma une armée en Bohème.

D'un autre côté l'élection du roi Auguste étant confirmée, les confédérés marchèrent droit à Varsovie. Là ils résolurent de bombarder et d'attaquer avec leur armée de trente mille hommes la ville de Dantzick où s'était réfugié Stanislas.

Pour s'opposer aux progrès de l'empereur, le maréchal de Berwick eut ordre de passer le Rhin avec les princes de Conti et de Dombes, le comte d'Eu et plusieurs officiers supérieurs de l'armée. Il attaqua le fort de Kehl, qui appartenait à l'empereur.

La tranchée fut ouverte le 19, sous les ordres du marquis de Puységur, lieutenant-général, de La Billarderie, maréchal-de-camp, du marquis d'Houdetot, etc. On fit avec une activité incroyable, pendant deux nuits, deux mille cinq cents toises d'ouvrages, nonobstant le feu du canon et la mousqueterie des assiégés. Longueville, ingénieur, y fut tué. Laserre, capitaine de grenadiers, le fut la nuit suivante. Les assiégés

firent une sortie, et nos grenadiers, en les repoussant, perdirent Noyelles. Enfin, après huit jours de travaux, le général Phul, gouverneur de la place, battit la chamade, demanda à capituler, et Berwick lui donna deux canons en témoignage de son intrépide résistance.

Kehl étant pris, on voulut s'assurer de la Lorraine.

Le roi chargea le comte de Belle-Ile de s'emparer de Nancy, et cependant, comme la galanterie nationale fut toujours compatible avec le caractère militaire, et comme elle a souvent adouci par ses grâces les ordres militaires du cabinet, le ministère qui voulait dépouiller le duc de Lorraine crut qu'il devait des compliments à la fille de Monsieur, frère de Louis XIV et duchesse douairière de Lorraine, avancée en âge. On lui envoya Verneuil, qui avait, dans ses manières, dans son esprit et sa figure, tous les agréments nécessaires pour adoucir la nouvelle désastreuse qu'elle allait recevoir. Le père de Verneuil avait été lieutenant des gardes de Monsieur, et puis du régent, qu'il avait suivi à Malplaquet, où il avait été blessé, et la famille s'étant depuis

ce temps-là attachée à la maison d'Orléans, on crut le fils plus propre que tout autre à remplir cette mission.

Verneuil s'annonça à la duchesse de Lorraine comme venant de la part du roi de France.

« Est-ce que vous ne seriez plus attaché à ma maison? » lui dit la duchesse.

» — Je le suis au roi mon maître, repartit Verneuil.

Mais il donna tant de grâces à sa commission, que la nouvelle fut reçue sans désagrément. Verneuil dit à la princesse qu'elle pouvait demeurer en toute sûreté à Lunéville avec les princes et les princesses ses enfants, et sous la tutelle spéciale de l'armée de France, ajoutant que si elle voulait sortir de la Lorraine, elle pouvait choisir en France la ville qu'elle voudrait. Mais le marquis de Silly, lieutenant-général des armées du roi, conduisait, en attendant, nos troupes dans la Lorraine sans éprouver de résistance.

Verneuil resta quelques jours à Lunéville et fut traité avec bonté et sans ressentiment : la princesse Charlotte tirant son anneau, le lui

donna; et sa mère, en approuvant, lui dit de le conserver comme une marque d'amitié et en reconnaissance de la manière dont il s'était comporté dans sa commission. Ainsi finit le règne de la maison de Lorraine.

L'attaque du fort de Kehl et l'envahissement de la Lorraine firent ouvrir les yeux aux puissances maritimes; mais le cauteleux Fleury, qui allait à pas comptés, réprima l'activité française; et notre armée, qui pouvait alors faire des prodiges, resta sans agir.

L'activité de la reine d'Espagne et du roi de Sardaigne n'eût pas permis en Italie une pareille inaction. On s'était engagé avec eux, il fallut marcher. Les troupes de France passant subitement par le Mont-Cenis, par le Mont-Genèvre et par la vallée de Barcelonnette, se joignirent aux troupes sardes à Verceil; et tombant de la hauteur des Alpes sur les Autrichiens comme une avalanche, mirent en fuite tout ce qui se trouva d'ennemis dans la route, pénétrèrent sans coup férir dans le Milanais, bloquèrent Navarre, investirent Tortone, établirent un pont sur le Tésin ; obligèrent les impériaux d'abandonner

Pavie par l'effet seul de la terreur qu'elles inspirèrent, et passèrent le Tésin sous les ordres du marquis de Coigny. C'est ainsi qu'on arriva à Milan, qui ouvrit ses portes, et dont on bloqua ensuite le château.

Sur ces entrefaites le maréchal de Villars s'approchait de l'armée, dont les progrès étaient déjà si glorieux et si rapides. La reine de Sardaigne, à qui il avait présenté ses hommages en passant à Turin, lui demanda en lui offrant une seconde cocarde :

« Quel âge avez-vous, monsieur le maréchal de Villars? car vous n'êtes pas assurément aussi âgé qu'on le dit.

» — J'aurai bientôt *Milan*, » répondit Villars.

L'armée d'Italie désirait ardemment l'arrivée du vainqueur de Denain; mais dès le moment de son arrivée la mésintelligence éclata entre ce général et le roi de Sardaigne.

La conquête de Pizzighitone devait nous ouvrir le Crémonais et l'Adda. Le maréchal de Villars croyait l'entreprise dangereuse ; le roi la voulut hasarder et prit la ville.

Pizzighitone pris, on s'avança vers Crémone,

et ensuite jusqu'à Milan, dont nos troupes occupaient déjà les faubourgs. Le troisième jour du siége, Cadrieux, lieutenant-général, et Cadville, brigadier, montèrent la tranchée. La nuit suivante on établit les batteries de canons et de mortiers, malgré un feu violent d'artillerie ennemie qui tua cent cinquante hommes. Le marquis de Beuil, lieutenant-général, releva encore la tranchée; Blacons y fut tué; et, maître de la ville, Villars, galant comme du temps de Louis XIV, donna des bals, et y dansa avec les plus belles dames.

Un coup de canon était le signal du premier coup d'archet, et le maréchal, plus qu'octogénaire, disait en plaisantant qu'il était beau à son âge d'ouvrir à la fois deux bals de cette sorte. Tandis qu'on dansait, trente pièces de canon tiraient, sans discontinuer, sur la place.

Le 21 Maillebois monta la tranchée. Il fut relevé par Lanion, Louvigni, Fervaques, Misson, Châtillon, Boissieux, Saint-Perrier, le duc d'Harcourt, Cumiane, Cadville et autres, qui montrèrent autant de bravoure que d'intelligence. Enfin le général Visconti, qui défendait la place,

voyant qu'elle ne tenait plus contre nos coups de canon, battit la chamade et capitula; Villars envoya le marquis son fils apprendre à Louis XV le succès de nos troupes et la prise du château de Milan.

Milan pris, le marquis d'Affry, à la tête de dix-neuf bataillons et de neuf escadrons, alla assiéger Novarre, qui fut à nous dans trois jours. Le fort d'Arrona ne tint pas davantage. Fimarcon en alla porter la nouvelle au roi. On poussa plus loin les conquêtes, et Maillebois, au préjudice de Savines, homme de mérite et plus ancien lieutenant-général que lui, fut chargé d'assiéger Tortone. Les canonniers y firent une telle brèche que le gouverneur demanda à capituler. Le duc de La Trémouille en alla porter la nouvelle au roi, et par la prise de cette place fut terminée heureusement la conquête de la Lombardie. Le roi de Sardaigne prit le titre de duc de Milan; il retourna à Turin pour jouir de ses conquêtes, et Villars se rendit près de don Carlos.

Sur ces entrefaites, don Carlos, qui régnait en paix à Parme, reçut de son père l'ordre de s'avancer vers Naples, que l'empereur était hors

d'état de défendre. Don Carlos, laissant une garnison dans Livourne, alla camper à Monte-rotondo et s'avança fièrement vers la ville de Naples. Les impériaux n'osèrent faire aucune résistance, et ceux même qui s'étaient retirés dans le château se rendirent prisonniers de guerre. Le général Visconti avait pris la fuite pour se mettre à la tête de six mille hommes, que les Espagnols repoussèrent avec une telle supériorité, que dans l'espace de trois heures deux mille Italiens restèrent sur le champ de bataille, et quatorze cents furent faits prisonniers, tandis que Visconti se dépêchait de s'embarquer pour Venise.

Pendant ces succès de l'infant, l'armée impériale, commandée par le feld-maréchal de Mercy, se portait du côté de Mantoue contre Villars et le roi de Sardaigne. La victoire de Guastalla acheva bientôt de leur prouver que la France n'avait pas perdu toute son ardeur militaire dans une longue paix.

Cependant trente mille Russes, se joignant aux dissidents, fondirent avec les impériaux sur la ville de Dantzick, pour y surprendre

Stanislas qui s'y était réfugié. Les habitants, touchés de la confiance de Stanislas, le défendirent avec tout le zèle possible: chaque citoyen fut soldat en attendant des secours de la France. Si ces secours fussent arrivés à temps, et si nos troupes eussent été suffisantes, Stanislas, environné d'un peuple fidèle, eût résisté aux impériaux; mais Fleury agit dans cette circonstance si mesquinement, que quinze cents hommes, commandés par le comte de La Motte, furent honteusement envoyés au secours de Stanislas. Les habitants de la garnison de Dantzick se distinguèrent néanmoins par leur fidélité et leur courage: ni les bombes ni la famine ne pouvaient les ébranler. Le comte de La Motte, à la tête des quinze cents Français envoyés par Fleury, se montre et tourne ses voiles vers Copenhague, épouvanté à la vue de soixante mille assiégeants acharnés à détrôner le roi. Le jeune comte de Plelo, ambassadeur de France à Copenhague, indigné de cette fuite, se met à la tête de ces quinze cents Français, leur adjoint cent volontaires, et vole avec zèle au secours de Dantzick et de Stanislas, en écrivant aux ministres de la cour de

France : « Je vais périr ; je vous recommande ma » femme et mes enfants, » et s'avançant vers Dantzick l'épée à la main, il se fait jour à travers les Russes, massacre deux mille Cosaques, et tombe criblé de coups lorsque sa petite armée, arrivée aux portes de Dantzick, allait entrer victorieuse dans la ville.

Abandonné de la France, environné de soixante mille Russes ou Autrichiens, Stanislas résolut de s'évader de Dantzick. On lui offrait de le faire sortir de la ville escorté de cent hommes armés et bien résolus de lui servir de bouclier. Stanislas, trop humain pour accepter ces offres, préféra sortir de Dantzick déguisé en paysan. L'ennemi trompé dans son attente fut réduit à mettre à prix la tête du roi fugitif, qui parvint sain et sauf à Marienbourg, dans les terres du roi de Prusse, où il fut environné des seigneurs polonais de son parti.

Par quelle fatalité Fleury préféra-t-il porter les forces de la France en Italie, pour sacrifier le roi en faveur de qui la guerre était entreprise ?

Dantzick sachant Stanislas en sûreté, se rendit au maréchal de Munich.

CHAPITRE II.

Berwick et le prince Eugène. — Commencements de Maurice, comte de Saxe. — État des affaires de la maison d'Autriche. — Kehl et Etlingen. — Siége de Philipsbourg. — Mort de Berwick. — Son bonheur, mot de Villars. — Les maréchaux d'Asfeld et de Noailles. — Je suis blessé.—Tentatives pour la paix.—L'Angleterre et Fleury sont d'accord. — Fleury accomplit les plans d'Alberoni. — Le duc de Lorraine. — Anecdotes de la campagne. — Le vin de Champagne et le vin de Tokai.— Le prince de Lixen.—Mon duel avec le prince de Lixen. — La mort du prince. — Retour à Paris. — Madame de La Martelière et Julie. — Mort de Julie. — Voyage de la princesse de Modène. — Sa réception.—Ses regrets. —Ses larmes.—Épigrammes.

Stanislas avait à jamais perdu sa couronne. Il ne restait plus à la France qu'à venger l'affront fait au beau-père de son roi. Les Russes étaient trop loin pour être attaqués ; on résolut de faire tomber tout le poids de la guerre sur l'empereur, qui s'était lié avec la czarine. Le prince Eugène se mit en campagne ; le roi de France lui opposa Berwick, alors notre meilleur général après Villars, et qui avait sous lui un autre

étranger destiné à plus de gloire encore, le jeune comte de Saxe.

Les affaires de la maison d'Autriche étaient dans une triste situation. Le duc de Savoie, roi de Sardaigne, occupait presque tout le Milanais; don Carlos lui enlevait les royaumes de Naples et de Sicile sans résistance. Sur le Rhin il perdait des places et des villes pour ne retirer que le triste avantage de détrôner le roi Stanislas.

Le comte de Belle-Isle avait imaginé de profiter de l'étonnement et de la situation critique de l'empereur pour porter la guerre dans le cœur de ses États. Il ne lui fut permis que d'aller assiéger la ville de Traersback sur la Moselle, qu'il prit en peu de jours.

Le maréchal de Berwick, qui commandait l'armée, la faisait avancer d'un autre côté sur trois colonnes. Le marquis d'Asfeld en commandait une, le duc de Noailles conduisait l'autre. Je fis partie de cette armée avec mon régiment.

On passa le Rhin au Fort-Louis et au fort de Kehl; Noailles alla attaquer les fameuses lignes d'Etlingen, qui avaient coûté plus d'un million de florins à construire. C'étaient de larges

fossés de quatre lieues de long, que l'empereur avait fait creuser pour empêcher l'entrée des Français dans l'empire. Il les faisait garder par douze mille hommes; mais Noailles les attaquant du côté de la montagne Noire, les força l'épée à la main et obligea ces troupes impériales à reculer.

Le maréchal de Berwick reconnut que le moment favorable pour assiéger Philipsbourg était arrivé, et le marquis d'Asfeld eut ordre de se présenter devant la place : on traça avec une activité incroyable des lignes de circonvallation soutenues par des bastions, et on fit approcher cent pièces de canon que nous avions à Strasbourg. Duquenant alla tracer les premiers parallèles, et la tranchée fut ouverte. La nuit du 1er juin on prit un ouvrage à corne élevé, d'où l'on fit un feu perpétuel sur la place.

Berwick, à la tête de son infanterie s'approchant de Philipsbourg, pénétra dans les lignes. Il fit ouvrir une tranchée par quatre bataillons de gardes françaises en présence de Staremberg; mais après onze jours d'attaques sanglantes, Berwick, qui voulait tout voir lui-même et qui ordonnait

tout en détail, voulut aller à la tranchée, monter sur la banquette et visiter les sapes. Là il se trouvait entre deux feux, exposé aux coups de l'artillerie française et de l'artillerie allemande: un boulet passe et lui emporte la tête.

Le maréchal de Villars était malade dans son lit à Turin : en apprenant cette mort, il s'écria: « J'ai toujours dit que Berwick était plus heureux que moi. »

Voilà de ces réponses qui caractérisent la noblesse française. Villars mourut bientôt lui-même à Turin, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Le plus ancien des lieutenants-généraux, le marquis d'Asfeld, ayant pris le commandement de l'armée devant Philipsbourg, en continua le siége avec activité; il fut fait maréchal de France; et le prince Eugène accourant pour faire diversion, d'Asfeld laissa trente mille hommes pour continuer le siége; quarante mille, sous les ordres du duc de Noailles, du prince de Tingri et du comte de Saxe, gardèrent la tête des retranchements, et trente-six mille hommes de cavalerie occupèrent les bords du Rhin, commandés par le duc

de Duras, le comte de Belle-Isle et le lieutenant-général de Quadt.

Ce fut ainsi qu'on disposa nos forces contre toute attaque de la part du prince de Savoie. Bientôt le siége fut des plus sanglants, et le soldat français, qui s'irritait d'une longue résistance, demandait l'assaut.

La place céda enfin à nos efforts et capitula. Le gouverneur, le baron de Wutgenau, fut traité à dîner avec somptuosité par les maréchaux d'Asfeld et de Noailles, dans le camp français, et le premier lui fit présent du plus beau canon de Philipsbourg.

Outre le maréchal de Berwick, le marquis de Silly, le chevalier de La Boulaye et Puyguyon furent tués ou moururent de leurs blessures. Un boulet emporta les deux jambes du neveu du maréchal Du Bourg. Je fus blessé, ainsi que le duc de Duras, Delangle, Bréval, d'Hudicourt, Gilbert, Macarty, La Mothe, Clairac, Montaigu, Lancosme, Villefort, d'Acqueville, le comte de Chaumont, Rioncourt, d'Arville, Montigni, etc. Le marquis Du Coudrai eut un cheval tué d'un coup de boulet à côté de lui au piquet de sa tente,

criblée, comme tant d'autres, de coups de balles, à cause de la trop grande proximité du camp. Rien ne put ralentir l'ardeur des Français pendant ce siége, ni les pluies continuelles, ni l'inondation du Rhin, ni la nécessité de se trouver dans l'eau souvent jusqu'à la ceinture, ni la position de la place, enfoncée dans un marais, ni quarante-huit jours de tranchée ouverte.

Un grand nombre d'officiers s'étant trouvés sans argent pendant le siége, le duc de Grammont donna secrètement cent mille livres de lettres de change à Champigny, capitaine aux gardes, pour les distribuer aux officiers peu fortunés et qui étaient dans le besoin. Champigny exécuta les volontés du duc de Grammont; mais à la fin de la campagne il le pria de lui permettre de déclarer qui était l'auteur de cette action généreuse, disant qu'il souffrait de s'en voir attribuer l'honneur. Grammont lui répondit: « Mon ami, je ne puis ni vous rendre votre parole ni consentir d'être connu, et je ne vous verrai jamais de ma vie si vous trahissez mon secret. »

Champigny n'en parla en effet qu'après la mort de Grammont.

Le reste de la campagne en Allemagne fut peu glorieux : les maréchaux d'Asfeld et de Noailles se brouillèrent; le ministère prit part à ces querelles, et Chauvelin, qui avait obtenu de l'empire sur le cardinal de Fleury, cabala contre Noailles qui avait à la cour et dans la capitale des jaloux et des ennemis puissants. Il fallut l'envoyer commander en Italie, et il partit à cet effet au commencement de 1735.

Des fièvres épidémiques y faisaient fondre à vue d'œil notre armée depuis deux mois, et le découragement avait amené le désordre et l'insubordination.

Noailles rétablit la discipline, et chassa, presque sans coup férir, les impériaux. Malheureusement le roi de Sardaigne, mécontent de voir que la France ne voulait point lui céder les conquêtes du Milanais, semblait observer plutôt qu'aider le maréchal dans ses vues nouvelles.

Cependant l'Angleterre voulait la paix, et Horace Walpole passa de Londres à la Haye pour la négocier.

L'empereur, pour y consentir, désirait que tout fût rétabli comme avant la guerre, et voulait consulter l'impératrice de Russie, qui avait agi de concert avec lui dans l'affaire de Stanislas.

Sur son refus, l'Angleterre, proposant de nouveaux plans, parla d'engager ce monarque détrôné à se retirer de lui-même en prétextant son âge avancé et son besoin de repos.

Mais, en Pologne, les sénateurs et les magnats du parti de Stanislas prétendaient que le roi ne pouvait abandonner le trône sans leur participation. La Russie, qui avait soumis Dantzick, répandu ses troupes dans la république, chassé Stanislas, soutenu Auguste, emprisonné et exilé l'évêque Potoski, primat de Pologne, à cause de son attachement à Stanislas, et qui tenait notre ambassadeur français prisonnier à Thorn, disait qu'elle rappellerait ses troupes lorsque la France déclarerait qu'elle ne voulait plus opposer Stanislas au roi Auguste; mais l'Espagne moins réservée, et la plus ambitieuse des puissances belligérantes, déclarait qu'elle ne pouvait consentir aux projets d'accommodement de la cour de Londres.

Les plus pressés de tous pour la conclusion de la paix étaient le cardinal de Fleury et l'empereur. Le premier voyait qu'après un brillant succès nos troupes n'étaient plus aussi heureuses ni en Allemagne ni en Italie, et le second craignait de laisser en mourant les princesses ses filles à la merci de ses ennemis. Fleury négocia seul et en secret, et conclut avec Charles VI les préliminaires du traité futur.

Stanislas y perdait la Pologne; mais conservant le titre de roi et ses biens comme particulier, il acquérait le duché de Bar. Après la mort du grand duc, le duc de Lorraine devait passer en Toscane, et le roi de Sardaigne, en échange de ses conquêtes, devait avoir le Novarrais, le Tortonnais et les fiefs des Langhes. La France restituait toutes ses conquêtes à l'empereur, à qui on laissait les duchés de Parme et de Plaisance, et les royaumes de Naples et de Sicile étaient dévolus à don Carlos.

Enfin, au moyen de ces conditions, la France garantissait à l'empereur sa pragmatique et l'indivisibilité de ses États.

L'empereur se hâtait, d'un autre côté, de con-

clure le mariage de sa fille, la célèbre Marie-Thérèse, avec le duc de Lorraine. Ainsi la plupart des puissances belligérantes gagnaient à ce traité beaucoup plus qu'elles n'avaient espéré au commencement de la guerre. Le roi Stanislas et le roi de Sardaigne y perdirent seuls. Celui-ci, qui avait conquis le Milanais et réduit l'empereur au seul fort de Mantoue, eut quelques villages en dédommagement. Stanislas n'eut que l'expectative de la Lorraine, et en réalité que le duché de Bar. L'empereur perdait deux royaumes; mais l'ambition de la reine d'Espagne devait être satisfaite, car son fils don Carlos, dégagé de l'autorité d'un frère futur roi d'Espagne, et né d'un autre lit, régnait à Naples; enfin la Pologne restait à l'électeur de Saxe.

Ainsi se réalisèrent en partie les plans de ce cardinal Alberoni qu'on a tant calomnié. La reine d'Espagne, qui n'avait pas perdu ses projets de vue, prouva que rien ne résiste à la patience. Un cardinal qui passait pour audacieux les avait imaginés; un cardinal timide les mit en exécution.

Le duc de Lorraine, François-Étienne, épousa,

dans ces circonstances, la princesse Marie-Thérèse, qui porta d'abord le nom de duchesse de Lorraine. Déjà la France avait retiré de la Lorraine les troupes qu'elle y avait répandues deux ans auparavant. Depuis ce temps la bonne intelligence régna entre les deux cours ; le traité définitif fut conclu entre elles deux ans après ces préliminaires, et signé par le marquis de Mirepoix, à Vienne, le 19 novembre 1738, avec quelques modifications. En effet, Stanislas, selon ces préliminaires, n'ayant pu obtenir que le duché de Bar en abdiquant sa couronne, et ne devant être mis en possession de la Lorraine que lorsque le duc passerait en Toscane, l'empereur permit qu'il en fût investi sur-le-champ, à la demande de Fleury, qui ne put résister aux cris de toute la France indignée de voir le père de la reine détrôné et réduit au duché de Bar.

Je n'ai pas voulu interrompre le récit de toute cette guerre par des anecdotes particulières ; j'y reviens à présent. J'eus la permission d'aller visiter le prince Eugène à Philipsbourg. Je le vis avec d'autant plus de plaisir que personne n'ignorait qu'il avait parlé en faveur de la paix

dans le conseil aulique. Il me reçut avec une cordialité charmante. De retour au camp, je lui envoyai cent bouteilles de vin de Champagne; il voulut répondre à ce cadeau en me donnant en échange vingt bouteilles de vin de Tokai.

Le siége s'avançait; et malgré les fatigues et les dangers, la joie régnait dans le camp. Cinq princes français donnaient alternativement à souper aux premiers officiers de l'armée. Le prince de Lixen, parent de la duchesse de Richelieu, et mon ami depuis long-temps, était de toutes mes parties. Notre liaison datait du temps de la régence, où nous avions joué, avec M. de Firmarcon et autres compagnons de débauche, une scène qui avait pensé être funeste à un chanoine de Saint-Germain l'Auxerrois. Ce chanoine avait fait des vers sur nous, se permettant de critiquer nos mœurs et faisant allusion à nos petits soupers; il sortait du cercle de son métier, car c'est bien assez que ces bons pères nous lamponnent quelquefois en chaire; la vengeance fut résolue. Firmarcon s'habille en commissaire, le prince de Conti en exempt, le prince de Lixen en confesseur, moi et d'autres en gardes; notre

troupe, ainsi déguisée, fait ouvrir de par le roi la porte du pauvre chanoine, dont on trouble le sommeil. On le mène à l'Étoile, sur le chemin de Neuilly; il était en chemise : là on lui dit qu'il va mourir, qu'il faut se confesser : Lixen l'absout. On lui bande les yeux, on l'attache à un arbre, et nous lui tirons deux coups de pistolet aux oreilles. Le chanoine passa le reste de la nuit à se croire mort. Des laitières de Neuilly l'aperçurent au jour, le délivrèrent et le ramenèrent chez lui.

Dans ces parties le prince de Lixen avait conservé l'habitude de boire un peu, et il n'aimait pas alors qu'on le plaisantât. Il soupait presque toujours, avec moi, chez les princes, qui tenaient table pendant le siége. C'était le tour du prince de Conti, qui nous donna un repas délicieux. La joie fut générale : on rappela l'anecdote du chanoine; chacun ensuite parla de ses maîtresses, et l'on plaisanta beaucoup le prince de Lixen sur une intrigue qu'on lui soupçonnait; moi surtout je crus pouvoir user du privilége de ma parenté pour m'amuser un peu à ses dépens. Le prince prit mal la plaisanterie, l'aigreur s'en mêla. J'avais commandé le

soir même un détachement; je n'avais été libre qu'au moment du souper, où j'étais arrivé chez le prince de Conti avec quelques traces de sueur au front. Le prince de Lixen, dont l'humeur augmentait, me dit de m'essuyer, en ajoutant qu'il était étonnant que je ne fusse pas entièrement décrassé étant entré dans sa famille. Je dévorai cet affront en jurant tout bas que je me décrasserais encore mieux, mais que ce serait dans le sang du prince. Le souper fini, je joins Lixen et lui donne un rendez-vous à la queue de la tranchée. Il était minuit; nous nous battîmes, et le prince fut tué sur la place.

MM. de Duras et de La Vallière, qui seuls s'étaient aperçus de notre sortie, accoururent pour nous séparer; mais il n'était plus temps, le prince expirait. Son frère, le prince de Pont, était tout colère et menaces; on aurait pu croire qu'il allait le venger : il se contenta d'enlever le corps. La princesse sa femme parut inconsolable, et me jura une haine éternelle; elle épousa cependant, quelque temps après, le comte de Mirepoix qu'elle aimait; mais son antipathie fut long-temps la même contre moi.

Elle fut poussée au point que deux ans après, étant à un bal à Monaco, elle se trouva mal pour avoir entendu prononcer mon nom ; elle imagina que j'arrivais, et chacun y fut trompé en voyant un de mes gens qui semblait l'annoncer, mais qui venait voir seulement un de ceux du prince, qui était son ami. Voyant plusieurs années écoulées sans que cette haine diminuât, je ne pus m'empêcher de dire : « Je ne conçois pas pourquoi elle m'en veut tant d'avoir tué son premier mari ; sans cela elle n'aurait point épousé M. de Mirepoix dont elle était folle. A moins que le mariage ne l'ait guérie de son amour, je lui ai rendu service ; elle doit m'avoir obligation. » Enfin le temps, qui fait tant de changements, fit une révolution dans le cœur de madame de Mirepoix, et elle oublia entièrement mes torts.

Quant à moi, je l'avouerai, quoique j'eusse tué mon adversaire en champ clos, dans toutes les règles du duel, après une cruelle offense que le sang seul pouvait laver, je n'en ressentis pas moins quelques remords sur lesquels j'avais besoin de m'étourdir. Je m'estimai heureux du moins d'être blessé sur la même tran-

chée où avait eu lieu ce malheureux combat.

Le souvenir même de l'évènement doubla peut-être mon courage le jour de l'assaut, où je méritai le grade de maréchal de camp. Après la prise de Philipsbourg je me rendis aux empressements de la duchesse de Richelieu, qui, tout en plaignant son parent, ne put du moins blâmer ma vengeance, car l'honneur du mari est celui de la femme.

Après avoir donné mes premiers moments à l'amour conjugal, j'allai aussi réclamer des faveurs moins légitimes. Madame de La Martelière, qui avait frémi de mes périls, était sur le point d'accoucher, et son mari semblait toujours plus glorieux de sa paternité. Cependant sa joie était troublée; il me prit à part, et me confia ses chagrins. Julie était dans un état inquiétant; depuis mon départ sa santé avait été mauvaise, et sa tête s'exaltait jusqu'au délire. Elle ne parlait que de vertu, que de sagesse, et de l'envie qu'elle avait de rentrer au couvent. Le financier l'avait accablée de présents, et rien ne la satisfaisait. On apercevait chaque jour en elle un dépérissement qui augmentait et qui inspirait les plus

grandes alarmes. La Martelière avait peur que sa couche ne fût point heureuse, et qu'elle n'eût même pas la force d'en supporter les douleurs.

Je m'empressai d'aller rendre le calme à cette tendre Julie. Son état ne me parut point exagéré : sa maigreur était considérable, et les roses de ses joues avaient perdu leur éclat. Ma présence le fit renaître un instant; mais malgré tous mes efforts, je ne pus rendre à cette fille cette fraîcheur naguère si éblouissante. Elle accoucha heureusement; mais succombant bientôt à sa mélancolie, elle mourut en me disant : « Si je vous avais connu avant M. de La Martelière, ah! monsieur le duc, que j'aurais été heureuse! »

Cette mort m'affecta plus que je n'aurais cru. Quelque temps avant Julie, madame de La Martelière était accouchée d'un fils, qui fut depuis mon aide-de-camp dans la campagne de Hanovre.

J'étais venu passer l'hiver de 1735 à Paris, et j'étais sur le point de rejoindre l'armée d'Allemagne, lorsque arriva une princesse qui vint aussi réclamer mes soins : ce n'était autre que madame la princesse de Modène. Le prince s'étant déclaré pour la France, avait eu peur de

l'invasion des armées impériales, et il avait précédé son épouse en France. Malgré les raisons qui devaient les faire bien accueillir du ministère, ils furent indignement traités : le duc d'Orléans ne se souciait pas de voir sa sœur ; elle fut obligée, pour venir à Paris, de se servir d'une supercherie concertée avec le chevalier d'Orléans, qui commandait la flotte à Livourne, où était madame de Modène. Elle lui demanda à déjeuner sur sa galère, et quand il fut question de se retirer, elle déclara qu'elle ne voulait plus descendre à terre : le chevalier prit son parti et ramena sa galère avec la princesse à Marseille. Elle eut d'abord l'ordre d'y rester ; il lui fut ensuite permis d'aller à Montpellier, puis à Lyon, et enfin elle arriva à Paris avec mademoiselle de La Roche-sur-Yon, qui était allée au-devant d'elle jusqu'à la première poste. Sa suite se composait d'une douzaine de gens à cheval, et de huit personnes, tant hommes que femmes, dans quatre chaises qui accompagnaient la sienne. Elle logea d'abord à l'hôtel de Luynes, qui est une maison garnie rue du Colombier, auprès de l'Abbaye Saint-Germain.

Je n'eus guère que le temps de la voir deux ou trois fois. Je regrettai vivement que les convenances ne me permissent pas de lui offrir mon hôtel ; car il me semblait bien indigne de sa famille de la laisser en maison garnie : cela autorisa les Parisiens à faire courir une multitude de sots bruits, et à rappeler contre la princesse tous les anciens brocards du temps de son mariage. Elle s'en plaignit amèrement à moi, et je la consolai de mon mieux ; mais elle pleura beaucoup d'arriver juste au moment où l'honneur me faisait un devoir de rejoindre l'armée : j'étais touché du tendre souvenir qu'elle conservait pour moi.

On ne conçoit pas la peine qu'eut la maison d'Orléans de voir madame de Modène en France ; on l'attribua au caprice de madame la duchesse d'Orléans mère ; mais comment expliquer la faiblesse de tous ses enfants d'y déférer ? Cela était pourtant au point que pour déterminer M. le dévot duc d'Orléans à laisser venir sa sœur à Paris, il fallut que le prince de Modène feignît de devenir infidèle à la princesse. La Carlon, de l'Opéra, servit à cette ruse ; il lui fit les

yeux doux : on en avertit le duc d'Orléans, et la crainte que lui inspira la fragilité de cette fille le fit consentir à l'arrivée de sa sœur, pour épargner un crime à son beau-frère. La pauvre princesse accourut donc de Lyon pour aller disputer à la Carlon la conquête de son mari. Quand madame de Modène, isolée comme elle était, alla rendre sa visite au Palais-Royal, où sa mère et son frère l'attendaient, on s'embrassa froidement, on parla de choses indifférentes, on bâilla, et au bout d'une demi-heure d'ennui on se sépara sans qu'il fût question d'offrir à la nouvelle arrivée un simple verre d'eau. Elle fut reçue à peu près de même chez ses sœurs, et depuis elle ne les vit que par devoir.

Quelques jours après son arrivée, M. le curé de Saint-Paul, confesseur et chargé des aumônes du duc d'Orléans, annonça aux pauvres entre qui il les partageait, qu'ils ne les recevraient plus pendant que la princesse séjournerait à Paris; en sorte que tout le monde sut qu'elle vivait à leurs dépens, et sans doute avec leur malédiction. On prétendait cependant que le duc d'Orléans avait envoyé à cette prin-

cesse une cassette double de vingt-cinq mille écus.

Le prince et la princesse restèrent long-temps à Paris; ils vinrent loger à l'hôtel de Lyon, autre maison garnie qui est rue des Petits-Champs, et beaucoup plus à portée du Palais-Royal. Ils ne marchaient qu'à deux carrosses de remise, sans que rien les distinguât des étrangers ordinaires que la curiosité attire à Paris. Aussi n'y furent-ils pas très considérés; leurs livrées furent même insultées à l'Opéra et à la comédie. Dans ce dernier endroit l'insulte passa jusqu'à la princesse; car on dit à son cocher, dans les termes les plus grossiers et les plus obscènes, qu'elle eût bien fait de rester à Modène; ce qui ne serait assurément pas arrivé si le prince et la princesse eussent logé au Palais-Royal, et que le duc d'Orléans eût prêté ses carrosses. La princesse était encore belle après quinze ans de mariage.

On fit encore contre madame de Modène, entre autres épigrammes nouvelles, le sixain que voici :

Si la princesse de Modène
Est honorée en souveraine

Par les enfants de Loyola,
Même en présence d'une reine,
Faut-il s'étonner de cela?
Elle est princesse italienne.

Voici ce qui donna lieu à cette méchanceté. La reine douairière d'Espagne, sœur de la princesse de Modène, suivait avec exactitude tous les genres de dévotions. Étant allée au sermon du père Neuville, jésuite, qui jouissait d'une grande célébrité, le 25 mars, jour des Rameaux, elle y trouva la princesse avec le carreau et le tapis que les jésuites lui avaient préparés; la reine n'en eut point. Elle envoya dire à sa sœur qu'elle prît garde qu'où elle se trouvait elle devait se dépouiller des marques de la souveraineté. La princesse répondit qu'elle n'en ferait rien, et n'en fit rien en effet. On voulut exiger des excuses d'elle, elle les refusa; mais son mari les fit pour elle.

CHAPITRE III.

La rente viagère. — Amitié de Voltaire. — Les chances de mort. — Les boulets de canon. — Les duels. — Madame de La Martelière. — Le rival allemand, objet de sa munificence. — Il est déclaré importun. — Il croque le marmot. — Nouveau combat. — Mort de mon adversaire. — Ma blessure. — Hommage à la médecine. — L'art sphygmique et son utilité pour toucher la main d'une jolie femme. — Les amours du roi. — Froideur de la reine. — Intrigues de la cour. — Les courses nocturnes. — Madame Paulmier. — Madame Du Portail. — Le confesseur trop casuiste. — Refus de la reine. — Embarras de Lebel. — Embarras du cardinal. — La femme de chambre. — Madame de Mailly. — C'est la femme qu'il faut. — Son portrait. — Madame de Vintimille. — Le Demi-Louis.

Je n'étais pas revenu plus riche de mon ambassade, et à la veille d'entrer en campagne, j'avais déjà des dettes lorsqu'il me fallut en faire d'autres. J'aurais pu faire un mariage fort riche, mais en épousant mademoiselle de Guise je n'épousai que de nouvelles dépenses : on ne pouvait prévoir alors le malheur qui donna un si bel héritage à ma femme. Ce fut dans ces cir-

constances que Voltaire, en croyant me rendre service, me greva d'une rente viagère assez lourde. Je le voyais toujours de plus en plus souvent, chez moi et chez madame Du Châtelet. Notre liaison eût été jusqu'à la familiarité la plus intime si Voltaire ne s'était piqué toute sa vie de ne jamais oublier entièrement le respect avec lequel un poète doit approcher les grands seigneurs. Ce n'était qu'en rimant qu'il me tutoyait : en prose j'étais toujours M. le duc pour lui, son protecteur et son ami en même temps : il entra un matin chez moi et me dit qu'il me donnait la préférence pour placer quarante mille livres en viager.

« Hélas ! ajouta-t-il, les fréquentes maladies dont je suis accablé m'avertissent que je n'ai pas long-temps à vivre : vous hériterez bientôt de mes quarante mille livres, et j'aime mieux que ce soit vous qu'un autre.

» — Vraiment, repris-je, si je vous croyais je n'accepterais pas, quelque pressant besoin d'argent que j'aie ; mais d'ailleurs je ne peux aller loin moi-même, et ce seront mes héritiers qui vous paieront. »

Là-dessus nous nous fîmes réciproquement de longs compliments de longévité qui se sont réalisés pour l'un comme pour l'autre, à mes dépens, car ce pauvre philosophe cacochyme n'est mort qu'en 1778, c'est-à-dire que je lui ai payé sa rente viagère environ quarante-quatre ans.

Au fond du cœur, j'espérais bien que je ne mourrais pas si vite. Cependant j'avais contre moi une chance de plus que mon prêteur, celle de la guerre; car Voltaire a suivi les armées, mais il n'était pas d'étoffe à se mettre du combat autrement qu'après la victoire, pour la célébrer. Du reste il faisait bien : chacun son métier, le sien était de faire de beaux vers et de la belle prose; son héros, son Alcibiade devait se battre jusqu'à ce qu'il eût gagné au moins son bâton de maréchal, et Dieu merci je l'ai enfin ramassé parmi les boulets de canon, qui sont toujours tombés à mes pieds. Sans mon étoile, j'aurais encore risqué au moins autant dans les duels. J'ai cité celui du prince de Lixen : ce fut le tour du malheureux baron de Penterieder que j'avais connu à Vienne, et qui était venu

passer quelques années à Paris. Sa fortune considérable le mettait à même de satisfaire tous ses goûts, et il eut celui de m'enlever madame de La Martelière. Il avait beaucoup entendu vanter la beauté de cette dame chez le prince de Conti : il fit tout au monde pour la connaître. Comme il était répandu dans la plus brillante société, ce ne lui fut pas chose difficile; il fut admis chez elle et en devint éperduement amoureux. S'imaginant que tout devait céder à l'étalage de ses richesses, c'étaient toujours nouvelles fêtes, nouveaux cadeaux; rien ne fut négligé pour lui plaire. Je n'étais pas jaloux, mais je crus que monsieur le Germain me bravait par le fastueux étalage de sa passion ; il me sembla aussi que sa lourde galanterie, son importune assiduité, pesaient à madame de La Martelière : je m'en ouvris à elle ·

« L'aimez-vous? lui demandai-je.

» — Je ne l'aime ni ne l'aimerai.

» — Ses soins vous plaisent?

» — Pas du tout.

» — Ses fêtes vous amusent?

» — Pas davantage.

» — Pourquoi les multiplie-t-il?

» — Parceque son épaisse intelligence ne comprend pas ma froideur.

» — Parlez-lui plus clairement.

» — Je vous le promets. »

Il fut donc décidé entre nous que madame de La Martelière ferait refuser sa porte à cet ennuyeux d'Outre-Rhin. M. de Penterieder essuya assez patiemment les premiers refus ; mais enfin, se souvenant d'avoir ouï dire que j'avais des droits sur madame de La Martelière, il soupçonna que l'exclusion de sa personne venait de moi. Il se présenta de nouveau chez madame de La Martelière, et éprouva encore le même désagrément. Ne pouvant croire qu'elle fût absente et voulant s'en assurer, il quitta sa voiture au coin de la rue et revint à pied se cacher dans une allée en face de la maison d'où il était banni. La jalousie doubla sa patience ; enfin il me vit arriver et entrer sans difficulté. Plus de doute, j'étais l'auteur de sa disgrâce, celui qui l'expulsait du cœur et de la maison de madame de La Martelière. La colère s'empara de lui, il jura de me punir à ma sortie ; mais à mon insu je lui fis faire le pied de grue et croquer le marmot deux

bonnes heures. Ce jour-là madame de La Martelière me donnait audience complète. A la fin la lassitude et l'ennui le firent retirer; mais sa vengeance n'était que suspendue : il jura qu'elle serait terrible, et qu'il me ferait expirer à la porte de son ingrate idole.

Le lendemain matin, j'allais faire une visite dans le faubourg Saint-Germain; mon carrosse et le sien se croisent sur le Pont-Royal. Penterieder n'est pas le maître de son premier mouvement, il me fait signe d'arrêter : nous nous parlons, notre explication devient vive, et l'ordre fut donné aux cochers d'aller derrière les Invalides. Le combat ne fut pas long : animés tous deux de la même fureur, nous fîmes coup pour coup; Penterieder, blessé à mort, expira sur la place en prononçant le nom de La Martelière, et je fus moi-même atteint d'un coup d'épée sous la troisième côte.

Je gardai long-temps le lit: ô mon alchimiste, où étais-tu? et toi, divin Boerhaave, tu mourais en ce moment à Leyde, toi le plus grand des docteurs, toi qui sus prolonger mes jours en me ramenant à la source de la vie!

Pendant tout le temps que dura ma blessure, je m'occupai surtout de médecine et fortifiai les connaissances que j'avais déjà dans cet art, le premier de tous, car il nous révèle à la fois tout l'homme, l'homme physique comme l'homme moral, ses passions comme ses maladies. J'ai quelquefois étonné ceux qui ne se doutaient pas de mes études en médecine. Il m'est arrivé, après avoir charmé un cercle de dames par mes discours frivoles, d'entamer tout-à-coup une discussion avec un docteur, et de la soutenir avec tous les mots techniques. Quel plaisir aussi de tâter le pouls d'une jolie femme et de la voir interroger vos regards pendant que vous méditez ou avez l'air de méditer sur le rhythme de sa circulation artérielle! Un de mes livres favoris est le traité de Struthius, *de Arte sphygmicâ* (1).

Quel bonheur pour moi, lorsque après la guerre j'obtins le commandement du Languedoc, et allai résider à Montpellier, la ville médicale par excellence !

(1) De l'Art sphygmique, du grec σφυγμος pulsation.
(*Note du duc de Richelieu.*)

Mais avant de me transporter dans cette autre île de Cos, arrêtons-nous un moment à la cour.

Le roi avait si bien vécu avec la reine jusqu'en 1732, que la cour n'avait que de légers soupçons des infidélités passagères qu'on lui attribuait avec madame la comtesse de Toulouse, avec mademoiselle de Charolais, avec mademoiselle de Clermont sa sœur; avec madame de Nesles, mère de madame de Mailly; avec madame de Rohan, avec madame la Duchesse et quelques autres. En un mot, si ce n'était pas un mari tendre, c'était un mari sage et même un peu *bourgeois*, pour parler le style de la cour d'alors.

Louis XV avait de la reine un dauphin, un duc d'Anjou, qui mourut à l'âge de deux ans et demi, et sept princesses; mais soit que toutes ces couches eussent fatigué la reine, soit que le monarque lui-même se lassât peu à peu de sa constance, on commençait à croire que de si froides amours ne pourraient pas durer éternellement.

Quelques paroles du roi donnèrent beaucoup à penser à tous les courtisans et favorisèrent

les intrigues qui devaient l'éloigner de la couche conjugale. Le roi se retirait le soir dans ses petits cabinets pour souper avec de jeunes seigneurs de son âge, et on observa, le 24 janvier 1732, que Louis XV but à la santé de sa maîtresse inconnue, cassa son verre, invita les convives à casser le leur, à deviner le nom de cette inconnue, et à déclarer à la compagnie quelle dame de la cour pouvait lui plaire. Les convives étaient au nombre de vingt-quatre. Madame la Duchesse la jeune eut sept suffrages ; mademoiselle de Beaujolais en eut sept aussi ; le reste se déclara pour madame de Lauraguais, petite-fille de Lassay et belle-fille du duc de Villars-Brancas, qui était à la cour depuis un mois. Le roi ne se prononça pas, mais on en conclut qu'il pensait déjà à quelque maîtresse.

Le 5 mars 1737 le prince s'échappa pour la première fois de Versailles pour aller à l'Opéra, où l'on dit qu'il était appelé par une intrigue secrète. Il avait envoyé l'ordre à Saint-Sauveur et à Croismare, écuyers, de mettre six chevaux à la gondole de Chalais. Il s'était déjà fait précéder du prince de Soubise et du duc d'Hostun

(Tallard), qui étaient allés acheter des dominos et qui n'en trouvèrent qu'un neuf pour Louis XV, qui le prit et alla avec eux à l'Opéra. Deux officiers des gardes, qui savaientce dessein, coururent après et demandèrent en entrant dans la salle, où était le roi ; ce qui le fit reconnaître. Louis, qui redoutait encore l'opinion publique et surtout le cardinal, s'échappa à la hâte de l'Opéra, s'entendant demander, et sortit à pied jusqu'à la rue Saint-Nicaise, où demeurait monsieur *le premier*, éclairé seulement par quelques décrotteurs qui l'accompagnèrent avec Soubise et d'Hostun. On n'eut donc cette fois aucune connaissance de la personne qu'il cherchait à l'Opéra.

Dans la nuit du 17 au 18 août 1737 le roi, mademoiselle de Charolais, le marquis de Villeroi et plusieurs autres, errant dans les rues de Versailles, rencontrèrent, à deux heures du matin, deux femmes inconnues. Mademoiselle de Charolais, pour ne point les effaroucher autant que les seigneurs de la suite du roi, alla les reconnaître à la hâte et apprit que c'était l'hôtesse du Cheval-Rouge, rue des Récollets, avec sa ser-

vante, qui cherchait la patrouille pour terminer quelques querelles élevées dans son hôtel.

Le roi, qui connaissait madame Paulmier pour belle et honnête, la saisit un peu fortement sans se faire connaître, lui disant qu'il pourrait lui rendre service si le feu était dans sa maison; Villeroi, de son côté, harcelait la servante, et mademoiselle de Charolais, toujours facétieuse, se pâmait à force d'en rire.

Madame Paulmier, un peu trop pressée, dit à Louis XV et aux autres seigneurs qu'ils se trompaient assurément, et qu'elle était femme d'honneur, menaçant de crier de toutes ses forces au voleur et à l'assassin. Le roi se modéra et laissa madame Paulmier se plaindre de la police, qui ne veillait pas à la sûreté des femmes, aux portes même du château.

Le roi, en attendant, la conduisait jusqu'aux Suisses pour lui donner main-forte contre les convives qui avaient des disputes chez elle; et appelant lui-même par trois fois, et à haute voix, Forestier, qui commandait le poste, ce qui fit reconnaître le monarque, il mit un moment les Suisses en alarme, s'entendant appe-

ler par le roi à une heure aussi indue. Louis XV leur ordonna de suivre madame Paulmier, qui rentra chez elle fort glorieuse d'avoir prouvé au roi sa sagesse.

L'anecdote de madame Paulmier et quelques autres du même genre apprirent aux courtisans que le temps était arrivé de donner une maîtresse à Louis XV. On me pria de recommander madame de Portail ; je ne voulus pas m'en mêler directement, et les valets de chambre furent chargés du détail de la première entrevue ; mais on vint dire à Sa Majesté que madame de Portail était malicieuse, coquette et un peu folle ; je n'avais pas promis de dire le contraire : le roi ne voulut plus la revoir, et dit à Lugeac de prendre sa place. Madame de Portail fut long-temps persuadée qu'elle avait fait tort à la reine, car elle reçut une pension de deux mille écus.

Mademoiselle, qui allait tous les jours chez le cardinal de Fleury, et qui avait avec lui de longs entretiens, essaya alors de donner au roi madame d'Ancezune ; mais le précepteur, traversant encore cette liaison, obligea son mari de la conduire à sa terre de Sézane pour six semaines.

Ce fut la reine qui, gouvernée par un confesseur par trop casuiste, contre l'intérêt de sa pénitente, hâta elle-même le moment où elle devait perdre l'amour de son époux. Le tempérament du roi s'était fortifié par l'habitude de la chasse et du cheval : certainement la reine, conseillée par un directeur qui se fût mieux pénétré du sens des doctrines jésuitiques de Sanchez sur le mariage, aurait mis à profit la disposition du roi pour mériter sa confiance et le fixer le plus long-temps qu'il lui aurait été possible ; mais au contraire ce fut alors qu'elle lui fixa des jours d'abstinence. Quand malheureusement le roi passait dans son appartement l'un de ces jours néfastes, un prétexte l'obligeait de retourner dans le sien. Les premières fois il se plaignit peu de ces contre-temps ; mais à la fin l'humeur s'en mêla ; et pour l'augmenter encore, les refus de la princesse se multiplièrent. Un simple bourgeois n'aurait pu tenir long-temps à une si ridicule dévotion. Que devait-il en arriver? ce qui arriva à Louis XV, qui ne tarda pas à laisser sa pieuse épouse dans les jeûnes et les oraisons, pour prendre une maîtresse qui ne fût

pas conduite par un confesseur si scrupuleux.

Un soir le roi, qui avait déjà promis de ne plus retourner chez la reine, oublie ses serments et vole chez elle. Ce jour était encore mal choisi, et on lui refuse l'entrée de sa chambre, sous le prétexte qu'elle venait de prendre médecine. Le roi insiste, et la dévote princesse persévère dans ses refus. Outré de dépit, il jure de n'en plus essuyer et dit à Lebel son premier valet de chambre : « Allez me chercher une femme quelconque, et vous me l'amènerez. »

Lebel, fort étourdi de l'ordre qu'il recevait, hésite, regarde son maître, sans parler ni agir :

« Une femme, sire ?

» — Oui, une femme ou une fille, peu m'importe !

» — Mais pourquoi faire, sire ?

» — Une femme, te dis-je. »

Un commandement plus impératif que les autres oblige Lebel de sortir ; mais son embarras redouble ; et ne sachant que faire, il va chez le cardinal de Fleury, qui était couché. Il demande à lui parler de la part du roi. Introduit auprès de cette Éminence, il lui fait part de ce qui ve-

nait de se passer et lui demande son avis. Le cardinal, aussi embarrassé lui-même que le valet de chambre, lui dit de faire ce que sa prudence lui suggèrerait. Lebel retourne chez le roi, et l'assure qu'il n'a pu trouver personne.

Cette réponse ne satisfit pas le jeune monarque, qui, décidé à rompre avec la reine, répondit à Lebel qu'il était bien maladroit, que rien n'était si facile. « Allez, continua-t-il, dans les galeries; frappez où vous verrez de la lumière, et dites de ma part à la femme que vous trouverez que je désire lui parler. »

Lebel voyant que sa volonté était constante, et qu'un plus long refus pourrait le perdre (dans la suite il ne fut pas si difficile), sortit avec la résolution d'obéir. Il parcourut la galerie de la chapelle, où rencontrant une femme de chambre de la princesse de Rohan, qu'il connaissait, et qui passait pour sage, il crut qu'une femme sans conséquence, telle que celle que le hasard lui offrait, pourrait servir à gagner du temps. C'était une blonde fort jolie. Lebel la conduisit dans son appartement sous prétexte de lui parler, et ensuite dans celui du roi, à qui il

répondit de l'honnêteté de la jeune personne. Une somme d'argent qui fit faire par la suite un bon mariage à cette pauvre fille fut le dédommagement du sacrifice, si sacrifice il y eut.

Le lendemain Lebel alla rendre compte de sa conduite au cardinal, qui, voyant que *la Providence* avait abandonné le roi à lui-même, fut le premier à se soumettre à ses décrets. Il demanda à Lebel si Sa Majesté n'avait pas fait plus d'attention à une dame qu'à une autre; et sur son rapport, que madame de Mailly avait fixé plusieurs fois ses regards, le choix de cette dame fut arrêté. Elle convenait au cardinal, qui redoutait l'ascendant d'une jolie femme: elle n'était ni très jeune ni belle; on la connaissait pour ne point aimer l'intrigue, et le cardinal se chargea de travailler adroitement à substituer cette comtesse à la femme de chambre.

L'occasion n'en fut pas éloignée. Après une nouvelle demande du roi, à qui il avait fait entendre que la femme de chambre ne pouvait pas lui convenir, Lebel alla dire à madame de Mailly que Sa Majesté avait quelque chose d'important à lui communiquer. La comtesse veut

faire une toilette qui aurait tenu beaucoup de temps; Lebel, qui calculait l'impatience de son maître, et qui était certain qu'un négligé était l'habillement le plus convenable à la circonstance, l'assura que le roi lui avait prescrit de l'amener telle qu'elle était. Madame de Mailly, feignant d'ignorer la raison d'un message si extraordinaire, suivit Lebel, qui l'introduisit secrètement chez le monarque. Elle s'excusa sur sa toilette, en alléguant les ordres de Sa Majesté, et son empressement à les remplir. Le roi, sans l'écouter, lui déclara immédiatement son amour. Madame de Mailly surprise, aimant déjà le roi, fit une faible défense, et se trouva sa conquête comme sans y penser.

Au bout de quelques jours il se prépara à Versailles une autre scène, et toujours dans la même fin; on résolut de divulguer, par une imprudence affectée, la liaison du roi avec la comtesse de Mailly. Le roi venait souvent la surprendre chez elle; mais quand il ne voulait pas se déplacer, il l'appelait dans ses cabinets, et madame de Mailly avait la complaisance de se rendre au lieu qu'il jugeait à propos de lui assigner.

Conduite un soir par Bachelier, couverte d'un capuchon, elle fut reconnue par deux dames qui la virent entrer dans les petits appartements de Louis XV, et le lendemain elle fut déclarée.

C'est ainsi que la reine perdit le roi, ou plutôt c'est ainsi que le roi perdit son épouse et se sépara d'elle; il s'était rendu coupable, il est vrai, de quelques infidélités envers elle, mais jusqu'à la déclaration de ses amours pour madame de Mailly il n'avait pas cessé de vivre en bon mari. J'aurais assez mauvaise grâce de blâmer Louis XV; j'aime mieux le justifier en répétant que les refus maladroits de la reine hâtèrent son abandon. Avant ses dernières couches elle avait trop souvent rebuté son royal époux, parcequ'au sortir des orgies des petits appartements, où il buvait avec les jeunes seigneurs de la cour, elle se permettait de le traiter avec peu de ménagement, disant des paroles dures à un roi infiniment jaloux de prévenances. S'il se présentait le soir, et qu'elle fût couchée, elle lui reprochait le vin de Champagne et l'odeur qu'il donne; et si elle n'était pas couchée, elle

affectait d'alonger ses prières jusqu'à ce que le roi s'endormît. La froideur de la reine et le caractère de Louis XV étaient chaque jour des causes de brouilleries domestiques et secrètes; une fois le fossé sauté, il fut impossible à la princesse de ramener le roi, qui ne revenait jamais à ses premiers sentiments.

Je me suis très peu mêlé de ces premières intrigues, auxquelles le cardinal de Fleury s'associa autant que sa dignité pontificale put le lui permettre. En effet, je l'ai déjà remarqué, puisqu'il fallait une favorite, aucune ne convenait mieux à Son Éminence que madame de Mailly. On ne la mit en avant qu'après lui avoir fait comprendre qu'elle s'en tiendrait aux seuls honneurs du mouchoir, et ne tenterait rien auprès de son royal amant contre ceux qui avaient l'estime et la confiance de Sa Majesté.

Agée de près de trente-cinq ans, dame du palais de la reine, à peu près comme veuve et sans enfants, elle avait de beaux yeux noirs, vifs, d'un regard naturellement dur, mais qui, adoucis pour le monarque, conservaient cette hardiesse modérée comme il la faut pour encourager un

jeune homme encore inexpérimenté. Sa voix n'était point agréable, et sa gorge, ses bras et le reste de sa personne n'avaient rien qui ne le cédât aux autres femmes de la cour; mais elle les surpassait par l'art de la toilette, qu'elle entendait parfaitement bien, et par un goût exquis que ses rivales cherchaient en vain à imiter; enfin la nature l'avait amplement dédommagée par les qualités de l'esprit et du cœur, de ce qu'elle lui avait refusé de beauté corporelle. Elle était aimable, enjouée et amusante, surtout dans le tête-à-tête.

Quand la reine vit cette liaison déclarée, au lieu de chercher à reconquérir son époux, elle se contenta de gémir en secret au pied des autels.

Ce fut une grande nouvelle pour toute la France, à qui on avait vanté jusqu'alors la sagesse de son roi. On ne se fit pas faute de vers satiriques ni de chansons injurieuses où l'amant et la maîtresse étaient également maltraités. Cependant on excusait assez généralement celle-ci, parcequ'elle était conduite autant par son cœur que par intrigue ou par ambition.

Mais la censure se porta sur le cardinal de Fleury, que l'on regarda comme ayant entraîné son pupille dans le dérèglement. Il voulut couvrir sa conduite d'un voile hypocrite; il fit répandre le bruit qu'il avait dit au roi que ses liaisons avec madame de Mailly étaient coupables, et que le monarque lui avait répondu : « Je vous ai abandonné la conduite de mon royaume, j'espère que vous me laisserez maître de la mienne. »

Personne n'en fut dupe.

Mais la favorite eut bientôt à éprouver les chagrins de la rivalité. Elle avait pour sœur madame de Vintimille, mariée depuis quelque temps : elle était, comme son aînée, grande et bien faite; mais elle avait plus qu'elle l'éclat de la jeunesse, plus d'esprit et d'ambition. Elle ne tarda pas à laisser percer son projet de supplanter à la fois Esther et Vashti; elle y réussit. Tous eux qui la connaissaient redoutèrent bientôt son pouvoir · elle était altière, entreprenante, vindicative, aimant à gouverner et à se faire craindre, ayant peu d'amis, peu propre à en acquérir, ne pensant qu'à ses intérêts; mais

la mort l'arrêta au commencement de sa carrière. Elle périt en couche, non sans soupçon de poison ; on a cru au moins que ceux qui craignaient l'ascendant qu'elle allait prendre sur le monarque la firent périr, ce qui est présumable. Le roi pleura quelques jours; sa sœur lui donna des larmes sincères, quoiqu'elle fût sa rivale. Elle laissa un fils qui porta le nom de comte du Luc, ressemblant d'une manière frappante au roi, qui l'a toujours aimé, et qu'on appela à la cour le *Demi-Louis*.

Après la mort de madame de Vintimille, la tendre de Mailly reprit ses droits sur le cœur ou plutôt sur les habitudes du roi. Elle l'accompagnait partout; mademoiselle de Charolais et madame de Toulouse la secondaient dans les amusements qu'elle ménageait à son amant. La plupart de ces évènements eurent lieu pendant mon séjour en Languedoc.

CHAPITRE IV.

Départ pour Montpellier. — Le musc et le troupeau de moutons. — L'ambassadeur de Naples. — Réception à Montpellier. — Le chevalet. — La ville. — Les grisettes. — Les dames. — La dévotion et l'amour. — Le bracelet. — Le fanatisme. — M. Basnage. — Les huguenots. — Une religion nouvelle. — Les fous aimables. — Le poète de la cour des aides. — Le poème de la Grâce. — M. Claris. — Épître d'envoi à Voltaire. — Réponse en vers de Voltaire.

En me rendant à Montpellier mon plan était d'y résider trois années; c'était aussi l'intention de madame de Richelieu, qui sentait comme moi la nécessité de nous refaire dans un bon gouvernement. Il fut bien convenu que, tout en évitant de passer pour avaricieux, nous réduirions nos dépenses; et, pour commencer, nous décidâmes que nous n'aurions qu'une maison. Nous louâmes donc notre hôtel de Paris au comte de Castro-Piagno, ambassadeur de Naples. On m'a dit que ce seigneur fit le délicat en s'y installant, et se plaignit de l'odeur de musc qui y régnait : pour

la faire passer il ne trouva pas d'autre moyen que d'y faire parquer un troupeau de moutons. La plaisanterie était excellente. Je dis à ceux qui me la rapportèrent, que si, après avoir été ambassadeur à Vienne, je pouvais jamais descendre à l'ambassade de Naples, et que M. le comte napolitain voulût me louer sa maison, ce ne serait pas des moutons que j'y ferais parquer (1).

Comme les honneurs ne coûtent rien à un commandant du roi, je fis prévenir sous main les magistrats de Montpellier que je tenais beaucoup à ceux de ma place et à tous mes priviléges.

(1) C'est ici le cas de rappeler les quatre vers de Voltaire à madame de Luxembourg pour l'inviter à souper avec M. le duc de Richelieu :

Un dindon tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre,
A souper vous sont destinés,
On doit, quand Richelieu paraît dans une chambre,
Bien défendre son cœur et bien boucher son nez.

Voici une aventure que nous empruntons à la *Vie privée* : Richelieu était allé faire une visite à la duchessse de Tallard, et après y être resté une heure, il alla chez le roi. Le cardinal de Rohan vint dans la même soirée voir aussi cette duchesse, et le hasard fit qu'on lui présenta le même fauteuil qu'avait occupé Richelieu ; ensuite il alla faire sa cour à la reine, qui, comme dévote, n'aimait pas les odeurs. Le fauteuil en était tellement empreint que les habits du cardinal s'en ressentaient. La reine s'écria : « Ah! monsieur le cardinal, est-il possible d'être musqué à ce point ? je ne reconnais point là un prélat ; quand vous seriez un

Aussi consulta-t-on tous les registres pour me faire une entrée en règle. Je ne voulus pas non plus déroger à rien de ce qui tenait à l'étiquette de mon rang. Je me fis là-dessus quelques querelles avec l'archevêque de Narbonne et le parlement de la province; mais je m'en tirai fort adroitement à mon avantage.

Pendant quelque temps ce ne furent que fêtes : parmi les divertissements populaires, madame de Richelieu s'amusa beaucoup des anciennes danses moresques, qui datent probablement de la domination sarrasine. Les gambades du *chevalet* sont le spectacle chéri de Montpellier. Cette

second M. de Richelieu, vous n'auriez pas plus d'odeur. » Le cardinal, stupéfait, bien sûr de ne pas mériter ce reproche, s'excusa, et protesta qu'il ne se servait pas de parfums. En approchant plus près de la reine, il la persuada encore davantage qu'il ne disait pas la vérité, et elle se retira en l'assurant qu'elle était scandalisée de le sentir aussi ambré. Le prélat pétrifié crut que c'était un prétexte pour l'éloigner, et ne pouvait deviner la cause de sa disgrâce. Cependant d'autres personnes lui ayant fait le même reproche, et s'étant assuré lui-même qu'il était fondé, il chercha la source de ce phénomène. Il fut quelques jours à découvrir l'aventure du fauteuil, et courut aussitôt chez la reine déclamer contre le duc de Richelieu, qui l'avait exposé à un pareil désagrément. La reine, qui n'aimait pas le duc, haussa les épaules: elle le regardait comme un libertin dont la conduite et les mœurs ne sympathisaient point avec elle. Cependant cette princesse si austère aimait les comédies très gaies; et il est passé en usage à la cour, quand une pièce est un peu libre, de dire : *C'est du répertoire de la feue reine.* (*Éd.*)

ville est belle, du moins les maisons; en les construisant on a pensé avant tout à se garantir du soleil; aussi les rues sont-elles étroites, mais beaucoup de maisons ont un air aristocratique. Malheureusement elles sont groupées sur un mamelon ou monticule; il faut toujours monter ou descendre, et il est difficile de jouir de sa voiture à Montpellier. J'étais toujours essoufflé en marchant, jusqu'à m'imaginer d'abord que j'avais des palpitations indiquant un anévrisme. Le Montpellier extérieur est fort beau. Quand je me promenais dans la place du Peyrou, il me semblait que je ne changerais pas mon gouvernement pour un royaume.

Mais dans quel royaume aurais-je pu être entouré d'une cour de plus jolies femmes? Quand je traversais les rues, chaque porte m'en offrait une au teint blanc et rose, à l'œil tendre et mutin à la fois : dans les promenades elles formaient des bandes de huit à dix plus fraîches et plus accortes les unes que les autres, et répondant à mon sourire par un sourire agaçant ou timide. Je parle de la bourgeoisie et des grisettes : le sang de la noblesse est aussi très beau

à Montpellier, sans l'être autant que l'autre. Mais dans toutes les classes on remarque surtout la grande finesse des traits du visage, et ce teint rosé qui n'a rien de méridional. Les dames y sont volontiers dévotes, mais plus volontiers amoureuses, et assez généralement sachant trouver avec le ciel des accommodements pour être dévotes et amoureuses en même temps. C'est une dame de Montpellier qui m'écrivit le billet suivant :

« MONSIEUR LE DUC,

» En acceptant votre rendez-vous pour après-» demain samedi, j'avais oublié que c'était le » jour de mon confesseur : il faudrait le remettre » au lundi, car je ne puis manquer vêpres di-» manche, etc. »

Elles ont aussi un grand plaisir à caqueter, surtout aux dépens du prochain; mais la vivacité de leurs saillies rend leur causerie très divertissante; tout l'esprit de Montpellier n'est pas chez les femmes sans doute, mais elles en ont beaucoup plus que les hommes. Il n'y a que

sur l'article de la dévotion que les dames de Montpellier sont volontairement assez déraisonnables.

Madame de Roquef... avait été prévenue si favorablement à mon égard par ma réputation de galanterie, que je n'eus guère que la peine de lui dire trois fois qu'elle était charmante pour qu'elle me sacrifiât le vieux chevalier Du Chayla. qui l'aimait depuis six ans; mais lorsqu'elle se laissa conduire un soir dans mon cabinet, elle rencontra malheureusement une dame sur l'escalier.

« Monsieur le duc, me dit-elle, permettez-moi de vous faire une question. Quelle est la dame qui sort d'ici?

» — Je ne puis vous le dire.

» — C'est donc une rivale?

» — Supposez-le.

» — Je fais mieux que le supposer, car je reconnais là son bracelet qu'elle a oublié. »

C'était vrai, et je ne pus reprendre le fatal bracelet avant que madame de Roquef... en eût vu le chiffre : elle poussa un cri d'effroi!

« Qu'avez-vous donc? lui dis-je.

» — Monsieur le duc, adieu, je ne puis rester ici.

» — Mais pourquoi?

» — Je vous pardonnerais dix rivales, mais celle-ci jamais: partager votre amour avec madame de Bell....!

» — Que vous a-t-elle fait?

» — A moi, rien; mais c'est une huguenote! »

J'eus beau faire, madame de Roquef... ne voulut jamais consentir à succéder dans mon cabinet à une protestante.

Le Languedoc était alors déchiré par l'intolérance la plus amère. Messieurs du clergé avaient un zèle de persécution qui me brouilla quelquefois avec eux, car je ne me montrai pas tolérant en amour seulement. Les protestants, de leur côté, étaient aigris; même ceux qui n'étaient pas fanatiques se rappelaient encore les dragonnades de Villars. Ils étaient obligés de garder leurs enfants comme si le pays eût été infesté de bohémiens, car l'esprit de prosélytisme allait jusqu'à les dérober pour les élever dans le catholicisme.

Je ne suivis pas à la lettre mes instructions,

car elles étaient assez cruelles. Je combattis aussi la sévérité de M. Basnage, l'intendant de la province, qui croyait, avec M. de Saint-Florentin, qu'on peut faire d'excellents chrétiens avec des lettres de cachet ou des fagots. Je n'ai jamais été de cette opinion-là, Dieu merci; et je n'ai pas eu besoin de la philosophie de Voltaire pour en agir avec douceur. La cour désirait heureusement avant tout un surcroît de contributions. Pour l'obtenir des États, il fallait de la conciliation plus que de la violence : en me faisant aimer de tous, en contenant le zèle aveugle, en protégeant ceux qui avaient peur, j'obtins beaucoup de la province pour le roi, et en retour j'obtins du roi quelque chose pour la province. Il faut de la politique triple pour gouverner ces imaginations du Midi. J'avais à éviter l'écueil de trop flatter les protestants: l'esprit de secte a bien aussi son intolérance et ses folies. Tous les jours c'étaient des rêveurs nouveaux qui se disaient inspirés. Le fait suivant s'est renouvelé plus d'une fois, à quelques variations près.

On m'avait prévenu qu'il se tenait des réu-

nions illicites dans une maison fermée, je permis à la police de voir de quoi il était question.

J'étais un matin à travailler dans mon cabinet, lorsque j'entendis un grand bruit dans la rue; je vis la maréchaussée et une centaine de soldats conduisant deux chaises à porteurs. Elles étaient suivies d'une troupe de gens qu'à leurs vêtements, et aux bâtons qu'il portaient garnis de rubans et de lauriers, je crus être la suite du *chevalet*. Je demandai si par hasard on menait le chevalet en prison; on me répondit que c'était une assemblée de gens de la religion qu'on venait d'arrêter. Leur habillemeut me parut extraordinaire. Tous ces gens se dirigeaient vers la citadelle, où ils entrèrent. Un petit drôle d'environ quinze ans était dans la première chaise, une femme avec sa fille dans une autre (la mère était habillée de noir et la fille de blanc, fort parée, avec une petite couronne ou chapeau de perles.) Sept ou huit grands coquins suivaient avec des aubes blanches, des rabats de prêtre bien propres, les cheveux poudrés, les uns couronnés de lauriers, d'autres avec des bonnets carrés de taffetas blanc et une aigrette; tous avaient

des cocardes de ruban bleu, et dans la main un bâton entouré de rubans de toutes couleurs; ils marchaient avec une gravité ridicule. Quelques femmes étaient attachées, et des hommes aussi, qui avaient des rabats de prêtre. Les soldats tenaient des banderoles qu'ils avaient prises à ces fous, et qui étaient environ trois fois de la grandeur de celle des pains bénits de Paris, et de la même forme.

Je m'informai du lieu où cette découverte avait été faite, et des circonstances. J'y courus, et j'y entrai : c'était la maison de la demoiselle Bassou, près le puits du Temple.

Je montai au premier étage, où je vis cette inscription sur la porte : *Hôtel de la Fille de Sion.*

J'entrai d'abord dans une grande chambre carrée dont le plafond était entièrement couvert d'une toile blanche, tout autour de laquelle on lisait plusieurs inscriptions en lettres rouges. A côté de la porte d'entrée étaient deux grands matelas sur le plancher, avec plusieurs bancs d'église tout neufs. J'entrai dans une autre chambre tenant lieu de sanctuaire. Le plafond était

garni comme dans la première ; à un angle était une chaire de prédicateur assez élevée, faite de bois de noyer; vis-à-vis de la chaire un grand laurier dans un vase avec des bouteilles d'eau-de-vie; auprès de là un pain ordinaire rempli de dragées et d'amandes à la praline. Ce pain était entamé tout au tour ; on voyait qu'il n'en avait été coupé que de très petits morceaux à la fois. Je remarquai encore trois pyramides creuses d'environ cinq pieds de haut, couvertes de papiers de plusieurs couleurs sur lesquels étaient collées plusieurs inscriptions; plus de cent bâtons parés de rubans et de lauriers ; un grand tableau représentant Moïse avec les Tables de la Loi écrites distinctement; deux cadres dorés remplis chacun de deux tableaux d'inscriptions ; deux tambours plus petits que ceux des troupes, avec leurs baguettes; de petites trompettes d'enfant, une fontaine pour baptiser, une grosse lampe couverte et plusieurs lamperons remplis d'huile puante, avec quantité de petites banderoles de taffetas, une table, à l'imitation des Tables de la Loi de Moïse, disait que le temps était venu où tous les hommes allait être égaux. « Les pauvres vont

» être riches comme les riches, et les riches » comme les pauvres; Dieu a enfin fait connaître » par son Esprit sa volonté; il veut que les hommes » apprennent par les femmes à prier. Le royaume » de Dieu le père a été le premier, ensuite celui » de Dieu le fils; à présent, c'est le règne du » Saint-Esprit, et c'est par la femme que l'Esprit » se peut communiquer. »

On avait saisi de cette secte un registre des mariages ; il en contenait environ quarante. Il y avait des rôles contenant les noms des initiés, dont le nombre allait à plus de quatre cents.

Voici ce qui s'était passé lorsqu'on avait arrêté ces gens-là. Le lieutenant de la maréchaussée avec sa troupe, et le major de la ville avec un détachement, investirent le quartier; on frappa à la porte de l'appartement; la demoiselle Bassou parut à la fenêtre et la ferma, après avoir dit qu'elle l'ouvrirait lorsque M. le duc viendrait lui-même. On la fit ouvrir par un serrurier. Lorsque le major et le prevôt furent parvenus à la porte de la chambre ils frappèrent : la porte leur fut ouverte aussitôt par un de ces hommes habillés de blanc, qui leur dit d'un ton grave et

ferme : « Prevôt, que veux-tu? » Mais il lui répondit avec un coup de poing dont il le renversa. Un autre se présenta et cria d'un ton imposant : « Arrête! » Pour réponse autre coup de poing. Un troisième parut à genoux, tenant un livre à la main, et cria : « Respectez la parole de Dieu! » Pour réponse il reçut du major un coup de sa canne, dont il régala aussi le petit drôle de quinze ans qui était couché à terre et faisait le trembleur. L'officier qui commandait les troupes demanda au plus apparent de ces fanatiques, qui étaient ces gens vêtus avec des aubes. Il répondit : « Ce sont les lévites du Saint-Esprit. » Et comme les soldats renversaient leur sanctuaire, il dit à cet officier : « Fais arrêter tes soldats, ne permets pas qu'ils détruisent le temple du Saint-Esprit. »

Il paraît que la demoiselle Bassou était grosse. Les mariages de cette loi ne subsistent que pendant la volonté des deux parties. Sa servante, jolie comme un cœur, avait eu quatre maris. La fille de la demoiselle Bassou devait être mariée la nuit suivante ; elle n'avait que douze ans. Cette demoiselle Bassou était fort jolie.

Pendant que cettecohorte passait dans la grand'-rue, un cardeur de laine qui travaillait devant la porte d'un bourgeois fut surpris de trouver, parmi ces fanatiques, sa femme qui l'avait quitté depuis six mois, et dont il ne savait pas le sort.

M. de Basnage fit le procès à ces malheureux; mais j'eus soin qu'il ne fût fait de mal à aucun.

Heureusement il n'y avait pas seulement des fous de fanatisme à Montpellier, mais encore des fous aimables, y compris quelques poètes qui ne tournaient pas mal les vers pour des poètes de province. Je fus surtout comblé d'épîtres par M. Claris, conseiller à la cour des aides, qui me lut son poème de la *Grâce*. Je ne pus m'empêcher de le trouver fort bien, et je le rendis le plus heureux des hommes en lui offrant de le faire lire par Voltaire, alors à Bruxelles. M. de Claris fit l'envoi de son poème à l'auteur de la *Henriade :* je n'en citerai que ce qui me concernait, pour indiquer aux gouverneurs de province un des cent moyens de popularité qu'ils ont sous la main dans les villes où il y a des poètes à la cour des aides.

. . . . . .

Sous ce voile mystérieux
Dont voulut l'Éternel envelopper la grâce,
Je ne porterai pas mes regards curieux;
Mais au maître des vers nobles, harmonieux,
Au rival de Milton, de Virgile et d'Homère,
Présenter un poème et tenter de lui plaire,
Est-ce être moins audacieux?
Toutefois si je dis le motif qui m'inspire,
Tu cesseras d'être surpris :
Richelieu l'a voulu, ce mot doit te suffire.
Et qui sait mieux que toi combien il a d'empire
Sur les cœurs et sur les esprits?
C'est un pouvoir secret que toi seul peux décrire.
Chacun le retrouve en ce lieu,
Tel que ta muse le renomme :
On l'adore ici comme un Dieu,
Parcequ'il y vit comme un homme.

Voici maintenant la réponse que Voltaire adressa à M. Claris, et qui lui fit quelques jaloux parmi ses confrères de la cour des aides :

RÉPONSE DE VOLTAIRE.

Lorsque vous me parlez des grâces naturelles
Du héros votre commandant,
Et de la déité qu'on adore à Bruxelles,
C'est un langage que j'entends.
La grâce du Seigneur est bien d'une autre espèce :
Moins vous me l'expliquez, plus vous en parlez bien;
Je l'adore et n'y comprends rien.
L'attendre et l'ignorer, voilà notre sagesse.
Tout docteur, il est vrai, sait le secret de Dieu;

Élus de l'autre monde ils sont dignes d'envie ;
Mais qui vit auprès d'Émilie,
Ou bien auprès de Richelieu
Est un élu dans cette vie.

CHAPITRE V.

Naissance de ma fille. — Suites des couches de madame de Richelieu.— Départ de Montpellier. — Retour à Paris. — Maladie de la duchesse. — Ses derniers moments. — Un mois de regrets. — Vertus et tendresse de la défunte. — Sa dot. — Son frère. — Le coup de pistolet. — Vers de Voltaire sur un serin. — Les consolations du veuvage. — Madame de Rohan. — L'intrigue dénoncée. — La femme de chambre discrète. — Le lit. — La chute. — Les cent louis bien gagnés. — Mort du duc de La Trémoille. — Intrigues. — Madame de Mailly. — La lettre de Fleury. — Sensibilité de madame de Mailly. — Le logement de Meuse. — Habitudes du roi. — Sa dévotion. — Sa peur de la mort. — État de la France.

Ce fut à Montpellier que madame de Richelieu accoucha de ma fille chérie madame d'Egmont; mais les suites de cette couche ne furent pas heureuses. Madame la duchesse resta depuis constamment malade: il y avait surtout des jours où elle tombait dans un découragement complet. J'avais beau la rassurer, et d'accord avec Chicoyneau, lui répéter que c'était l'effet de ce vent appelé le *marin*, qui visite de temps

en temps les habitants de Montpellier dans le plus beau climat du monde; la duchesse se persuada que le climat de Montpellier lui était contraire. Nous retournâmes à Paris. Mon hôtel étant encore occupé par mon ambassadeur napolitain, nous fûmes obligés de nous loger chez le père de ma femme. Malheureusement sa maladie n'était que trop réelle : elle ne fit qu'empirer depuis notre retour à Paris; tous les soins furent inutiles; je vis bien que sa vie était menacée. Je ne connais pas de pire supplice que celui de souffrir des peines d'une femme qu'on aime, car j'aimais toujours madame de Richelieu : je le lui prouvai par mes soins et mon assiduité dans ces tristes moments où je la voyais peu à peu mourir sous mes yeux. Avec quelle inquiétude je saisissais sa main quand, sous prétexte de la presser dans la mienne, je cherchais furtivement à interroger son pouls sur les progrès du mal. Quelquefois aussi, redoutant pour elle l'expression de mes craintes et de ma douleur, je m'éloignais comme pour aller prendre quelque repos, et en réalité pour rêver mélancoliquement, la tête cachée dans mes mains; puis je me rap-

prochais à pas comptés de la porte de sa chambre, et j'écoutais le bruit de sa respiration ou l'accent étouffé de ses plaintes. On m'a accusé de n'aimer que moi, je le sais : cependant mes sentiments ont toujours été vifs; j'ai le droit de le dire, puisque j'avoue que je ne puis réclamer la vertu la plus rare de toutes,... la persévérance. Oui, si j'étais né constant, j'aurais été le modèle des tendres amants et des tendres maris.

Enfin, dans une nuit du mois d'août (1), la duchesse était plus calme : elle me pria elle-même d'aller me mettre dans mon lit. A peine étais-je couché que Rafé vint m'avertir qu'elle était plus mal; je me lève, je cours à sa chambre. Dès l'instant où elle m'aperçut :

« Mon ami, me dit-elle en recueillant ses forces, j'en veux à ceux qui vous ont fait venir.

» — Et pourquoi, ma chère? Ne grondez personne, on a suivi mes ordres.

» — Hélas! je voulais vous éviter le chagrin de me voir mourir; mais puisque vous voilà, embrassez-moi pour la dernière fois. »

Je ne pouvais répondre qu'en me jetant sur

(1) 1740.

son lit de douleur : je relevai sa tête affaissée, je déposai un baiser sur ses lèvres pâles. Je la pressai dans mes bras... Elle n'était plus!

On voulut me faire retirer de cette chambre : je ne pouvais abandonner cette main glacée qui avait une dernière fois cherché la mienne; mes yeux se fixaient sur ces yeux désormais sans regards pour moi ; mes sanglots touchèrent tout le monde. Enfin je me rendis aux efforts qu'on fit pour m'entraîner, mais ne pouvant rester long-temps dans cette maison où j'éprouvais un vide affreux, je partis pour Richelieu : mon ami Crèvecœur se dévoua pour m'y tenir compagnie pendant un mois.

Je ne ferai pas un grand étalage de ma douleur. Ce mois suffit peut-être pour me consoler, du moins pour sécher mes larmes : mais qu'on me cite beaucoup de maris qui pleurent plus long-temps leurs femmes.

Madame de Richelieu m'avait rendu fier de sa vertu comme de sa tendresse ; mais ce qui me plaisait en elle, c'est que jamais sa jalousie ne me poursuivit de plaintes importunes. Elle n'était pas dans une sécurité parfaite ; mais elle

fermait les yeux, c'est le moyen d'être heureuse avec un mari un peu volage. Je n'oublierai pas le mot charmant qu'elle me répondit lorsque je lui parlai de son confesseur le père Segaud :

« En êtes vous contente, ma chère? lui avais-je demandé.

» — Oui, mon ami.

» — On le dit un peu sévère.

» — Qu'importe? il ne me défend pas de vous aimer. »

La duchesse ne m'avait apporté en dot que sa naissance ; mais un funeste évènement nous rendit héritiers de la belle fortune de son frère le dernier duc de Guise. Ce prince aimable était sujet à de cruelles distractions. Il servait en Italie ; les officiers de son régiment étaient dans sa chambre pendant qu'on l'habillait : il prend machinalement un pistolet sur la cheminée, le tourne et le retourne dans ses mains, puis mettant le canon dans sa bouche : « N'est-ce pas ainsi qu'on se tue? » demande-t-il. Le pistolet était chargé ; peut-être l'ignorait-il, peut-être l'avait-il oublié, mais le coup part et lui fracasse la tête,

au grand effroi de ses officiers et de son valet de chambre.

Les enfants que me laissaient madame de Richelieu contribuèrent à charmer le chagrin de sa perte : en embrassant ma fille je croyais surtout retrouver en elle l'image de sa mère. C'était une enfant ravissante par sa grâce et par les petits riens de son caquet : les vers que lui adressa Voltaire furent inspirés par un seul de ses sourires; depuis elle a inspiré bien des poètes et ravi bien des cœurs.

VERS DE VOLTAIRE

SUR LE SERIN DE MADEMOISELLE DE RICHELIEU.

J'appartiens à l'Amour; non, j'appartiens aux Grâces;
Non, j'appartiens à Richelieu;
L'un dans ses yeux, les autres sur ses traces,
A la méprise ont donné lieu.

Quelques dames, pour se venger de mon mariage, avaient fait courir le bruit que j'étais mené par ma femme : quand elles me virent veuf, je leur parus un esclave délivré de ses chaînes; elles s'offrirent à l'envi comme consolatrices; je ne les acceptai pas toutes; de quelques unes je n'acceptai que l'amitié. Telle fut

madame de Gontault, dont je n'aurais pas voulu partager d'ailleurs les faveurs avec l'abbé Vauréal, qui s'était vanté de la forcer à quitter les mouches, et avait réussi. J'écoutai plus volontiers la princesse de Rohan. L'ambition vint au secours de cette passion, car je trouvais madame de Rohan à Versailles chaque fois que j'allais y faire ma cour au roi. Son mari était vieux : elle avait un grand mérite à être sage ; mais aussi elle était un peu moins coupable de cesser de l'être. Tout s'arrangea pour le mieux dès que je fus parvenu à fixer son attention.

La princesse de Rohan demeurait dans la galerie des princes; une femme de chambre devint la confidente de cette intrigue ; je passais par un petit escalier noir, et j'étais introduit chez elle sans bruit. La princesse était grande, brune, et joignait un esprit cultivé à la beauté la plus régulière. Sans être fière de tant d'avantages, elle imagina cependant qu'ils suffisaient pour mériter un hommage exclusif ; elle ne tarda pas à connaître qu'elle s'était trompée. Les commencements de cette intrigue furent heureux ; rien ne troubla l'illusion où était la prin-

cesse; mais bientôt des jaloux lui firent connaître les alarmes. Ils avaient instruit le cardinal de Rohan de mes fréquentes visites. Cette Éminence ne m'aimait pas précisément. Des espions furent payés par lui, et leur rapport lui donna la certitude de l'amour de sa belle-sœur pour moi.

Ce secret n'en fut bientôt plus un pour M. de Rohan, qui ne pouvait croire à l'infidélité de sa femme; cependant on lui donnait tant d'avis sur sa conduite, qu'il résolut enfin de l'examiner. La mine fut heureusement éventée à temps, et nos actions, devenues plus circonspectes, ne donnèrent aucun éclaircissement au mari. Ce pauvre prince eut recours à un moyen fort ordinaire, celui de prétexter des affaires qui devaient le retenir quelques jours à Versailles, en engageant la princesse à rester à Paris; elle demeurait, pendant les petits voyages qu'elle y faisait, à l'hôtel Soubise. Son premier soin fut de me prévenir de l'absence de son mari, et de me donner un rendez-vous pour le soir même. Je m'y rends, mais à peine avais-je dit deux paroles à la princesse, que la femme de chambre effrayée accourt pour

nous apprendre que le prince est arrivé, et qu'il vient dans l'appartement de madame. Je n'eus que le temps de ramasser mon épée que j'avais détachée de ma ceinture, et de me sauver chez la femme de chambre; quoique je ne tusse pas dans un costume à désirer un lit, je me déshabille et je me mets sans façon dans celui de cette fille.

Le prince de Rohan, à qui l'on avait positivement assuré que le duc de Richelieu était venu le voir pendant son absence, cherche partout s'il me découvrira; il saisit différents prétextes pour faire une perquisition exacte dans l'appartement de sa femme, il lui dit qu'il est entré un homme suspect qui est caché quelque part. Ayant bien vérifié que je ne suis pas dans cet appartement, il vient dans la chambre où j'étais occupé à décider la soubrette à me faire un rempart de son corps. J'entends venir quelqu'un, et n'ai que le temps de me mettre entre la muraille et le lit; mais le hasard me sert mal, le lit roule un peu, et je tombe sur le carreau. C'était l'hiver, il faisait très froid, je n'avais gardé que ma chemise. Heureusement que le prince n'ar-

riva qu'après cette chute; mais me voilà condamné à rester couché à demi nu sur un parquet glacé.

Le prince interroge la femme de chambre, lui demande s'il n'est pas vrai que le duc de Richelieu soit venu ce soir chez sa femme. Cette fille nie qu'il s'y soit présenté, et tâche de détruire les soupçons de son maître. Il croit que l'argent fera davantage, et lui offre cinquante louis si elle veut lui dire la vérité, ou au moins l'avertir quand M. de Richelieu viendra mystérieusement chez la princesse. J'entends que la femme de chambre balbutie et paraît incertaine de la manière dont elle répondra ; je tremble qu'elle ne découvre ma retraite et ne me fasse surprendre dans le triste état où je suis. Cependant ma tranquillité renaît bientôt : la femme de chambre reste incorruptible; et paraissant toujours étonnée des demandes du prince, elle le confirme dans l'opinion qu'elle ne sait rien, ou que sa femme est innocente. Il lui paraît plus doux de se livrer à ce dernier sentiment, et il convient qu'il y a bien des gens qui s'amusent à troubler la tranquillité des ménages.

Je n'en trouvai pas moins long le temps qu'il mit à interroger la femme de chambre et à faire ce beau raisonnement. Je gelais de froid, et n'osais faire aucun mouvement de peur de compromettre la princesse. Enfin le prince me laisse, en sortant, la liberté de rentrer dans le lit et de m'y réchauffer un peu.

Justine cependant riait comme une folle; je le lui pardonnai de bon cœur, et le lendemain elle reçut de moi cent louis pour m'avoir prêté son lit. Elle les avait bien gagnés.

Cependant la cour se ressentait de la nouvelle vie du roi. L'intrigue s'agitait autour des maîtresses. Pour donner une idée de ce changement, je raconterai ce qui avait eu lieu à la mort du duc de La Trémoille qui laissa vacante la charge de premier gentilhomme de la chambre. Le duc de La Trémoille et son épouse s'étaient mutuellement promis de se séparer s'ils étaient attaqués de la petite-vérole qui faisait des ravages à Paris, et qu'ils n'avaient eue ni l'un ni l'autre. Madame de La Trémoille, qui la prit la première sans le savoir, fut servie par son mari, qui ne voulut pas qu'elle le fût par d'autres mains. Madame de La

Trémoille en guérit, et son mari en mourut pour lui avoir rendu les services d'une garde; mais il en fut si admiré de tout Paris, qu'il y eut des femmes qui voulurent ériger un temple à l'honneur de l'Hymen, avec cette épitaphe :

CI GÎT L'AMOUR, MARTYR DE L'HYMEN.

La Trémoille, âgé de vingt-quatre ans, laissait une fille et un fils en bas âge, pour lequel les trois gentilshommes de la chambre, les ducs de Mortemart, de Gesvres et d'Aumont, demandèrent la quatrième charge, que le père laissait en vacance.

Madame de Mailly et madame de Vintimille la sollicitaient pour le duc de Luxembourg. Châtillon la demandait aussi; le cardinal, qui la voulait pour son neveu, se retira à Issy, selon son usage, pour l'obtenir plus sûrement, et dès ce moment la cour se trouva divisée en trois factions.

Pour écarter le duc de Luxembourg, Fleury dit au roi que ses amis le pressaient de demander la charge pour son neveu; mais qu'il était si comblé de biens, qu'il ne pensait aucune-

ment à faire cette demande, suppliant au contraire Sa Majesté de songer au jeune La Trémoille. Le roi le prenant au mot, lui répondit qu'il avait bien songé à son neveu, mais qu'il avait senti que cette faveur lui ferait beaucoup d'ennemis à la cour, et qu'il n'y pensait plus.

Le cardinal, peu accoutumé à ces réponses, ne voulait ni demander la charge ni la refuser absolument. Dans cette perplexité, et sans nommer le duc de Luxembourg, il lui donnait toujours l'exclusion dans les lettres qu'il écrivait au roi, ajoutant que, si tout autre obtenait cette place et l'emportait sur le jeune La Trémoille, à la mère duquel il l'avait comme promise, il priait Sa Majesté de lui accorder son congé, devenant inutile dès ce moment au bien de son service. Il ajoutait, en même temps, que sa santé avait besoin de repos. Mais le roi, alors dominé par ses maîtresses plutôt que par son précepteur, voyant bien ce que voulait celui-ci, s'abadonna à son humeur mélancolique accoutumée, et il lui échappa de dire : « Je croyais que le cardinal m'était attaché; mais il l'est beaucoup à son crédit. »

Madame de Mailly et madame de Vintimille, de leur côté, parlaient toujours ouvertement pour Luxembourg. Madame de La Trémoille ne cessait de réclamer en faveur de son enfant; et le roi, incertain et tourmenté par les cabales de son ministre, de ses deux maîtresses et des princes du sang, qui sollicitaient pour Luxembourg, était toujours résolu de favoriser madame de Mailly; il répondit au cardinal retiré à Issy, qu'il serait au désespoir d'exiger de lui un travail qui pût porter quelque préjudice à son repos; ajoutant que si sa santé demandait qu'il se retirât, il lui en donnait la permission. La lettre qui portait cette détermination du roi ne partit pas, et fut laissée sur la cheminée de madame de Mailly, qui fit appeler sa sœur Vintimille pour se consulter dans ce moment critique.

Madame de Vintimille était depuis quelques jours détachée du parti du duc de Luxembourg. Le cardinal, pour qui rien n'était secret, lui avait fait observer, par la voie d'une troisième personne, à quel danger elle s'exposait avec sa sœur si on le poussait à bout. Madame de Vintimille, qui sentit qu'elle pouvait être renvoyée,

qui n'était pas sûre du roi, et qui, de concert avec d'Argenson, avait déjà tenté de faire chasser Fleury et de lui substituer un évêque (parceque, depuis l'abbé Dubois, on croyait qu'il fallait des ecclésiastiques dans les affaires), parla en ces termes à madame de Mailly : « Nous n'avons pas un moment à perdre : il faut que vous écriviez au roi sur-le-champ, pour lui demander avec instance de nommer M. de Fleury. Nous pourrions peut-être l'emporter sur le cardinal ; mais si le cardinal voulait se venger, nous serions peut-être renvoyées. » Il fut donc résolu que madame de Mailly coucherait ce soir-là avec le roi pour l'engager à nommer le duc de Fleury, neveu du cardinal.

Le roi alternait volontiers avec les deux sœurs ; il passait ainsi son temps à les gouverner l'une par l'autre, en faisant rivaliser leur caractère à peu près comme ses ministres opposaient les pairs au parlement et le parlement au clergé, pour gouverner le royaume de France.

Madame de Mailly, embarrassée quand il s'agissait d'affaires ou qu'il fallait demander des grâces ou des emplois, mais dominée par sa sœur

Vintimille, et obligée de faire pour elle auprès du roi des avances délicates, se trouva encore plus embarrassée quand il fallut sacrifier Luxembourg au neveu de Fleury. Le roi, qui voyait cet embarras, qui observait les princes de son sang dans l'émotion, et son ministre grondant du fond de son séminaire par des lettres équivoques, était aussi embarrassé que les deux sœurs ; il coucha donc ce soir-là avec madame de Mailly, qui, seule, s'était abandonnée au sommeil, la tête coiffée comme pendant le jour, et ornée de tous ses diamants, selon son usage : le roi l'éveilla, et lui fit part du trouble où il était depuis qu'il avait signé la lettre dans laquelle il consentait à la retraite du cardinal ; mais la lettre restait encore sur la cheminée de la chambre de sa favorite, et Louis XV, qui en négociait la suppression avec elle, lui rappelait les services passés de son ministre et les besoins de l'État. Madame de Mailly, mise à son aise, avouait que Fleury était en effet un bon ministre, et que le roi était bien le maître d'anéantir la lettre qui renfermait le consentement de sa retraite. Le roi satisfait se lève, brûle la lettre adressée au

cardinal, se recouche en paix à côté de madame de Mailly, et déclare le lendemain au duc de Fleury qu'il était l'un des gentilshommes de sa chambre, avec un brevet de retenue de quatre cent mille livres.

Le plus fin de tous fut encore le vieux cardinal, pour s'excuser de cette nouvelle faveur. Il travaillait avec Orry lorsque son neveu vint lui annoncer la grâce que le roi lui accordait : le cardinal fit le surpris, se fit répéter la nouvelle, ajoutant à chaque fois que cela ne pouvait être. « Je vous défends, lui dit-il, d'en rien dire que je n'aie vu le roi et fait révoquer l'ordre. »

Le duc de Fleury répliqua qu'il avait déjà remercié le roi publiquement.

« Hé bien, ajouta le cardinal, me voilà donc compromis avec tous les princes ! » Et il alla dire sur-le-champ au dauphin et à Madame qu'il avait fait tous ses efforts auprès du roi pour favoriser le fils de La Trémoille, portant partout l'extérieur d'un homme consterné. Fleury alla aussi chez la reine, qui lui fit un petit compliment à sa manière. Environnée de beaucoup

de monde à sa toilette, elle ordonna qu'on passât; et Fleury, essoufflé, seul et assis, lui dit : « Madame, le plus grand des malheurs m'est arrivé... » La princesse, avec sa froideur accoutumée quand le cardinal lui faisait quelque compliment peu sincère, l'arrêta, et lui dit plaisamment en branlant doucement la tête : « Je ne vois rien, Monsieur, de si affligeant pour vous dans cette nouvelle. » Elle parla d'autres choses. Enfin le cardinal écrivit à madame de La Trémoille que le roi avait nommé, à son insu, le duc de Fleury son neveu, et qu'il s'y fût opposé s'il en eût été prévenu, étant très éloigné de traverser les vues de madame de La Trémoille. Voici cette lettre, qui montre tout ce qu'il y avait d'humilité dans l'ambition de Son Éminence.

LETTRE

DE M. LE CARDINAL DE FLEURY A MADAME LA DUCHESSE DE LA TRÉMOILLE, APRÈS QUE LE ROI EUT DONNÉ LA CHARGE DE PREMIER GENTILHOMME AU DUC DE FLEURY.

« Je n'aurais garde, Madame, de vous donner » part d'une nouvelle qui doit vous affliger infi-

» niment, si, en vous apprenant la grâce que le
» roi a faite à mon neveu, je n'avais à ajouter que
» je viens de quitter dans le moment Sa Majesté
» pour la remercier, et qu'elle a eu la bonté de
» me dire qu'elle avait été bien aise de rendre son
» choix public à mon insu, de peur que, s'il m'a-
» vait fait l'honneur de me le confier, je ne m'y
» fusse opposé. J'étais bien éloigné de traverser
» vos vues, et je vous prie de penser et d'être
» persuadée que si j'eusse été capable de le faire,
» ce qui n'est point, ce n'eût jamais été dans
» cette occasion qui vous intéresse si justement.
» Je ne me départirai jamais des sentiments que
» vous me connaissez pour vous depuis si long-
» temps, et du respectueux attachement avec le-
» quel je serai toute ma vie, Madame,

» Votre très humble serviteur,

« Le cardinal de FLEURY. »

On a accusé Fleury d'avoir fait empoisonner madame de Vintimille; ce n'était pas dans son caractère: mais il est certain qu'il redoutait moins la sœur aînée que l'autre, et qu'il ne fut

pas très fâché de voir madame de Mailly occuper seule le cœur du roi.

Le roi n'avait jamais paru aussi affecté qu'il le fut à la mort de madame de Vintimille. Madame de Mailly, qui avait le cœur naturellement sensible, alla souvent pleurer sur son tombeau. Le roi refusa pendant plusieurs jours de prendre part aux nouvelles du temps, et ne parla aux seigneurs de la cour que pour faire l'éloge de sa favorite.

Dès ce jour-là deux partis puissants qui aspiraient à dominer sur l'esprit du roi, dont madame de Vintimille s'était absolument emparée, se formèrent visiblement à Versailles : on appela le premier *le parti de Noailles*, qui tenait auprès du roi par le père et madame la comtesse de Toulouse, et auprès de la reine par les dames de Villars et d'Armagnac. Ce parti soutenait madame de Mailly, à laquelle le roi paraissait ne témoigner qu'un simple attachement.

Bachelier, premier valet de chambre, était à la tête de l'autre parti. Ce Bachelier, qui avait de l'empire sur le roi, qu'il avait élevé, pour

ainsi dire, dès l'enfance, eût préféré des amours de passage à une maîtresse favorite, et cet avis était partagé par toute la chambre ; mais Louis XV, frappé de sa mort sans sacrements, persista dans son attachement pour madame de Mailly : il résolut de lui donner au-dessus de lui un appartement secret, mais en conservant à l'extérieur la plus grande décence, pour n'attirer sur elle aucune jalousie.

Un soir, soupant avec elle et avec Meuse, il demanda à celui-ci s'il ne serait pas satisfait de recevoir un joli appartement.

« Je le recevrai avec reconnaissance, répondit Meuse.

» — Vous en aurez un, ajouta le roi, au-dessus de ma petite galerie. »

Et Meuse se confondait en remerciements, se voyant logé si près des petits cabinets.

« Fort bien ! dit le roi. Mais je vous en fermerai la communication : vous n'aurez qu'une petite antichambre, une seconde antichambre pour y manger ; une jolie chambre à coucher, un cabinet, un office, une cuisine, une garde-robe de commodité et une garde-robe

pour coucher; mais vous n'y coucherez pas. » Meuse comprit à ces paroles de quoi il s'agissait.

Le roi ajouta ensuite : « Je vous remettrai une clef de votre appartement pour en ouvrir la porte apparente. Vous donnerez à dîner à Coigny, à Luxembourg, etc., à leur retour de l'armée, et il faudra que vous dîniez chez vous ordinairement. Que voulez-vous pour votre dîner ? »

Meuse avoua qu'il aimait la bonne chère, et demanda chaque jour un bon potage, une pièce de bœuf, deux entrées, un rôti et deux entremets.

« Eh bien, vous aurez tout cela, repartit le roi. Mais combien faut-il que je vous fasse toucher, car vous me donnerez souvent à dîner et surtout à souper ? »

Meuse, qui craignait de demander trop peu : « Aidez-moi donc, » dit-il à madame de Mailly. Et il demanda quinze cents livres par mois. Le roi, qui craignait toujours les plaintes du cardinal, ne trouva pas que ce fût trop peu pour la nouvelle maison, dont le valet-de-chambre de madame de Mailly, qui était connu et aimé du

roi, fut maître-d'hôtel. Madame de Mailly passait la journée dans l'appartement, où le roi n'était servi que par un officier de la bouche et un officier du gobelet.

Mais, depuis la mort de madame de Vintimille, les amusements des petits cabinets étaient souvent troublés par des réflexions mélancoliques : le roi alors ne parlait que de religion à madame de Mailly et à Meuse, qui était leur commun confident. Le roi leur dit un jour avec le plus grand sang-froid : « Je ne suis pas fâché de souffrir de mon rhumatisme; et si vous en saviez la raison, vous ne la désapprouveriez pas. Je souffre en expiation de mes péchés. » Et cependant il couchait avec madame de Mailly la nuit suivante. Rien n'était donc si triste que ces petits soupers quand les repentirs du roi le tourmentaient; et depuis la mort de madame de Vintimille, jamais il n'y faisait gras les jours prohibés.

Une autre fois, se trouvant malade et réduit le soir à souper de lait, il persista le matin à faire maigre un jour d'abstinence, disant : « Il ne faut pas commettre des péchés de tous les

côtés. » Il avait fréquenté les sacrements plusieurs fois l'année et fait ses pâques régulièrement jusqu'à la publicité de ses amours avec madame de Vintimille : cette dévotion ne dura pas et ne lui revint que par accès.

Cependant madame la comtesse de Toulouse, mademoiselle de Charolais, emploaient toutes les ressources de l'esprit pour distraire le monarque dans ses moments d'ennui et de désœuvrement; mais le roi était toujours si rêveur depuis la mort de madame de Vintimille, que, le dernier jour de l'année 1741, parlant des cérémonies d'un enterrement dont il aimait à s'entretenir avec madame de Mailly, l'un et l'autre s'attendrirent à table. Madame de Mailly versa des larmes, et le roi lui-même, pour ne pas pleurer comme elle, se leva sur-le-champ.

Les courtisans éloignés de ces entretiens intimes, jaloux des faveurs du roi et blâmant la complaisance singulière de Meuse, disaient de lui que ses fonctions auprès du roi n'étaient point convenables à un homme de son rang, et ils tournaient en ridicule son assiduité. Meuse, qui

était lieutenant-général, demandait avec empressement d'être envoyé à l'armée; mais le roi, qui l'avait formé à ce genre de vie, éludait toujours de répondre, et il finit par promettre.

Après un an d'attente et de contrainte, Meuse, rappelant au roi de tenir la parole qu'il lui avait donnée, S. M. avoua qu'elle avait changé d'avis et qu'elle ne voulait plus qu'il la quittât. Meuse insistait, et le roi lui répliqua : « Meuse, vous n'êtes plus jeune, vous vous portez mal : voulez-vous être maréchal de France? vous le serez... Ne puis-je pas vous faire duc et pair? chevalier de l'ordre? Tenez-vous donc tranquille, et ne soyez point aussi affligé que vous le paraissez. »

Ainsi se passaient les années 1739, 1740 et 1741, dans les petits appartements. La tristesse du roi alla en diminuant, et sa dévotion aussi; mais la peur de la mort ne le quitta jamais entièrement. Sa Majesté, comme on voit, s'occupait alors fort peu de la politique proprement dite, et voici comment les poètes satiriques du temps peignaient l'état de la France à cette époque :

ETAT DE LA FRANCE

EN JUILLET 1742.

SATIRE.

Un prince mineur à trente ans,
Un prêtre-régent en enfance,
Des conseils sans expérience
Et des généraux sans talents!
Des courtisans bas et rampants,
Flattant l'idole qu'on encense,
Et n'osant rompre le silence;
Des magistrats dans l'indolence,
Aux maux publics indifférents;
Un État qui, par sa puissance,
Éclipsait ses voisins tremblants,
Les tenait dans la dépendance,
Aujourd'hui souffre en patience
Leurs outrages les plus sanglants,
Sans oser en prendre vengeance.
On fait des efforts impuissants,
Sans conduite et sans prévoyance,
Sans soldats, vaisseaux, ni finance.
Lésine, lenteurs, contre-temps,
Timidité, fausse prudence,
Imbéciles ménagements,
Sont les armes de l'Éminence.
Plus des revers humiliants,
Une paix funeste à la France,
Son déshonneur, sa décadence,
Triomphe de ses concurrents,
Seront les fruits de la régence.
Or apprenez en confidence

L'auteur de ces évènements :
Un prince mineur à trente ans
Qui n'a pas la mâle assurance
De renvoyer, sans perdre temps,
Un prêtre-régent en enfance.

CHAPITRE VI.

Mes prévisions. — Mes rapports avec la famille de Nesles. —Le prince-laquais. — Mort de la duchesse Mazarin. — Maurepas. — La chaise dans la cour. — Madame de Flavacourt et le duc de Gesvres. — Les deux sœurs à la cour. — Ma franchise. — Je suis traité d'infidèle. — Je suis condamné à réparer mon château. — Je suis regretté. — Mon retour à Versailles. — La chaise mystérieuse. — La pluie. — Les réticences du roi. — La divinité se fait connaître. — Les conditions de la nouvelle favorite. — Disgrâce de madame de Mailly. — Le père Renaud. — La pénitence. — La réponse à un vilain mot. — La parodie d'Iphigénie.

Je fus le premier à prévoir que le retour de Louis XV à madame de Mailly ne serait pas durable; celle qui lui succéda fut si excellente pour moi, qu'on n'a pu croire que je fusse étranger à son élévation: on s'est trompé. Je le prouverai tout à l'heure.

Je connaissais beaucoup toute la famille de Nesles, et de toutes les filles de cette dame, aucune ne m'inspirait une plus vive amitié que madame de La Tournelle, veuve depuis peu de temps;

mais cette amitié n'était que de l'amitié. Elle m'appelait familièrement son oncle; on en conclut que mon parent, le duc d'Agénois, était aimé d'elle, et que je l'avais décidé à la céder au roi. Mais que n'a-t-on pas dit sur cette famille de Nesles, dont quatre sœurs occupèrent tour à tour la couche royale! De ces quatre sœurs, madame de La Tournelle était la plus belle et la plus gracieuse : on pouvait s'étonner qu'elle n'eût pas fixé plus tôt les yeux du monarque. Quand elle *régna*, qui peut nier qu'elle ne se montrât digne du trône, puisqu'elle rendit son royal amant digne enfin d'être roi.

Je suis suspect peut-être à la louer : je lui dus beaucoup. Elle eût fait encore davantage pour *son oncle*, si elle eût vécu.

Madame de Nesles était morte à la fin de 1739. Madame de La Tournelle et madame de Flavacourt, sa sœur, étant sans maison, sans père ni mère et sans mari (car madame de La Tournelle était veuve, et M. de Flavacourt était à l'armée), vivaient chez leur tante maternelle, madame de Mazarin, dame d'atours de la reine.

Je n'ai jamais entendu médire de madame de

La Tournelle tant qu'elle ne fut pas présentée à la cour ; mais le comte d'Agénois et moi nous nous faisions un devoir d'aller de temps en temps proposer quelques parties innocentes aux deux veuves qui vivaient fort tristement chez leur tante.

Le prince de Conti et M. Dumesnil, qui est mort lieutenant-général, étaient aussi d'assidus courtisans des deux sœurs. Je me rappelle que le prince et M. Dumesnil vinrent un matin chez moi, au moment où nous montions en voiture pour faire une partie de campagne : ils étaient à pied, ma voiture ne pouvait contenir que quatre personnes, mais ils insistèrent tellement pour être des nôtres, que, par esprit de contradiction, madame de Flavacourt donna un air de mystère à notre partie. Ils feignirent de se retirer et montèrent tous les deux derrière le carrosse. Nous fûmes bien surpris, en arrivant, de trouver deux laquais aussi distingués pour donner la main aux dames.

« Le prince de Conti en laquais ! dit méchamment madame de Flavacourt.

» — Vraiment, Mesdames, dit le prince, il y

a des rois qui feraient plus encore pour obtenir le bonheur de vous donner la main.

» —Voilà un présage, dit madame de La Tournelle en riant. »

C'en était un; mais je doute qu'elle pensât alors à remplacer sa sœur.

Madame la duchesse de Mazarin mourut en septembre 1741, à l'âge de cinquante-quatre ans. Elle était depuis long-temps brouillée avec ma dame de Mailly; ce qui avait favorisé la désunion entre les deux sœurs favorites et les trois sœurs non encore présentées. Le cardinal de Fleury, craignant que la place de dame d'atours ne fût donnée à quelque dame redoutable par son esprit, son crédit ou sa beauté, nomma d'abord madame de Clermont-Tonnerre. A ce choix, il ne se trompait pas; elle le remercia, disant qu'étant attachée de cœur et d'âme à madame la duchesse d'Orléans, elle ne pouvait se résoudre à la quitter, quelque honorée qu'elle fût de la place qu'on daignait lui offrir, et qu'elle ne méritait pas. Au refus de cette dame, on alla chercher madame de Villars; elle refusait encore; mais la reine, pour plaire au

cardinal, ajouta ses prières aux heures, et elle accepta.

Madame de Mazarin avait à peine rendu le dernier soupir, que Maurepas, son héritier, gouverné par sa femme, prit la résolution de chasser de la maison madame de La Tournelle et madame de Flavacourt. Madame de Maurepas leur fit déclarer de sa part qu'elles devaient sortir sur-le-champ. On raconte que madame de Flavacourt fit alors approcher une chaise à bras où elle se mit, et se fit porter à Versailles au milieu de la cour des ministres, en disant : « Je suis jeune, je suis sans père et sans mère, mon mari est absent, mes parents m'abandonnent, le ciel sans doute ne m'abandonnera point. »

Placée ainsi entre le ciel et la terre, elle fit ôter les brancards de la chaise et renvoya ses porteurs. Les indifférents passaient leur chemin sans trop s'informer d'une station aussi singulière; mais le duc de Gesvres ouvrit la portière, et s'écria tout émerveillé :

« Ah ! madame de Flavacourt ! par quelle aventure vous trouvez-vous là? Savez-vous bien que madame votre grand' tante vient de mourir?

» — Comment je me trouve ici? reprit-elle, M. de Maurepas et sa femme nous ont expulsées, ma sœur La Tournelle et moi, comme des aventurières; ils craignaient sans doute que nous ne fussions à leur charge. Ma sœur La Tournelle est allée je ne sais où : quant à moi, me voici entre les mains de la Providence. »

Le duc de Gesvres la priant d'attendre quelques moments avec patience, court chez le roi, le conduit à la fenêtre, lui montre cette chaise solitaire au milieu de la cour, et lui dit : « Votre Majesté voit sans doute là-bas cette chaise? hé bien, elle renferme depuis deux heures madame de Flavacourt. »

Le roi est aussi étonné que l'était le duc de Gesvres.

« Mais qui l'a donc placée là? demande-t-il.

» — C'est, dit le duc, l'ouvrage de son esprit ingénieux. Elle a été renvoyée par madame de Maurepas, et elle a cru devoir se mettre à la garde de Dieu...

» — Allez donc vite la chercher, répliqua le roi ému; qu'on lui donne un logement, et qu'on aille aussi à la recherche de sa sœur La Tournelle. »

Madame de Flavacourt n'attendit donc pas long-temps la Providence ; on la vint prendre, et on la présenta à Louis XV. Sa Majesté lui donna un appartement dans l'aile neuve, qui avait été occupée par madame de Mailly, sa sœur. La première place de dame du palais lui fut promise, et on logea madame de La Tournelle dans l'appartement de Vauréal, devenu évêque de Rennes.

Madame de Flavacourt était facile à contenter : une fois logée, elle voulait pardonner à Maurepas ; madame de La Tournelle n'avait pas la même indulgence : vainement Maurepas voulut faire ses excuses, et attribuer ce qui s'était passé à un malentendu ; madame de La Tournelle méprisa ses excuses et ses explications. La reine, qui avait aimé beaucoup madame de Mazarin, accueillit les deux sœurs avec bienveillance, et leur promit sa protection. Mais une fois à la cour, madame de La Tournelle n'eut plus besoin du crédit de personne. Son intrigue avec le roi fut pendant quelque temps bien cachée ; et la lettre suivante que j'écrivis à madame de Mauconseil et à madame de Luxem-

bourg, il y a long-temps, est l'exacte relation de la manière dont je fus initié à ce mystère : c'est l'expression de ma franchise, et je n'y changerai pas un mot.

« Vous croyez, Mesdames, ainsi que le public, qui juge souvent très mal, parcequ'il le fait sans voir ni connaître les personnes dont il parle, que c'est moi qui ai procuré madame de Châteauroux au roi. Vous êtes dans l'erreur, comme tout le monde. Je ne me ferais pas un grand scrupule d'avoir été utile à mon maître dans ses amours; on donne un joli tableau, un beau vase, un bijou quelconque, et je ne vois pas qu'on doive rougir de mettre un souverain à même de jouir de tout ce qu'il y a de plus aimable au monde, une femme. Si le roi m'eût commandé de vous parler en sa faveur, je n'aurais pas balancé à m'acquitter de cette commission, et c'aurait été à vous d'accepter ou de refuser. On doit ses soins en tout genre au maître qui nous donne des ordres, et on peut bien lui offrir une femme comme autre chose. Je ne vois d'exclusion que pour la sienne. Ce n'est donc pas par scrupule que je n'ai point été le

premier agent de la liaison du roi avec madame de Châteauroux : c'est que l'occasion ne s'est pas rencontrée. Vous voyez que je ne cherche pas à me justifier. Je vous dirai plus : je n'ai procuré aucune femme au roi ; il a toujours eu des goûts que je ne prévoyais pas ; mais je conviens que j'ai mis toute l'adresse possible à me mettre bien avec la favorite régnante. . . .

. . . . . .

. . . . . .

» J'avoue qu'aucune femme ne m'a inspiré un attachement aussi réel que madame de Châteauroux, que j'ai pleuré sa mort, et que j'ai perdu en elle une amie qui contribuait à me mettre de mieux en mieux dans l'esprit du roi, qui m'instruisait de tout, et qui profitait de la plus légère circonstance pour m'être utile. Je dois ajouter, pour l'honneur de sa mémoire, que le roi fit lui-même une grande perte ; et je ne crains pas de dire que le royaume la partagea, le roi ne pouvant choisir une maîtresse qui méritât mieux sa confiance.

» Mademoiselle de Charolais, qui n'avait pu me fixer étant jeune, eut encore moins l'art de

me retenir près d'elle quand l'âge lui eut enlevé les moyens de plaire. Trop vindicative pour oublier mes torts, elle s'étudia à me mettre mal avec madame de Mailly, qui gouvernait alors le roi conjointement avec madame de Vintimille. J'avais prévu que le roi n'aurait qu'un goût passager pour elles; son inconstance se manifestait déjà, et j'avais trop la connaissance du cœur humain pour croire qu'il resterait en un si beau chemin. J'étais de toutes ses parties de plaisir; mais mademoiselle de Charolais, qui voyait de mauvais œil mon intimité, voulant me desservir, persuada à madame de Mailly et à sa sœur que j'étais l'homme le plus dangereux pour elles; que je ne manquerais pas de profiter d'un moment où le roi me témoignerait le plus de bonté, pour lui parler d'une autre femme; enfin que j'étais un libertin qui m'efforcerais d'engager le roi à former de nouvelles intrigues. Il m'était échappé de dire quelquefois devant elles qu'il était impossible à un homme d'être constant, et que le meilleur moyen qu'eût à employer une femme qui voulait garder son amant, était de lui pardonner ses infidélités

» Ces discours, ceux de mademoiselle de Charolais, produisirent à la fin leur effet; et je fus reconnu comme l'ennemi déclaré de la constance du roi. Ce fut assez pour chercher tous les moyens de me nuire. Ce n'était point aisé; Sa Majesté me comblait de bontés. Les caresses redoublèrent à mon égard pour m'ôter tout soupçon, et les coups me furent portés dans le silence. Le roi, qui reçoit assez facilement, comme vous le savez, une impression défavorable, crut que je m'étais permis quelques propos contre ses amours; et je fus étonné de lui entendre dire, un jour que je soupais avec lui :

« Duc de Richelieu, je sais de bonne part que vous avez des réparations importantes à faire à votre château de Richelieu, et je vous engage, en ami, d'y aller passer quelque temps pour les faire diriger sous vos yeux. »

» J'eus assez de présence d'esprit pour ne pas me déconcerter, et pour remercier Sa Majesté de l'intérêt qu'elle daignait me témoigner. J'étais intérieurement furieux du tour qu'on me jouait. Je compris parfaitement le sens des paroles du roi, et dès le soir même je donnai des ordres pour partir

le lendemain. J'eus grand soin de publier que ma santé exigeait que je prisse un peu de repos, et d'éloigner tout ce qui pouvait avoir l'apparence d'un exil. A la cour cependant on s'y trompa peu. Je priai madame de Rohan, avec laquelle j'étais alors en relation, de m'écrire ce qui se passerait.

» Arrivé à Richelieu, je fis venir un architecte, quoique le château fût en très bon état, et je fis faire quelques légères réparations. J'invitai les gentilshommes voisins, à qui je me plaignis de ma santé et du besoin que j'avais de la soigner loin des veilles de la cour; je donnai de si bonnes raisons de mon arrivée, qu'on ne soupçonna pas quelle était contrainte. On m'engagea de demeurer cinq ou six mois à Richelieu pour me refaire; et comme j'ignorais le terme de mon retour, je parus être de l'avis de ceux qui me conseillaient de mener pendant quelque temps une vie plus tranquille.

» Cependant ma retraite, qui pouvait être longue, m'ennuyait en perspective, et j'aspirais au moment qui devait la faire cesser. Les premières lettres ranimèrent mon espérance. On m'écri-

vit que le roi parlait souvent de moi, et paraissait étonné de ma longue absence : il y avait déjà plus de quinze jours que j'étais à Richelieu. Enfin le duc d'Estissac me manda que je pouvais revenir sans crainte; que le roi avait dit que probablement je le boudais, et qu'il ne fallait pas si long-temps pour donner des ordres à un architecte. Il ajoutait : « On voit bien que le maître ne peut se » passer de vous ; et je prévois que les intrigues de » cour, quoique communes, ne vous feront jamais » grand mal dans son esprit. »

» J'étais enchanté que mes ennemis eussent le dessous; j'ignorais encore qui m'avait porté le coup ; et je ne fus pas fâché de me faire désirer. Je restai quelques jours, et ensuite j'annonçai mon départ. J'eus grand soin de paraître chagrin de cette prétendue contrariété, et de dire que je fusse volontiers resté long-temps pour rétablir ma santé, tant je craignais qu'on ne se doutât de mon petit exil. On me plaignit, puisque je paraissais vouloir être plaint, et on envia le sort d'un grand dont la société était si nécessaire au roi qu'il ne pouvait s'en éloigner sans être forcé de se rendre promptement aux désirs de l'amitié.

» J'arrivai à Versailles triomphant, et point du tout humilié. Le roi se mit à rire en m'apercevant, et me dit : « Votre château exigeait donc bien des réparations que vous y êtes resté si long-temps ? Apparemment que l'air de Richelieu vous est bon : j'avais envie de vous écrire d'y rester quelques mois encore. »

» Sa Majesté s'amusait ; elle avait appris tout ce que j'avais fait pour dérouter les soupçons des Tourangeaux sur mon séjour à Richelieu. Le soir j'assistai à son coucher. Elle vint à moi, et me conduisit dans une embrasure de croisée : « Trouvez-vous demain, me dit-elle tout bas, avant dix heures du soir dans la cour de marbre. Mettez une mauvaise perruque et une redingote de cocher, pour n'être pas connu. A dix heures précises vous verrez sortir une chaise à porteur ; vous entendrez tousser, et vous suivrez cette chaise sans mot dire. »

» Le roi me quitte alors, et me laisse fort occupé à réfléchir sur l'ordre singulier que je venais de recevoir.

» Je fis chercher ce dont j'avais besoin pour mon déguisement, et je me rendis à l'heure pres-

crite dans la cour de marbre. J'avais défendu à mes gens de me suivre ; et comme il n'était pas très nouveau chez moi de me voir sortir déguisé, on crut que c'était une femme de plus que j'allais joindre à ma liste. Le ciel paraissait déchaîné contre moi ; il faisait une pluie horrible, un vent froid qui me gelait, et je pestai plus d'une fois contre le rôle que je jouais.

» Enfin l'heure désirée se fit entendre ; la chaise parut, on toussa, et je suivis silencieusement, comme on me l'avait prescrit, cette chaise mystérieuse. La course, quoique petite, fut assez longue pour me faire bien mouiller. Les porteurs s'arrêtèrent à un petit escalier, et je vis sortir le roi enveloppé dans un manteau, qui me fit signe de ne rien faire paraître. Nous montâmes dans l'appartement de M. de Vauréal, alors ambassadeur en Espagne, qui était au-dessus de celui de Chalmosel, père de M. de Talaru. Le roi ouvrit la porte, qu'il referma sur moi; je ne vis personne dans l'antichambre ; après l'avoir traversée, le roi me dit de l'attendre, et continua son chemin dans l'appartement suivant.

» Je restai là une heure à me morfondre d'en-

nui et d'impatience. Je maudis l'emploi de confident. Je me représentais le roi entre les bras d'une jolie femme; et moi je me regardais mouillé, crotté, et faisant l'office d'un serviteur subalterne. Je me trouvais humilié, et toutefois je cherchais à deviner quelle était la femme qui était cause du sot rôle que je jouais. Je me perdais dans mes réflexions, quand le roi sortit sans être reconduit. Il n'avait pas pris garde à moi en entrant; plus tranquille apparemment à sa sortie, il fixa les yeux sur mon accoutrement. La pluie ne servait pas à le rehausser : il fit un éclat de rire qu'il chercha à modérer en disant: « La bonne figure! Je donne au diable à le reconnaître. »

» Je le suivis, peu content de cette exclamation; j'accompagnai la chaise jusqu'où je l'avais prise, et alors un nouveau signe m'annonça de me retirer.

» Rendu chez moi, je me fis peur à moi-même, et celui de mes gens qui me suivait ordinairement dans mes courses amoureuses ayant voulu dire un mot sur l'état où j'étais, fut si mal reçu qu'il vit bien que celle-ci n'avait point été heu-

reuse. J'étais furieux de n'être instruit de rien après la démarche qu'on m'avait fait faire, et je croyais bien avoir acheté le droit d'être admis à une entière confidence. Ma mauvaise humeur retomba sur tout ce qui m'environnait; je n'allai point souper où j'étais attendu; et, contre mon ordinaire, je me couchai de très bonne heure.

»Le lendemain je fus tenté de retourner à Paris. Cependant pressé par la curiosité qui me portait à découvrir la femme qui recevait les nouveaux hommages du roi, j'allai à son lever. Je fixai les yeux sur lui, les siens se détournaient de moi, et je ne savais qu'imaginer de l'étude qu'il paraissait faire de ne pas me regarder. Il chassait ce jour-là, j'avais décidé de le suivre à la chasse et de saisir toutes les occasions de me trouver seul avec lui. Elles se présentèrent souvent, et le roi s'amusa toujours à garder le silence. Enfin il me dit: « Savez-vous que vous êtes à merveille en cocher, je veux vous procurer encore le plaisir du déguisement ce soir à la même heure. »

»Je ne savais si je devais me réjouir ou m'affli-

ger d'être une seconde fois acteur de cette mascarade.

» L'heure arrivée, même signal que la veille, même silence de ma part. Le roi me prescrivit encore de l'attendre, et cet ordre m'affligea d'autant plus que j'étais persuadé qu'il fallait faire une aussi triste séance que le soir précédent. Je fus agréablement trompé. A peine un quart d'heure fut il écoulé, que le roi parut et me dit en riant : « Il est juste de vous payer de vos peines, et de vous faire connaître la divinité qui se cache à tous les regards; soyez discret, et suivez moi. »

» J'obéis avec grand empressement, et le premier objet que j'aperçus fut madame de La Tournelle assise auprès du feu, qui se leva au moment où nous entrâmes. Elle rougit, et mit la main devant ses yeux. « Ne craignez pas un de vos amis, lui dit le roi, vous savez que nous pouvons compter sur lui : d'ailleurs le secret ne lui pèsera pas long-temps : il sera sûrement de mon avis que mon bonheur soit bientôt public. »

» J'assurai Sa Majesté qu'elle ne pouvait mieux

faire, et que j'étais trop heureux de l'assurer, ainsi que madame de La Tournelle, de mon respect et de mon entière résignation à leurs volontés. Le roi, qui me parut fort épris, protesta à sa nouvelle maîtresse qu'elle était la première femme qui lui eût fait connaître un véritable attachement, et j'admirai l'effet du hasard qui renfermait dans une même famille les plaisirs et les amours du monarque. Sa Majesté cessa d'être monarque pour moi dans ce moment: elle eut des élans d'amitié qui m'enivrèrent, et ce fut peut-être un des jours de ma vie où l'intervalle entre le maître et le sujet fut le plus rapproché.

» Madame de La Tournelle me témoigna le plaisir que lui faisait la confiance dont m'honorait Sa Majesté, et promit de me traiter comme elle l'ordonnait, c'est-à-dire en ami. Le roi l'en pria de nouveau, et jura que rien ne troublerait une amitié commencée sous de si heureux auspices. J'étais au comble de la joie et bien dédommagé des chagrins de la veille. Le choix du roi était un bonheur de plus; il tombait sur une femme dont je connaissais l'attachement pour moi, et qui pouvait tout faire en ma faveur.

Cette idée, et les bontés dont j'étais comblé, rendirent ma jouissance complète.

» Quelle différence d'être avec son roi dans ces instants où toute sa dignité disparaît, où il n'est plus qu'un homme aimable, où il devient notre égal, et de se trouver ensuite en public auprès de lui, n'osant l'interroger, cherchant à fixer un de ses regards et à mériter qu'il vous adresse une parole! Quelques jours après cette soirée, si agréable par la confiance dont je fus honoré, la nouvelle liaison du roi ne fut plus un mystère, et toute la cour fut étonnée, comme je l'avais été moi-même, de voir madame de La Tournelle, sur laquelle on n'avait eu aucun soupçon, succéder à ses deux sœurs. »

Du reste, madame de La Tournelle sut retarder l'instant de sa défaite et en dicter les conditions. Nommée d'abord dame du palais de la reine, elle stipula le renvoi de madame de Mailly, plus par fierté que par rancune contre elle.

Quand celle-ci alla se plaindre à Louis XV sur le ton du reproche, le monarque répondit qu'il convenait de ses froideurs, mais qu'il ne

l'aimait plus. Alors elle changea de rôle, elle jeta aux genoux du roi, supplia, pleura. Sa Majesté, ferme dans sa résolution, lui dit que son parti était pris, qu'elle n'avait qu'à se retirer le jour même. Toute la grâce qu'elle obtint fut de ne déloger que le lendemain. Madame la comtesse de Toulouse la ramena à Paris, dans son hôtel, où elle renferma sa douleur pendant deux jours, et ensuite elle alla loger à l'hôtel de Noailles.

Une circonstance essentielle qu'il ne faut point passer sous silence, est que le roi en la reconduisant jusqu'à la porte de son cabinet, eut pour elle l'attention ou la malice de lui dire assez haut : « Madame la comtesse, à lundi, à Choisy. »

Madame de Mailly ne trouva rien de mieux à faire, pour remplir le vide de son cœur, que de le tourner du côté du roi des rois; elle suivit le père Renaud de l'Oratoire, fameux prédicateur qui prêcha le carême en 1745, aux Nouvelles-Catholiques : c'était là où la grâce l'attendait. Elle fut touchée de la parole de Dieu, elle alla trouver le père, et le pria de la vouloir bien diriger

s'en défendit sur ses grands travaux, et lui promit de la mettre entre les mains de quelqu'un qui prendrait ce soin. On assure qu'elle alla trouver M. l'archevêque, à qui elle communiqua le dessein qu'elle avait de renoncer au monde et à ses pompes. Le pasteur loua sa ferveur, mais lui représenta que la vraie piété ne demandait aucun excès; qu'on pouvait en faire tous les actes sans changer totalement son extérieur, et qu'elle avait la permission de se conformer à peu près à son rang, avec toute la modestie convenable à son intérieur. Elle prit ce parti, et mena une vie édifiante, en assistant régulièrement et très pieusement à tous les offices de Saint-Roch sa paroisse, et en visitant les hôpitaux, les pauvres et les prisonniers.

On vit alors cette femme autrefois élégamment et superbement vêtue, sans cesse occupée de plaisirs et de voluptés, ne plus se faire remarquer que par son extérieur modeste, sa douceur et son humble dévotion; elle supportait avec une touchante résignation les grossièretés qu'une insolente canaille se permettait quelquefois contre elle, parcequ'on l'avait fait passer

dans le peuple pour l'auteur des calamités publiques. Étant arrivée un jour au sermon du père Renaud, lorsque le prédicateur était en chaire et avait déjà commencé, quelque dérangement fut nécessaire pour la conduire à l'œuvre, où elle se mettait. Un homme grossier et de mauvaise humeur se mit à dire tout haut :

« Voilà bien du tapage pour une catin.

» — Puisque vous la connaissez, dit madame de Mailly, priez Dieu pour elle. »

Louis XV accorda par la suite trente mille livres de rente à madame de Mailly, lui donna un hôtel rue Saint-Thomas du Louvre, et enjoignit que l'on payât ses dettes, montant à plus de sept cent mille francs, somme qui, quoique considérable, n'est pas à comparer à ce qu'elle aurait pu occasioner de dépense au roi pendant sa grandeur.

Le samedi, 3 de novembre, pendant que la disgraciée allait cacher sa honte et sa douleur à Paris, la nouvelle favorite fut connue et complimentée de tout le monde. La parodie suivante prouve la part que le public prit à cette révolution de palais.

PARODIE D'IPHIGÉNIE,

ACTE IV.

MADAME DE MAILLY, MADAME DE LA TOURNELLE.

MADAME DE MAILLY.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Ma sœur, je l'ai jugé trop peu digne de foi;
On dit, et sans frémir je ne puis le redire,
Qu'à m'ôter mon amant aujourd'hui tout conspire;
Que vous-même étouffant tout amour fraternel,
Vous m'allez dans le sein porter ce coup mortel:
On dit que sous mon nom cette intrigue voilée,
Aux yeux de l'univers doit être aussi citée,
Et que d'un amour feint cachant vos nouveaux feux,
Vous voulez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, ma sœur, que faut-il que j'en pense?
Ne ferez-vous point taire un bruit qui nous offense?

MADAME DE LA TOURNELLE.

Ma sœur, j'ignore encore de mon roi les desseins;
Mais je sais ce qu'on doit aux ordres souverains:
Et lorsque j'en serai par sa bouche informée,
J'obéirai, ma sœur, sans en être alarmée.

MADAME DE MAILLY.

Ah! je sais trop le sort que vous me réservez!

MADAME DE LA TOURNELLE.

Pourquoi le demander puisque vous le savez?

MADAME DE MAILLY.

Pourquoi je le demande! ô ciel! puis-je le croire!
Oser des actions avouer la plus noire!
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous serve à couvrir la honte de vos feux,
Que mon sang, mon amour, mon honneur y consente?

MADAME DE LA TOURNELLE.

Mais si vous n'êtes pas jusque là complaisante,
N'appréhendez-vous pas d'avoir votre congé?

MADAME DE MAILLY.

Je ne crains que l'horreur d'un amour partagé.

MADAME DE LA TOURNELLE.

Vous le partagiez bien avec la Vintimille,
Eh! ne suis-je donc pas de la même famille?
N'est-elle pas ma sœur? Ah! vos transports jaloux
S'allument un peu tard.

MADAME DE MAILLY.

Perfide, taisez-vous;
Loin de les adoucir, c'est augmenter mes peines,
De voir qu'un même sang ait coulé dans vos veines.
Vintimille, l'objet de ma tendre pitié,
N'eut jamais pour Louis que la simple amitié;
Leurs sentiments toujours s'éloignèrent du crime,
Ce qu'on prit pour amour n'était que de l'estime:
Le roi dut à mon sort unir tous ses moments;
Je défendrai mes droits fondés sur ses serments.
N'est-ce pas moi qui t'ai pour Choisy fait inscrire?

MADAME DE LA TOURNELLE.

Aux arrêts du destin, ma sœur, il faut souscrire:

Accusez Maurepas, plaignez-vous à l'amour,
Ou bien n'en accusez que vous-même en ce jour.

MADAME DE MAILLY.

Moi !

MADAME DE LA TOURNELLE.

Vous qui de Chauvelin embrassant la défense,
Vouliez avec Fouquet seule régir la France ;
Vous qui n'avez jamais usé de la faveur,
Ni pour votre mari, pour père, ni pour sœur,
Pour rester à la cour vous avez une voie ;
Mais vous expirerez de l'excès de ma joie.
Les nouveaux feux du roi consentez de couvrir,
Ou partez pour jamais, on vous laisse courir.

MADAME DE MAILLY.

Juste ciel ! puis-je entendre et souffrir ce langage !
Est-ce ainsi qu'au mépris on ajoute l'outrage ?
Moi ! j'aurais protégé Belle-Isle et Chauvelin ;
L'un est un fou, ma sœur, et l'autre est un vilain.
A les faire régner quel intérêt m'appelle,
Tant que respirera l'éminence immortelle
Dont le roi n'écoutant que les sages avis,
A ses justes arrêts sera toujours soumis ?
Vit-on les favoris du dieu de la finance
Dans mes stériles champs apporter l'abondance ?
Et m'a-t-on jamais vue employer ma faveur
Que pour me conserver dans un rang si flatteur ?
Qu'ai-je acquis ? où sont donc les choses que j'ai faites !
Je n'ai pas seulement de quoi payer mes dettes.
Hélas ! avec mon roi j'ai dépensé le mien ;
De tout ce que j'avais il ne me reste rien.
Enfin Louis me plut, je prétendis lui plaire ;
Je fus de ses serments seule dépositaire :

Contente de régner à jamais sur son cœur,
Le mien lui donna tout, et rien à la grandeur.
Jouissez de la place où je fus élevée,
Votre flamme par moi ne sera point voilée.
J'achèterais trop cher la faveur à ce prix :
J'aime mieux la disgrâce et m'en vais à Paris.

MADAME DE LA TOURNELLE.

Puisque vous le voulez faites-en la folie,
Et rompez tous les nœuds de ce sang qui nous lie.
Assez d'autres viendront briguer à mes genoux
Ce que je n'eusse fait volontiers que pour vous :
Louis eût fait couler vos jours dans l'opulence
Si vous l'eussiez payé d'un peu de complaisance.
Partez, je ne crains point un impuissant courroux,
Et nous nous passerons à merveille de vous.

MADAME DE MAILLY.

Rendez grâces au nœud qui retient ma colère.
Je vois encore en vous la fille de ma mère ;
Peut-être, sans ce nom, malgré l'amour du roi,
Ma sœur m'aurait bravé pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre :
J'ai mon amour enfin et ma gloire à défendre ;
Et je laisse à venger ma gloire et mon amour,
Au temps, à mon ingrat, à ma sœur Flavacour.

CHAPITRE VII.

A lundi. — Les parties de Choisy. — Le lit. — Les courtisans de la noce. — La peur du quiproquo. — La gaieté renait à la cour. — Les intimes. — L'érection du duché de Châteauroux. — Le roi gratte à la porte. — La nouvelle influence. — La guerre avec Marie-Thérèse. — Belle-Isle. — L'électeur de Bavière. — Retraite de Prague. — Désolation du cardinal. — Vers pour la reine de Hongrie. — Les lettres imprimées. — La mort de Fleury. — Réponse de Tencin.

Quand le roi avait dit en recevant les adieux de madame de Mailly : « A lundi, madame ! » c'était une manière ironique de lui annoncer qu'elle serait remplacée ce jour-là par sa sœur dans le voyage accoutumé de Choisy : son intention était d'y installer madame de La Tournelle avec une sorte de pompe, de faire des noces en un mot.

Les deux amants devaient coucher dans un lit de soie bleue que madame de Mailly avait filé elle-même pendant plusieurs années pour

le roi et pour elle; ce genre de travail était à la mode de ce temps-là.

Des invitations furent adressées à plusieurs dames de la cour. Le roi, ayant madame de La Tournelle à son côté, monta dans sa gondole, le lundi 12 novembre, avec mademoiselle de La Roche-sur-Yon, madame de Flavacourt, madame de Chevreuse, le duc de Villeroi et le prince de Soubise. Ils avaient été précédés du maréchal de Duras, de Bouillon, de Guerchy, du duc de Villars, de Meuse, de Tingri, de Damville, du Borgade et d'Estissac. Le roi fit le soir un quadrille, les dames jouèrent au cavagnole. Le souper fut sérieux, et madame de La Tournelle parut intimidée. Après le souper, elle s'approcha de madame de Chevreuse, et lui dit qu'on lui avait donné une trop grande chambre qu'elle ne pouvait souffrir, priant la duchesse de la prendre elle-même, et de lui céder la sienne. Madame de Chevreuse qui ne voulait pas s'exposer à un quiproquo si madame de La Tournelle s'absentait de chez elle pour éviter le roi, répondit qu'elle n'était pas à Choisy chez elle, et qu'elle

ne pouvait céder son appartement que par l'ordre du roi. Madame de La Tournelle se barricada et coucha seule dans sa chambre, qui avait été l'appartement de Mademoiselle, à côté de la chambre bleue, ainsi appelée du lit, des meubles et de la tapisserie, qui étaient de moire bleue et blanche, filée par madame de Mailly, dont j'ai parlé ci-dessus; vainement le roi vint-il supplier madame de La Tournelle n'ouvrit pas cette nuit-là.

Je n'avais pu être de ce voyage, et madame de La Tournelle m'apprit elle-même les détails dans une lettre : « J'ai bien entendu gratter à ma porte, » me disait-elle; mais le roi s'est retiré quand il a » vu que je feignais de ne pas entendre : il faut » qu'il s'y accoutume. » C'est que madame de La Tournelle voulait faire comprendre au roi qu'elle désirait régner sur son cœur et non sur ses sens. Fleury s'aperçut bientôt que le roi avait pris un nouveau ministre encore plus qu'une maîtresse.

Elle porta bientôt son génie dans la politique, tout en ne paraissant s'occuper que de distraire le roi, qui vit la gaieté renaître à sa

cour, une gaieté décente mais aimable. Le duc d'Ayen, le comte de Noailles, venaient souper de temps en temps dans les petits cabinets. On y voyait Meuse, qui n'avait pas perdu son ancienne influence sous madame de La Tournelle. Villeroi, Coigny, étaient quelquefois de ces petites parties, et même madame de Bouflers.

A cette cour intime se joignaient aussi, mais moins souvent, le chevalier de Grille, Guerchy, le duc de Fitz-James, le marquis de Gontaut, le duc d'Aumont, madame d'Antin, Soubise, Rubempré, Du Mesnil, d'Egmont et Bouflers. Malgré quelques dépenses extraordinaires, quelle différence entre les plaisirs de ce temps-là et le luxe que nous avons vu depuis! Quelquefois le roi faisait porter son dîner chez madame de La Tournelle. Cette dame elle-même envoyait chez un traiteur quand le roi ne venait pas dîner avec elle. Je l'engageai enfin à demander une maison. Je voulais que celui qui entrerait dans l'antichambre de madame de La Tournelle eût à la cour plus de considération et de crédit que celui qui avait été admis

aux tête-à-tête les plus intimes de madame de Mailly.

Les femmes titrées et les princesses même s'empressèrent d'honorer dans la nouvelle favorite le génie joint à la beauté. Ce fut une grande faveur que d'être invité aux parties de Choisy.

Cependant il entrait dans les projets de madame de La Tournelle d'être créée duchesse. C'était bien le moins que le roi élevât à ce titre celle qui s'occupait à la fois de ses plaisirs et de sa gloire. Elle se vengea de Maurepas et de son opposition, en le forçant de rédiger les patentes de l'érection de la terre de Châteauroux en duché. En voici les considérants, véritable panégyrique imposé à Maurepas :

« LOUIS, par la grâce de Dieu, etc... Le droit » de conférer des titres d'honneur et de dignité » étant un des plus sublimes attributs du pouvoir » suprême, les rois nos prédécesseurs nous ont » laissé divers monuments de l'usage qu'ils en ont » fait en faveur des personnes dont ils ont voulu » illustrer les vertus et le mérite, etc...

» Considérant que notre très chère et bien- » aimée cousine, Marianne de Mailly, veuve du

» sieur marquis de La Tournelle, est issue d'une
» des plus grandes familles de notre royaume, al-
» liée à la nôtre et aux plus anciennes de l'Eu-
» rope; que ses ancêtres ont rendu depuis plu-
» sieurs siècles de grands et importants services à
» notre couronne; qu'elle est attachée à la reine,
» notre très chère compagne, comme dame du
» Palais, et qu'elle joint à ces avantages toutes les
» vertus et les plus excellentes qualités du cœur
» et de l'esprit, qui lui ont acquis une juste estime
» et une considération universelle, nous avons
» jugé à propos de lui donner, par notre brevet
» du 21 octobre dernier, le duché-pairie de Châ-
» teauroux, ses appartenances et dépendances,
» sis en Berry, que nous avons acquis par contrat
» du 26 septembre 1736, de notre très cher et
» très aimé cousin, Louis de Bourbon, comte de
» Clermont, prince de notre sang... Et nous
» avons recommandé par ledit brevet qu'il fût
» expédié à notredite cousine toutes lettres sur ce
» nécessaire : en conséquence duquel brevet elle
» a pris le titre de duchesse de Châteauroux, et
» jouit en notre cour des honneurs attachés à ce
» titre. Et désirant que le don par nous fait à no-

» tredite cousine duchesse de Châteauroux ait la » forme la plus solide, la plus honorable et la » plus authentique, nous avons par ces présentes » signées de notre main, de notre propre mou- » vement, grâce spéciale, certaine science, » pleine puissance, etc... »

Une fois certaine de son influence, madame de Châteauroux s'occupa de communiquer au gouvernement du roi toute l'activité de son esprit. La mort de l'empereur Charles VI, qui ne laissait qu'une fille pour lui succéder, offrait une occasion pour humilier la maison d'Autriche. Comment un vieux prêtre de quatre-vingt-six ans (tel était l'âge de Fleury), pouvait-il penser à conduire la guerre, et continuer les idées du cardinal de Richelieu? Cependant Fleury, qui voulait mourir ministre, avait cédé à l'ardeur belliqueuse de la noblesse. Il envoya en ambassade auprès de la diète de l'empire, le comte de Belle-Isle, petit-fils de Fouquet. Belle-Isle avait de l'intrigue et des talents; il contribua beaucoup à faire élire l'électeur de Bavière, au détriment de la reine de Hongrie, et cette élection fut aussi solennelle que paisible.

Il ne s'agissait plus que de soutenir avec vigueur le parti adopté. Madame de Châteauroux arriva trop tard au pouvoir pour diriger les commencements des plans de la France. Si la guerre fut malheureuse, il faut l'attribuer à l'esprit rétréci du cardinal, et à cette lésinerie que je lui ai reprochée plus d'une fois, parcequ'en ayant souffert moi-même, je sais à quoi m'en tenir sur les panégyriques de ce ministre, tout en rendant justice à ses qualités réelles. Il ne vit pas qu'avec le vain prétexte d'épargner les hommes et l'argent, il donnerait le temps à nos ennemis de se reconnaître, et que cette guerre, qui ne devait être pour ainsi dire qu'un coup de main si l'on mettait sur pied une armée considérable, deviendrait longue et désastreuse en ne déployant pas des forces suffisantes. Il s'amusa à marchander sur le nombre des troupes, sur la dépense; et pendant ce temps la reine de Hongrie, qui chancelait déjà sur son trône, trouva les moyens de s'y assurer. Son courage, sa fermeté, sa constance, ses malheurs, intéressèrent tous ses sujets, qui devinrent autant de héros pour la défendre.

L'électeur de Bavière, devenu empereur sous

le nom de Charles VII, fut d'abord ébloui de quelques succès ; mais au lieu de suivre l'avis du maréchal de Belle-Isle, qui lui conseillait d'aller droit à Vienne, où la terreur était déjà répandue, il voulut entrer en Bohème. Quelques villes qui furent prises firent d'abord bien augurer de la campagne : personne n'ignore quelle en fut la suite. Des maladies, des défaites diminuèrent l'armée, dont une partie, renfermée dans les murs de Prague, et l'autre campée et retranchée près de la ville, éprouvèrent bientôt les horreurs de la famine. La reine de Hongrie avait fait assiéger cette ville, et ce siége fut sans doute un des plus mémorables de nos guerres par la bravoure et l'acharnement des deux partis. Ce qu'il y eut de plus remarquable encore fut la retraite de M. de Belle-Isle, qu'on a comparée à celle des Dix-Mille, et qui lui fera un éternel honneur. Il part de Prague la nuit du 16 au 17 décembre, marche jour et nuit par le plus grand froid, dont plus de huit cents hommes meurent victimes, et se rend à Egra sans éprouver aucun échec.

Si cette action tant célébrée fit l'éloge du général, elle n'en fut pas moins le résultat du

malheur public; la France perdit des milliers d'hommes et dépensa des sommes considérables fort inutilement. L'éphémère empereur Charles VII vit ravager son électorat, et fut obligé de fuir de Munich pour se réfugier à Augsbourg, où, poursuivi de nouveau, il ne trouva d'asile qu'à Francfort.

Le succès donna à Marie-Thérèse des partisans en France même, où l'on admirait son courage, sa constance et l'élévation de son caractère; cette manière de penser, jointe aux revers que nos armées éprouvèrent, attira au cardinal des satires, des sarcasmes, et même des calomnies.

Du passé conservant un léger souvenir,
Ébloui du présent, sans prévoir l'avenir,
Dans l'art de gouverner décrépit et novice,
Punissant la vertu, récompensant le vice,
Fourbe dans le petit et dupe dans le grand,
Malgré son air altier, accablé de son rang;
L'on connaît à ces traits, même sans qu'on le nomme,
Le maître de la France et le valet de Rome.

Il paraissait dans le même temps une pièce de vers pleine de force et de louanges adressée à la reine de Hongrie.

Fille de ces héros que l'empire eut pour maîtres,
Digne du sang auguste où l'on vit tes ancêtres
Souvent près de leur chute, et toujours affermis ;
Princesse magnanime,
Tu jouis de l'estime
De tous tes ennemis.

Le Français généreux, si fier et si traitable,
Dont le goût pour la gloire est le seul goût durable,
Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde ton empire,
Te combat et t'admire,
Te plaint et te poursuit.

Par des nœuds étonnants l'altière Germanie,
A ses puissants rivaux malgré soi réunie,
Fait de l'Europe entière un objet de pitié ;
Et leur longue querelle
Fut cent fois moins cruelle
Que leur triste amitié.

Le cardinal, voyant les espérances de la France trompées dans une guerre commencée si heureusement, écrivit au général autrichien Kœnigseck une lettre qu'il lui fit rendre par le comte de Belle-Isle. Il s'y excusait de la guerre entreprise ; il avouait qu'il avait été entraîné hors de ses mesures. « Bien des gens savent, dit-il, com-» bien j'ai été opposé aux résolutions que nous » avons prises, et que j'ai été en quelque façon

» forcé d'y consentir. Votre Excellence est trop » instruite de ce qui se passe pour ne pas deviner » celui qui mit tout en œuvre pour déterminer le » roi à entrer dans une ligue qui était si contraire » à mon goût et à mes principes. »

Pour toute réponse, la reine de Hongrie fit imprimer la lettre du cardinal de Fleury. Il s'en plaignit dans une autre que l'on rendit également publique ; ce qui le mortifia beaucoup, et le porta à désavouer l'une et l'autre dans les gazettes; mais personne n'en fut la dupe.

Ces contrariétés, et la situation pénible des affaires de la France, hâtèrent sa fin ; il mourut le 9 janvier 1743; il était né en 1653, et avait par conséquent quatre-vingt-dix ans. Il laissa les affaires très embrouillées, et la France engagée dans une guerre où le défaut de marine devait bientôt lui donner du désavantage vis-à-vis de l'Angleterre principalement, toute-puissante alors sur mer.

On voit par des lettres que Fleury avait écrites quelques mois avant sa mort au cardinal de Tencin, qu'il cherchait à se donner un successeur.

LETTRE DU CARDINAL DE FLEURY
AU CARDINAL DE TENCIN.

Versailles, 24 juillet 1742.

« Ma santé s'affaiblit tous les jours, et mon estomac ne fait presque plus ses fonctions. Il y a déjà huit mois que ce mal a commencé, et le travail auquel je suis assujéti, aussi bien que mon âge avancé, ne me permettent plus d'espérer qu'il puisse diminuer. Je songe donc très sérieusement à me retirer; je l'ai tenté inutilement plusieurs fois; mais j'ai trop de confiance aux bontés du roi pour croire qu'il me refuse cette grâce, par la connaissance qu'il aura du dépérissement entier de mes forces.

» Votre Éminence connaît depuis trop longtemps le cas que je fais de ses talents et de ses lumières, pour être surprise que je pense à l'avoir pour mon successeur; mais je n'en parlerai point que je n'aie auparavant sa réponse sur ce qu'elle pense elle-même de cette proposition. Il ne faut pas que Votre Éminence soit effrayée du poids de cette place; elle demande des soins

et de l'application; mais avec un ordre suivi tout » devient facile.

» Ce qui me paraît le plus nécessaire dans le » commencement, est d'avoir un homme de con- » fiance, et capable de la soulager.

» J'ai jeté les yeux sur M. d'Argenson le cadet, » que le roi voudrait bien mettre dans son con- » seil, et sur lequel Votre Éminence pourrait se » reposer d'une grande partie des détails.

» Il a beaucoup d'esprit, il est très bien in- » tentionné par principes, et zélé pour les affai- » res de la religion; il est doux et d'un commerce » très aimable, et il m'a paru dans toutes les » occasions où il a été question de Votre Émi- » nence; qu'il l'honorait et en pensait très fa- » vorablement.

» Je n'ai dit mon secret à personne, pas même » à lui, et je n'en parlerai au roi que quand » Votre Éminence m'aura fait l'honneur de me » confier ses sentiments. Si sa santé est rétablie, » je ne conçois pas qu'elle puisse et doive refu- » ser. Le changement de ministère a des avan- » tages, et donne l'espérance qu'il en apportera » aussi dans les affaires. Quoique je sois bien

» déterminé à ne me plus mêler de rien, et à » me borner au soin de mon salut, je prendrai » la liberté, surtout dans les commencements, » de vous faire part des notions générales que » j'ai sur le gouvernement, et je répondrai avec » une parfaite candeur à toutes les questions » que Votre Éminence jugera à propos de me » faire.

» J'ai le cœur français, j'aime ma patrie, et » je suis tendrement attaché au roi; je ne le » quitterai qu'avec regret et forcé par mes in- » firmités et mon grand âge; ma retraite ne » diminuera pas mes sentiments, qui sont légi- » times, et je donnerais ma vie pour son bon- » heur et pour sa gloire; mais je ne pourrais » pas lui être utile autant qu'il le faudrait. Il » est prudent de prendre son parti pour ne pas » s'exposer à tomber dans un délabrement de » santé, d'esprit et de corps, qui serait aussi » déshonorant pour moi que préjudiciable à » l'État.

» Votre Éminence est dans la maturité de » l'âge, et elle a toute la vigueur de son esprit; » on se doit tout entier à son maître et à sa pa-

» trie. Ayez du courage, et Dieu vous aidera, vos » intentions sont droites, il faut seulement tra- » vailler à les faire connaître, et en convaincre le » public; on va bien loin quand on a gagné ce » point important.

» Je ne m'étendrai pas davantage sur ce pro- » jet, et j'aurai impatience que Votre Éminence » me permette d'agir en conséquence.

» Je ne puis lui donner une marque plus es- » sentielle de mon respect et de mon attache- » ment.

» Le cardinal de FLEURY. »

« *P. S.* Je n'ai point de minute de cette lettre; et si Votre Éminence en gardait une copie, et voulait bien me faire l'honneur de me la renvoyer pour la montrer au roi, je lui en serais très obligé. »

RÉPONSE DU CARDINAL DE TENCIN.

Lyon, 27 juillet 1742.

« J'ai été vivement touché de la lettre parti- » culière dont Votre Éminence m'a honoré, et

» que j'ai l'honneur de lui renvoyer. Elle m'a » pénétré de douleur et d'admiration; de dou» leur, par rapport à sa santé; d'admiration, par » les sentiments de vertu qui y règnent.

» J'aurai l'honneur de répondre à Votre Émi» nence avec la simplicité et la vérité qu'exige » la proposition qu'elle a la bonté de me faire, » que je ne peux ni ne dois l'accepter.

» Je manquerais à ce que je dois au roi, à ce » que je dois à Votre Éminence; je suis incapa» ble de la place qu'elle me destine.

» Je ne suis point aussi méchant que mes en» nemis l'imaginent, mais je n'ai ni autant d'es» prit ni autant de talent que l'on m'en croit. » J'en ai peut-être assez pour réussir dans un » ministère particulier, tel que celui de Rome, » que je connais, et que j'ai étudié depuis long» temps; mais il s'en faut bien que j'aie ce qui » est nécessaire pour un ministère tel que celui » de Votre Éminence. Je ne me suis appliqué à » rien de ce qui concerne le gouvernement gé» néral et les intérêts des princes; et la cour est » un pays inconnu pour moi.

» Je rends grâces à Votre Éminence d'avoir

» bien voulu me confier son secret avant que d'en » parler au roi ; Sa Majesté serait peut-être bles- » sée du refus, bien qu'il ne fût fondé que sur » mon zèle pour sa gloire et sur mon attachement » à son service.

» Dieu m'est témoin que je donnerais ma vie » pour constater ces sentiments. J'ose même dire » à Votre Éminence que j'en donne au moins » une petite preuve par mon séjour à Rome, où » tout me déplaît, et où je resterai cependant » tant et si long-temps que Sa Majesté le jugera » à propos. Je travaille à présent à arranger l'ad- » ministration de mon diocèse, de manière que » je puisse, en y venant tous les deux ans, la » concilier avec le poste que j'occupe à Rome.

» Le cardinal de TENCIN. »

CHAPITRE VIII.

Mes progrès dans la confidence du roi et de la favorite. — Petits noms d'amitié. — La princesse. — La guerre. — Campagne de 1743. — Dettinghen. — Grammont. — Rochechouart. — Passage du Mein. — Bravoure et gaieté françaises. — Le maréchal de Noailles. — Un hiver à Strasbourg. — Ma correspondance avec la cour. — Amitié de madame de Châteauroux pour moi. — Elle m'annonce les intentions du roi. — Lettre du comte de Noailles. — L'étiquette d'un mariage. — L'affaire des carreaux. — Bachelier et Lebel. — Le cocher et le bacha. — Florido et Montico. — Deux lettres de madame de Châteauroux. — Voyage de Choisy. — Santés portées. — Lettres de madame de Tencin. — Belle-Isle.

Peu à peu je pus me croire le confident du roi et celui de la favorite. Je savais à propos suggérer à Louis XV tel projet dont l'idée première appartenait à la duchesse de Châteauroux; et quelquefois aussi le roi appuyait sa faiblesse sur mes conseils, ou me chargeait de faire prévenir ses désirs par l'amie du cœur. C'était ainsi qu'il appelait madame de Châteauroux, à laquelle il donnait aussi plus gravement le nom de prin-

cesse, et autres noms de dignité ou de familiarité. J'avais la clef de ce vocabulaire d'une passion qui semblait devoir être éternelle, tant l'amie du cœur avait su s'emparer des volontés du roi. Je présidais aussi aux parties de plaisir, qui étaient toujours décentes : madame de Châteauroux n'avait pas voulu condescendre, comme madame de Mailly, à prendre part aux libations des petits soupers. Elle faisait la reine, et avait soin de sa dignité. Son esprit supérieur n'avait pas besoin de tant de complaisances pour plaire et entretenir l'amour du monarque.

Malgré l'attrait qu'avait pour moi la cour, je ne pus voir la guerre déclarée sans demander du service. Je fus d'abord envoyé en Flandre dans l'armée d'observation du maréchal de Noailles; mais la campagne se passa sans évènements, et je revins à Paris sans lauriers. Je me sentais presque humilié d'avoir fait une pareille guerre. Je résolus d'utiliser ma faveur pour être employé d'une manière plus conforme à mon caractère : je demandais des périls et de la gloire; peut-on compter pour campagne celle où la vie n'est pas exposée?

La campagne de 1743 remplit mieux mes vues. Je n'eus pas le bonheur d'être le témoin d'une victoire, mais j'eus celui d'échapper à des dangers multipliés, et d'être cité pour mon courage et ma présence d'esprit. Le maréchal de Noailles, qui avait l'ambition de commander des armées, qui montrait quelquefois la science de général, mais point les qualités, au lieu d'entrer dans le ministère, où sa sagesse et son économie auraient pu le rendre utile à l'État, s'avançait vers le Rhin avec quarante mille hommes. Nous marchâmes vers le Mein, où nous attendait l'armée anglaise, hanovrienne et hessoise, campée sur la droite, entre Dettinghen et Aschaffenbourg. Sa position était très mauvaise, et elle pouvait être affamée et foudroyée par l'armée française : Noailles borda le Rhin d'artillerie, et mit douze mille hommes sur le passage de Dettinghen.

Le roi d'Angleterre, qui venait d'arriver, ne trouva d'autre moyen d'échapper que de faire décamper pendant la nuit son armée dans le plus grand silence. Le comte de Noailles en avertit son père, qui donna des ordres pour enve-

lopper les troupes anglaises dans le défilé où elles devaient passer. La faute impardonnable qu'il commit fut de se retirer sans voir par lui-même si ses ordres étaient bien suivis. Il se contenta de dire au duc de Grammont, colonel des gardes françaises, qui commandait dans ce poste, de ne rien précipiter, mais d'attendre le moment favorable, et il le quitta sous prétexte d'observer un gué : on prétendit qu'il alla dans une chapelle se mettre en sûreté. Quoi qu'il en soit, son absence fit tout le malheur de la journée. Le duc de Grammont, emporté par un courage mal entendu, attaque les Anglais dans une plaine où ils pouvaient se déployer. Par sa position, l'artillerie française placée le long du Mein devint inutile, ne pouvant tirer que sur les Français. Un simple détachement combat une armée entière. Malgré la plus grande valeur, on fut obligé de céder ; et le régiment des gardes surtout, qui lâcha pied, mit le comble à l'épouvante. La maison du roi et plusieurs régiments se battirent en désespérés ; la plupart des officiers, abandonnés de leurs soldats, aimèrent mieux se faire tuer que de fuir. La perte fut considérable ;

presque toutes les premières maisons de France furent en deuil : ce fut là que le duc de Rochechouart fut tué d'un coup de biscaïen dans la tête.

Le maréchal de Noailles vint assez tôt pour ordonner la retraite, qui se faisait confusément sans lui ; j'avais eu un cheval tué sous moi et un de mes gens à mes côtés : je ne cessais de combattre à la tête du régiment de Rohan, qui avait été jadis le mien, et de celui de Piémont. J'avais perdu beaucoup de monde; dans mon ancien régiment seul il y eut quatre cents hommes de tués et quarante-deux officiers ; je fis l'arrière-garde, et passai le Mein le dernier sans avoir reçu la plus légère blessure ; mais je gagnai bien, j'espère, la charge du duc de Rochechouart, auquel je succédai comme premier gentilhomme de la chambre.

Malgré leur victoire, les Anglais ne crurent pas devoir garder le champ de bataille; ils gagnèrent Hanovre ; je fus nommé pour faire enlever les morts et les blessés : ils étaient en grand nombre de part et d'autre; et ce qui m'affligea le plus, fut de voir tant de braves gentils-

hommes ensevelis sans distinction avec le dernier des soldats. Parmi les malheureux conduits aux hôpitaux, il s'en trouva deux dont le sang-froid mérite d'être cité. Tous deux amis, l'un avait eu les deux jambes fracassées d'un boulet de canon, et l'autre les deux yeux crevés par une balle qui s'était glissée horizontalement sans blesser le crâne. Ils se consolaient l'un l'autre: l'estropié avait déchiré sa chemise pour étancher son sang et secourir son ami l'aveugle. Mon écuyer les entendit dans ce triste état plaisanter ensemble ; l'un avait une petite bouteille d'eau-de-vie et en donnait à l'autre. Dans ce moment on crut que l'ennemi reparaissait, ce qui causa une alerte. L'estropié dit alors à son camarade : « Ils viendront s'ils veulent, je m'en moque ; à moins qu'ils ne viennent me chercher, je n'irai point au-devant d'eux. »

Son compagnon lui répondit : « Ils arriveront par-devant, par-derrière, cela m'est égal : je n'aurai point le chagrin de les voir. »

Voilà bien le soldat français, jouant avec la mort comme avec sa maîtresse. Instruit de cette particularité, je fis traiter le mieux possible ces

deux braves soldats, dont l'un mourut le lendemain, et l'autre resta aveugle.

Cette sanglante bataille porta la désolation dans toute la France. Tout le blâme retomba sur le maréchal de Noailles, qui pouvait difficilement se laver de cette faute. Madame la duchesse de Châteauroux, fort attachée au maréchal, me marqua tout son désespoir dans une de ses lettres, et ce fut l'époque où elle fit de nouvelles tentatives auprès du roi pour le presser de commander ses troupes.

Mais ce monarque était insouciant : dans le moment d'une nouvelle désastreuse, il témoignait un peu de sensibilité, et bientôt ses habitudes de mollesse en effaçaient jusqu'à la trace ; il avait besoin d'être excité, d'être entraîné vers la gloire ; et le ciel avait mis dans madame de Châteauroux le charme heureux qui devait faire *un roi* du nouveau Charles VII.

Je ne vins point à Paris passer mon quartier d'hiver : je restai à Strasbourg. J'étais heureusement en correspondance avec Louis XV. Sa Majesté faisait un journal de ce qui se passait de plus intéressant à la cour, et me l'envoyait

comme s'il eût été écrit par un tiers. Louis XV me donna ainsi le détail du mariage de M. le duc d'Orléans, de la manière la plus plaisante : il me parlait de la cérémonie de la chemise remise aux mariés, et riait beaucoup du gros ventre de l'époux. Dans une autre lettre il me parlait des femmes qui étaient bien ou mal avec lui, et finissait par me marquer que la mort du duc de Rochechouart faisait intriguer beaucoup pour avoir sa charge de premier gentilhomme de la chambre ; mais il ajoutait que bien des gens l'avaient demandée pour moi, entre autres la princesse, et qu'à la cour on me la donnait déjà. « Et moi aussi, continuait-il, vous pouvez le dire » de ma part au duc de Richelieu. »

Enfin je reçus de madame de Châteauroux la nouvelle tant désirée que le roi allait commander en personne ; elle me donnait les détails de la suite qui devait accompagner Sa Majesté, et s'applaudissait du peu de faste qu'il mettait dans sa marche.

« Le roi, disait-elle, sera bien assez grand à la tête d'une armée victorieuse, sans y joindre un vain apparat. »

Elle m'annonçait en même temps que je serais nommé aide-de-camp du roi et lieutenant-général.

Jamais nouvelles plus heureuses ne se multiplièrent plus rapidement; et toutefois, mesurant le temps à mon impatience, il me tardait d'être à même d'acquérir une nouvelle gloire sous les yeux du monarque. Cela ne m'empêchait pas de penser à l'amour et d'écrire exactement à toutes mes maîtresses ainsi qu'à mes amis.

Je ne lisais pas toujours les réponses de ces dames; mais les autres m'intéressaient vivement, parcequ'elles m'instruisaient de tout ce qui se passait d'intéressant à Paris et à Versailles; on peut en juger par les lettres ci-après du comte de Noailles.

I.

1er janvier 1744.

« Il est trop joli, mon cher oncle, de pouvoir » écrire sans être décacheté (1), pour ne pas pro-

(1) On usait à la poste de ce moyen d'amuser le roi.
(*Note du duc de Richelieu.*)

» fiter de cette occasion, et m'entretenir libre-
» ment avec vous. Je vous demande la permis-
» sion de bannir toute éloquence, cela n'étant
» pas praticable quand on veut être narrateur
» fidèle des faits. Je commencerai par l'article des
» carreaux, puisque vous désirez d'en savoir le
» détail.

» Le jour du mariage (1), M. le duc de Gesvres
» demanda au roi s'il ne voulait pas que nous
» eussions des carreaux. Sa Majesté répondit :
» Comme au mariage de Madame. » M. le duc de
» Gesvres en conséquence avertit six titrés, et
» proposa au duc de Grammont; mais ledit duc
» refusa, sous prétexte que c'était une impolitesse
» pour les femmes de condition : l'on assure
» même que madame la duchesse de Grammont
» dit tout publiquement qu'elle ne comprenait
» pas comment l'on voulait prendre des carreaux
» dès que le roi les avait défendus depuis l'aven-
» ture de M. le duc de Luynes. Ce propos n'a pas
» réussi parmi nos confrères, et moins encore la
» démarche du duc de Grammont, qui vint le

(1) Celui du duc d'Orléans dernier mort.
(*Note du duc de Richelieu.*)

» lendemain en bas sans carreau. Ceux qui » en avaient étaient les maréchaux de Noailles » et de Duras, les ducs de Luxembourg et de » Tallard, le prince de Soubise et le comte de » Noailles, qui donna la moitié du sien au duc » de Biron. Cela se passa fort convenablement. » Voilà la relation exacte de l'affaire des car- » reaux. Passons à celle du gouvernement de Saumur.

» Notre cher cardinal m'avertit de l'agonie de » M. d'Aubigné, et nous convînmes ensemble » que le gouvernement du Saumurois, étant près » de Richelieu et valant vingt-cinq à trente mille » livres, vous convenait. Je partis sur-le-champ » et allai parler à la Princesse (1). Je ne lui de- » mandai rien pour vous, comme vous le croyez » bien, j'aurais cru faire insulte à son amitié » pour vous ; mais je l'avertis simplement que » le gouvernement allait être vacant, qu'il pour- » rait convenir à Votre Excellence ; et que je » croyais que c'était lui en dire assez. Je fus reçu » à merveille : je promis d'avertir quand il vaque- » rait ; et ce qui vous paraîtra plaisant, c'est que

(1) Madame de Châteauroux.

» la fin de la conversation fut de me remercier
» de ma tendre amitié pour vous. Voilà le détail
» de ma négociation, qui fut rompue le lende-
» main par la mort du petit Rochechouart (1). Je
» vous dirai cependant, mon cher oncle, que si
» M. d'Aubigné meurt, il faut tâcher d'avoir ce
» gouvernement; il ne vous manque qu'un gou-
» vernement de province, celui-là en est une
» espèce. Vous rendrez votre lieutenance générale
» du Languedoc, et cela empêchera que votre
» charge ne vous coûte aussi considérablement
» et vous vaille si peu. Ainsi songez-y, vous pou-
» vez le demander comme pour faire votre cour
» plus assiduement : ce ne sera pas une grâce à
» l'inspection. Le commandement du Languedoc
» n'est bon qu'à donner de la considération; et
» quand on en a par soi-même, celle d'emprunt
» me paraît superflue et inutile. Parlons à pré-
» sent de la charge et des propos.

» Ceux qui ne vous aiment pas ont répandu que
» la charge était promise à M. de Luxembourg:
» le public non intéressé vous l'a donnée tout

(1) Le roi lui avait donné d'abord la charge de son père, tué à la bataille du Mein.

» d'une voix, comme ami du roi et de la Princesse.
» Le retardement de la publication a étonné tout
» le monde ; mais j'ai été aussi satisfait de ce qui
» l'occasionait que de la charge ; la grâce n'y
» ayant pas été épargnée, vous devez être con-
» tent ; j'ai été bien aise que mon père la de-
» mandât pour vous au roi. Je savais très bien
» que vous n'aviez pas besoin de son secours ;
» mais j'ai voulu que le maître et les sujets vis-
» sent cette démarche authentique comme une
» preuve de son amitié pour vous. Comme on a
» travaillé et qu'on travaille encore à déranger
» notre union, il faut la renouveler et la resser-
» rer de plus en plus.

» Il est nécessaire que vous sachiez que MM. Ba-
» chelier, Lebel, et en général tous les gens du
» roi ont été enchantés de vous voir premier gen-
» tilhomme de la chambre.

» Vous ne serez pas fâché aussi de savoir que
» notre maître porta votre santé à souper le jour
» qu'on mangea votre mouton de Ganges (qui
» par parenthèse s'est trouvé fort bon). J'ai donné
» la moitié du mien à mon père ; je vous en fais
» mille remerciements conjointement avec lui. Je

» vous envoie deux dindons que je charge de ma » reconnaissance.

» Je compte mettre Fleury suisse à l'apparte- » ment de mon père, ce qui n'est pas une mau- » vaise place.

» Les seules nouvelles de la cour consistent en » la prochaine nomination de M. le prince de » Conti pour aller commander en Italie; vous » saurez par d'autres tout le détail de cet arran- » gement, ainsi je ne m'y arrêterai pas. Vous » saurez sans doute aussi l'aventure du cocher de » madame de Modène, qui a fouetté le bacha, le- » quel a riposté audit cocher par deux légers coups » de plat d'épée. Madame de Modène, au lieu de » faire des excuses au duc de Boutteville, s'est » plainte au roi, et elle voulait une punition » exemplaire de ce que le bacha ne s'était pas » laissé fouetter assez patiemment par le cocher » de la princesse: tout cela me paraît apaisé. Le » bacha a parlé au roi.

» Meuse, qui vous aime, quoi qu'on puisse vous » dire, a été très mal d'une dysenterie avec la » fièvre; les dames y ont envoyé deux fois par » jour, peut-être pour savoir s'il était mort;

» mais cela a eu du moins toute apparence de » politesse. Quand ledit marquis de Meuse a vu » le roi, il en a été très bien reçu, ce qui me » fait croire que véritablement il est aimé du » maître.

» Le roi a obtenu de mon père un bâton » d'exempt pour Lujacques, et Sa Majesté lui a » donné à cette occasion toute sorte de marques » de bontés, ce qui me fait plaisir, y ayant vrai- » ment une suite de plusieurs années dans l'ami- » tié du roi pour ce jeune homme.

» Pour ce qui regarde les affaires plus sérieu- » ses, vous savez que je ne puis voir qu'avec une » lunette d'approche; voici à peu près le tableau » que je m'en suis fait :

» Le maître a envie du bien; il a plus d'esprit » et de connaissance des affaires que ses ministres; » mais il est élevé à avoir en eux une confiance » sans bornes, et c'est un préjugé bien difficile à » détruire. Le maître, au surplus, est en tous » points comme vous l'avez laissé.

» Les ambassadeurs Florido et Montico pres- » sent pour la déclaration du général d'Italie; » c'est une affaire urgente, mais rien ne fait ni

» ne se décide. Cependant ce sera ce soir, selon » les apparences, et je vous l'écrirai dans mon » journal de demain. »

II.

Du 2 janvier 1744.

« Comme je l'avais prévu, mon très cher on- » cle, M. le prince de Conti vient d'être dé- » claré général de l'armée du roi en Italie. L'on » ne nomme point encore les lieutenants-géné- » raux de confiance qui vont sous lui. Selon les » apparences, M. le maréchal de Maillebois » n'y va point. Je ne sais si ce qu'on dit est » vrai : mais on assure que le bailli de Givry sera » premier lieutenant-général de cette armée. Je » désire que tout aille bien. M. le prince de » Conti a de l'intelligence, de l'esprit, du » courage et de la volonté; ainsi il peut et doit » bien faire, et je vous assure que je ne suis pas » sans espérance de réussite; MM. Campo et Mon- » tico sont enchantés.

» L'on parle de MM. de Givry, du Chayla et » Lautrec pour aller servir dans son armée. M. de » Maillebois fils est maréchal-des-logis de l'ar-

» mée. L'on parle aussi de Chevert pour major-
» général. C'est tout ce que je sais de cet arran-
» gement; dans quelques jours cela sera moins
» mystérieux, selon toutes les apparences. »

III.

Du 3 janvier.

« Le roi va ce soir à l'Opéra avec mesdames
» de Tallard, de Châteauroux, de Lauragais, de
» Flavacourt et de Luxembourg; il m'y mène
» avec M. de Bouflers et Meuse. Nous sommes les
» trois seuls, outre les charges.

» Sa Majesté va à Marly le 14; vous croyez bien
» que vous aurez une liste d'abord qu'elle sera
» faite.

» Notre chère Éminence se conduit toujours à
» merveille; elle est très unie avec mon père, ce
» qui ne plaît pas à tout le monde : mais je crois
» cependant qu'ils feront bien de persévérer l'un
» et l'autre; ils y gagneront.

» M. de Chavigny est ici, il m'y paraît assez
» brillant, soit dit entre vous et moi.

» Le temps de l'Opéra me presse, aussi bien
» que le voyage de Choisy. M. Deblet veut avoir

» ma lettre aujourd'hui ; ainsi je finis mon petit » volume en suppliant mon très cher oncle de » le brûler, et d'être sûr qu'il n'y a personne » qui lui soit plus tendrement attaché que moi. »

On me saura gré de citer ici deux lettres de madame de Châteauroux qui la peignent mieux que tout ce que je pourrais dire d'elle : la seconde surtout.

LETTRES DE MADAME DE CHATEAUROUX

I.

Marly, ce 25 janvier.

« Votre congé doit être parti, mon cher on- » cle, car il y a quatre jours que le roi en a » donné ordre à M. de Saint-Florentin ; ainsi » nous vous reverrons au commencement de fé- » vrier. Je vous assure que ce sera avec grand » plaisir de ma part.

» Le roi vient d'avoir la bonté de donner la » compagnie des grenadiers à cheval au cheva- » lier de Grille (1), dont il est enchanté, comme

(1) Ce fut le chevalier de Grille qui devint le dépositaire de tous les papiers de madame de Châteauroux, et c'est à lui que sont adressés les Mémoires curieux de cette favorite, qui seront publiés après ceux du duc de Richelieu. (Éd.)

» vous croyez bien, et moi aussi, car c'est charmant au roi; réellement il l'est de plus en plus : aussi la tête m'en tourne; cela ne vous surprendra pas. Il n'y a point d'autres nouvelles ici que la mort de madame de Néry. Madame de Boussols a été très mal d'une fluxion de poitrine, mais cela va mieux. Le salon est admirable, j'y suis ruinée. L'on vous parle d'une chanson sur une de vos amies; la voilà que je vous envoie : il est vrai que ma sœur ne l'aime pas; pour moi, ce voyage-ci, je suis assez joliment avec elle. Adieu, je vous quitte pour aller faire ma cour à Madame, dont je raffolle; l'on ne saurait être plus aimable; elle cherche à plaire à tout le monde, et je vous assure qu'elle y réussit très bien. Ayez la bonté de brûler la chanson, car elle est écrite de ma main. »

II.

A Versailles, ce 3 février.

« Je ne puis trop me hâter, cher oncle, de vous mander que le roi est décidé à faire la campagne prochaine. Il vient de me le pro-

» mettre, et je puis vous assurer que rien au » monde ne peut me faire un plus grand plai- » sir. Vous savez que j'aime à déraisonner, et » dans ce moment je repais mon imagination » de l'avenir le plus brillant. Je me flatte sans » doute, mais je vois le roi couvert de gloire, » adoré de ses sujets et craint de ses ennemis. » Je crois que la présence du maître doit faire » beaucoup, et qu'elle vaudra une armée de » plus. Le maréchal de Noailles commandera » toujours; il y aura deux armées, l'une à ses or- » dres, l'autre à ceux du comte de Saxe, dont » on espère infiniment.

» Sa Majesté aura très peu de suite, et cela » sera bien moins dispendieux. Vous penserez » comme moi, que le plus beau cortége d'un » roi de France est de marcher à la tête d'une » armée victorieuse. J'espère que les succès lui » feront connaître combien j'aime véritablement » sa gloire. Le cardinal a jusqu'ici régné pour » lui : il est temps qu'il fasse voir qu'il peut ré- » gner lui-même. Je ne m'aveugle pas en lui don- » nant les qualités nécessaires pour bien gouver- » ner; je ne crains que sa trop grande confiance

» dans ses ministres. Il juge et voit mieux qu'eux,
» j'en suis sûre, et il a la bonté de déférer souvent
» à leurs avis, qui valent moins que le sien. Il
» faut espérer qu'il aura une volonté à lui, et
» je suis persuadée qu'elle sera rarement mau-
» vaise. Il m'a demandé avec toute l'amitié
» possible si je n'avais rien à solliciter pour
» vous, et vous jugez bien que ma réponse a
» été que je m'en rapportais à ses bontés. Là-
» dessus il m'a dit qu'il vous ferait un de ses
» aides de camp et lieutenant-général. Vous
» pensez, cher oncle, que j'ai eu autant de
» plaisir à l'apprendre que j'en ai à vous le
» mander.

» M. d'Argenson est venu me voir, et m'a
» parlé de la campagne prochaine d'une manière
» à me faire connaître que le roi ne s'est point en-
» core expliqué sur ses projets, et je me suis bien
» donné de garde de lui faire voir qu'il se trom-
» pait dans tout ce qu'il disait. Il serait bien fâ-
» ché de me savoir si bien instruite avant lui,
» dans l'habitude où il est de faire faire au roi,
» ainsi que ses collègues, ce qu'il juge à propos.
» Il est même nécessaire que le roi ne déclare

» sa volonté qu'au moment où elle ne pourra » plus être contrariée.

» Je vous envoie un projet de liste pour les » officiers de la chambre qui doivent accompa- » gner le roi; il me paraît qu'il a résolu de n'y pas » mener M. le Dauphin. Je vous donnerai de plus » grands éclaircissements quand tout sera décidé; » l'essentiel était le départ du roi et les grâces » que je vous annonce. Quand il aura fait une » fois le premier pas, il fera certainement le » second de lui-même. Que je serais glorieuse, » s'il en résultait autant de bien que j'en désire!

» Le voyage de Choisy a été fort gai, et l'on » a bu à votre santé. Le maître vous aime tou- » jours, et j'espère que ses bontés pour vous ne » feront qu'augmenter. Vous n'avez pas besoin » d'appui auprès de lui; mais s'il était possible » qu'il vous en fallût, vous ne seriez certaine- » ment pas assez injuste pour ne pas compter » sur une amie. »

J'avais encore une correspondance fort utile, et c'était avec madame de Tencin et son frère, qui étaient au courant de toutes les intrigues. Je ne transcrirai ici que ce que madame de Tencin

me mandait de l'influence de madame de Châteauroux sur l'esprit du roi.

LETTRE DE MADAME DE TENCIN.

Mars 1744.

« MON CHER DUC,

« Vous savez sans doute qu'il est question que le roi va prendre le commandement de son » armée; c'est l'ouvrage de madame de Châ- » teauroux, qui a pensé comme mon frère, et » qui a vu que c'était le seul moyen de rétablir les » affaires. Vous devez bien penser que cela ne » transpire pas. Ce que je puis vous dire, c'est » que madame de Châteauroux paraît plus con- » tente d'elle dans ce moment. Il est facile de » voir qu'elle a plus de crédit; et quant à moi, » je puis vous assurer que je suis fort aise, en » mon particulier, qu'elle s'en serve aussi avanta- » geusement.

Voilà donc le vœu de mon frère exaucé! et » j'ai peine à croire que madame de Châteauroux » n'en ait pas eu connaissance. Elle est enfin par- » venue à donner une volonté au roi. Ce n'est » point un petit ouvrage, on doit lui en avoir

» obligation. Mandez-moi ce que vous pouvez » savoir de particulier sur cet objet, pourvu que » cela ne soit pas une vaine espérance qui s'éva- » nouisse comme tant d'autres. Si le roi fait cette » première démarche, il faut espérer que l'in- » pulsion, une fois donnée, subsistera quelque » temps. On assure qu'elle a employé les plus » grands moyens pour réussir; cela fait l'éloge de » son adresse et de son esprit.

» N'oublicz pas qu'il faut que mon frère ob- » tienne quelque chose, et qu'il est temps plus » que jamais de penser à cela. Il faut un dépar- » tement à un homme qui a envie de bien faire, » et qui veut servir ses amis.

» Il est question de M. de Belle-Isle, mais on » ne sait pas encore s'il sera employé; il est bien » avec madame de Châteauroux, et c'est un pré- » jugé en sa faveur. En tout cas, il a du talent, » et s'il était moins confiant, il en aurait peut-être » davantage. Mon frère vous fera part des grandes » nouvelles politiques; car pour moi, je ne puis » aujourd'hui que me livrer à mon amitié pour » vous, et vous en assurer pour la vie.

» A.., »

CHAPITRE IX.

Départ du roi pour l'armée. — Dispositions. — Les armées. — La Hollande. — Noble réponse du roi. — Messe du Saint-Esprit. — Je suis un des aides de camp de Sa Majesté. — Prise des places fortes. — Conquêtes. — Contre-temps. — Départ pour Metz. — Madame Enroux. — Voyage de madame la duchesse de Châteauroux. — La maladie du roi à Metz. — Ma science en médecine. — La cabale sacerdotale. — Lettre au docteur Vernage. — Abandon de la favorite. — Son renvoi. — La chambre du roi malade. — Inquiétudes exagérées. — Convalescence du roi. — Victimes de la malice française. — Scène du troisième acte de Bajazet.

Le roi partit le 3 mai avec ses ministres de confiance. Le sieur Dutheil, premier commis des affaires étrangères, eut ordre de l'accompagner avec les bureaux, le roi en ayant conservé pour lui le département en chef. Le comte de Saint-Florentin était chargé, dans l'absence de Sa Majesté, de la correspondance et de toutes les affaires urgentes.

Après avoir visité les places les plus importan-

tes des frontières, le roi arriva le 12 mai à Lille. On comptait que la campagne serait plus brillante en Flandre, tandis qu'on prévoyait devoir rester sur la défensive en Alsace ou sur le Rhin. huit aides de camp avaient été nommés, j'étais du nombre. Les autres étaient MM. de Meuse, de Luxembourg, de Boufflers, d'Ayen, d'Aumont, de Soubise et de Péquigny. Les deux généraux étaient le maréchal de Noailles, à la tête de quatre-vingt mille hommes, et le comte de Saxe, qui commandait un corps séparé de quarante mille. Quelle différence avec l'année précédente, où les Anglais avaient pu entrer avec avantage sur les frontières! Aujourd'hui ils s'y présentaient quand il n'était plus temps, et joints trop tard par les Hollandais, après beaucoup d'hésitation. Mais l'année précédente la France semblait encore ne vivre que du souffle mourant de Fleury. Maintenant la nouvelle Agnès Sorel inspirait le roi et la France. L'ardeur des troupes était encore d'un meilleur augure que leur nombre et leur bonne tenue.

Aussi les Hollandais, repentants de leur tardive démarche, et alarmés pour leur pays, dé-

putèrent vers le roi le comte de Wassenaar, qui, ayant résidé auprès du roi, était supposé plus à même d'en être bien accueilli. Ce seigneur vint supplier Sa Majesté de suspendre ses conquêtes. Aux propositions humbles des États-Généraux, à la marche déjà triomphante de nos armées, on se serait cru ramené aux beaux jours de Louis XIV. Le roi daigna répondre au comte de Wassenaar : « Le choix que les États-Généraux ont fait de vous, monsieur, ne pouvaient que m'être très agréable par la connaissance que j'ai de vos qualités personnelles. Toutes mes démarches envers votre république, depuis mon avènement à la couronne, ont dû lui prouver combien je désirerais entretenir avec elle une sincère amitié et une parfaite correspondance.

« J'ai fait connaître assez long-temps mon inclination pour la paix; mais plus j'ai différé de déclarer la guerre, moins j'en suspendrai les effets. Mes ministres me feront le rapport de la commission dont vous êtes chargé, et après l'avoir communiquée à mes alliés, je ferai savoir à vos maîtres quelles seront mes dernières résolutions. »

C'était là une réponse de roi. Louis XV n'était plus un enfant; le génie de madame de Châteauroux parlait par sa bouche.

Avant de commencer les opérations de la guerre, Sa Majesté invoqua les secours du ciel, et fit célébrer une messe du Saint-Esprit, en attendant les *Te Deum* que lui promettaient la confiance et la bravoure de ses soldats. Il n'était aucun de nous qui ne se sentît du cœur pour les plus grandes choses. Quant à moi, j'attendais avec impatience l'occasion de justifier le choix de Sa Majesté. J'espérais bien que sous les yeux du monarque mon étoile ne m'abandonnerait pas.

La prise de Courtrai fut prompte. Le lendemain Menin fut investi. Le roi reconnut plusieurs fois en personne la place, et s'approcha de la palissade à la portée du pistolet, avec le maréchal de Noailles, le comte d'Argenson et toute la cour, encourageant les travailleurs par ses libéralités. La ville se rendit après trois jours de tranchée ouverte. Les fortifications furent démolies, et le premier *Te Deum* de la campagne fut chanté à Lille.

On s'occupait déjà du siége d'Ypres : ce siége était commandé par le prince de Clermont, qui était dans les ordres, mais qui avait obtenu une dispense du pape. Ypres capitula bientôt ; le fort de la Kenoque et Furnes tombèrent ensuite en notre pouvoir.

L'armée des alliés ne pouvait s'opposer à ces progrès : tout semblait ouvrir à nos armes une vaste carrière de conquêtes, lorsqu'on apprit que le prince Charles avait passé le Rhin et s'était emparé des lignes de Lauterbourg, de Weissembourg et de la Lauter. En vain le maréchal de Coigny avait chassé les Autrichiens de ces trois postes ; leur général était revenu en force et les avait repris : il envoyait des détachements jusqu'en Alsace, et bientôt toute son armée de quatre-vingt mille hommes menaça cette province. Des partis ennemis se répandirent en Lorraine, et le roi Stanislas fut obligé de quitter Lunéville.

A la nouvelle de ces revers le roi résolut d'interrompre le cours de ses conquêtes en Flandres et de se porter au secours de l'Alsace, avec le maréchal de Noailles. Il laissa en Flandres le

comte de Saxe avec quarante-cinq mille hommes, et se dirigea sur Metz, où fut assigné le rendez-vous de ses troupes.

Arrivé à Metz le 5 août, Louis XV donna audience le 7 au maréchal de Schmettau, plénipotentiaire du roi de Prusse, qui venait annoncer à Sa Majesté que le roi son allié marchait à Prague avec quatre-vingt mille hommes, et en faisait avancer vingt-deux mille en Moravie.

Cette puissante diversion en Allemagne forçait le prince Charles de sortir de l'Alsace; et, d'accord avec nos succès en Italie, nous rendait toutes les chances de la victoire. Le maréchal de Saxe, resté en Flandre pour y conserver nos conquêtes, avait assis son camp près de Courtrai. Il sut maintenir l'ennemi et faire une campagne défensive admirée par tous les militaires.

La duchesse de Châteauroux ne devait pas d'abord venir en Flandre; elle s'était retirée à Plaisance, terre de MM. Duverney, à cinq lieues de Paris. Le roi lui écrivait presque tous les jours; j'étais chargé de faire partir les lettres. Je me décidai à lui conseiller de venir enfin nous joindre; c'était d'ailleurs son dessein : le roi l'ap-

prouva. Quelques ennemis de son crédit firent alors circuler dans les régimens la vieille chanson de

Madame Enroux,
Madame Enroux,
. . . . . .
Je deviendrai fou.

Mais on pense bien que si elle fut chantée, on ne la chanta que très bas.

Après la prise d'Ypres, elle vint passer huit jours à Lille avec le roi, qui la quitta pour aller visiter les principales villes de Flandre. Pendant ce temps-là madame de Châteauroux et la duchesse de Lauraguais sa sœur se rendirent à Dunkerque pour y attendre Sa Majesté. De Dunkerque nous nous rendîmes à Metz.

Ce fut le lendemain de l'audience accordée à M. de Schmettau que le roi tomba malade. Les fatigues de la campagne et un léger coup de soleil lui causèrent d'abord un violent mal de tête avec un mouvement de fièvre. L'alarme se répand aussitôt : tout ce qui entoure le roi le croit plus mal qu'il n'est en effet; et le malade lui-même, qui voit sur tous les visages les signes de l'effroi,

est agité en raison de la crainte qu'on lui communique. C'était le cas ou jamais de me souvenir de mes études en médecine. Seul, j'assurai le roi que sa maladie n'était pas dangereuse, et que la diète et quelques légers purgatifs, en évacuant l'humeur, lui rendraient la santé. Mais le roi s'alarmait de plus en plus, et son inquiétude donnait au mal de la réalité.

Madame de Châteauroux et madame de Lauraguais ne quittaient pas le lit du monarque; je pris sur moi, en qualité de premier gentilhomme, de refuser l'entrée de la chambre à tous ceux qui n'étaient pas du service intérieur. L'évêque de Soissons se présenta sans pouvoir pénétrer jusqu'au roi, et le duc de Chartres lui-même essuya un refus.

Cette conduite, qui n'était peut-être pas trop politique, était seule dans l'intérêt du monarque. Les ennemis de madame de Châteauroux en prirent occasion de redoubler les inquiétudes et les alarmes de la France. On accusa d'abord la duchesse d'être la cause de la maladie du roi; on cria au scandale en m'accusant, moi, d'usurper sur le confesseur et le médecin le double

privilége de gouverner despotiquement la santé et la conscience royales ; les prêtres surtout cabalèrent partout, et répandirent le bruit que le roi allait mourir sans les secours de l'église.

L'état du roi ainsi exagéré, on lui conseilla de recevoir les sacrements ; on savait bien qu'il ne pouvait faire cet acte de religion sans éloigner madame de Châteauroux, et c'était tout ce que demandait la cabale qui lui était opposée. Seul je représentai au roi qu'il n'était point en danger : mais bientôt de nouvelles tentatives déterminèrent le prince à se faire administrer. Je fis inutilement de nouveaux efforts, Sa Majesté me répondit : « Que voulez-vous ? chacun le désire ; il le faut bien. Je vous recommande madame de Châteauroux. »

Déjà madame de Châteauroux avait été insultée dans Metz par le peuple, qui ne voyait plus en elle qu'une femme qui empêchait le roi de bien vivre avec la reine, et qui causait la mort d'un prince adoré. On se gardait bien de lui attribuer le courage de Louis XV. Le prince était, disait-on, la victime de son amour pour ses sujets qu'il avait voulu défendre.

La reine, en arrivant à Metz, ainsi que monseigneur le dauphin, accéléra le départ de madame de Châteauroux, qui s'éloigna la mort dans le cœur. Ces apprêts religieux, et, le désespoir qu'elle voyait peint sur tous les visages, redoublèrent ses craintes; elle s'exagéra, comme les autres, le danger du roi. En vain je l'assurai que tout le monde déraisonnait; rien ne put la calmer, et elle écrivit la lettre ci-jointe à M. Vernage, premier médecin :

« Je n'ai d'espérance qu'en vous, monsieur; » la tête a tourné à tous les gens qui environnent » le roi. Je vous demande en grâce qu'il n'en soit » pas autant de vous. L'on vous a appelé à toute » extrémité; si le malheur arrive, cela ne peut pas » rouler sur vous. Je vous dois déjà la vie; si je » vous devais la sienne, ce serait vous la devoir » deux fois; quelle reconnaissance n'aurais-je » pas! et assurément celle-ci me serait cent fois » plus sensible que l'autre. Comptez, monsieur, » sur l'amitié la plus tendre.

» La duchesse de CHATEAUROUX. »

Comme un seul instant change la face des choses! Madame de Châteauroux, qui peu de jours auparavant commandait presque en souveraine dans le palais du roi, ne put trouver une simple voiture pour se dérober aux insultes qu'on lui prodiguait. On lui refusa un carrosse à la petite écurie. Personne ne voulut plus avoir l'air de communiquer avec elle; des prétextes multipliés colorèrent partout des refus humiliants. Je n'avais qu'une chaise à offrir, et il fallait une seconde place pour madame de Lauraguais. Enfin, le maréchal de Belle-Isle termina cet embarras en nous prêtant un carrosse.

J'aurais désiré pouvoir l'accompagner, mais retenu indispensablement auprès du roi, je la confiai à Lafosse et Rafé, à qui j'ordonnai de prendre une route de traverse pour ne pas rencontrer la reine, qui venait auprès de son époux. Je recommandai bien de ne nommer aucune des deux sœurs; et elles eurent la douleur d'entendre dans la route toutes les imprécations qu'on répétait contre elles. A plusieurs postes on leur refusa des chevaux, parceque M. d'Argenson avait fait donner des ordres de

les conserver tous pour la reine. Enfin les deux fugitives arrivent à Paris, dévorées d'inquiétudes, mais délivrées de la crainte d'être à chaque pas insultées.

Pendant ce temps le roi se réconciliait avec le ciel. Le jour où il devait être administré je reçus une lettre anonyme par laquelle on m'avertissait de quitter Metz. On me représentait qu'il était dangereux pour moi de rester plus longtemps dans une ville ou je ne devais pas être vu de bon œil, et où les bonnes gens croyaient que je m'étais opposé au salut du roi. Cet avertissement fit peu d'effet sur mon esprit; je me rendis chez l'auguste malade comme tous les jours. Le comte d'Argenson m'aperçut et vint à moi; il me conduisit dans la chambre de Lebel, et m'engagea, pour ma sûreté, à retourner à Paris; il me donna à peu près les mêmes raisons de la lettre anonyme, et surtout insista sur mon intimité avec madame de Châteauroux. Me méfiant de lui, je l'assurai que j'étais très sensible à cette marque d'amitié, et que je savais l'apprécier; mais que je ne quitterais pas l'appartement du roi, que c'était mon devoir,

et que je montrerais à mes ennemis que j'étais fait pour le remplir, quelques risques que j'eusse à courir. En vain M. d'Argenson ajouta-t-il qu'il m'avertissait en ami qu'il avait entendu dire que M. de Soissons, qui devait administrer le roi, avait projeté de me reprocher publiquement d'être la cause du désordre de ce prince; en vain voulut-il donner plus de poids à son discours en m'embrassant et en me suppliant, presque les larmes aux yeux, de m'éloigner : ferme dans ma résolution, et aussi habile politique que lui, je le priai à son tour, pour toute réponse, de m'accompagner dans la chambre du roi. Je sentais bien que j'étais perdu si le roi revenait de sa maladie, dont les suites ne me paraissaient point à craindre : on n'aurait pas manqué de lui dire que je l'avais abandonné; et cette apparente ingratitude aurait détruit à jamais l'attachement du souverain. Si au contraire, contre mon attente, la maladie devenait mortelle, je ne risquais pas plus en restant qu'en m'éloignant; j'aurais même de plus manqué aux devoirs de ma charge.

Je ne peux mieux comparer la chambre du

roi qu'au parterre de l'Opéra quand il est plein. J'eus peine à traverser ce flux et reflux; j'allai au lit du roi, je lui tâtai le pouls devant tout le monde, et assurai Sa Majesté que la fièvre n'était pas forte; je soutins, comme auparavant, qu'il n'y avait pas de danger imminent. Le roi me parla long-temps; tout le monde avait les yeux sur moi. L'évêque de Soissons arrive avec le clergé; je ne m'éloigne pas, et regarde fixement l'évêque, qui dans son exhortation n'osa pas m'adresser un seul mot.

La maladie de Louis XV à Metz n'avait jamais annoncé le moindre danger. Je suis convaincu que c'était la cabale des prêtres qui, ayant voulu éloigner madame de Châteauroux, qu'elle redoutait, avait profité de cette occasion pour porter la terreur dans l'esprit d'un prince trop faible. La maladie était très simple; c'était une forte courbature, jointe à un léger coup de soleil, qui avait mis l'humeur en mouvement. La diète et des boissons rafraîchissantes et délayantes auraient opéré la guérison. J'avais tâté trop souvent le pouls au roi pour ne pas juger du caractère de la fièvre, et jamais elle n'avait été violente; il y

avait plus ou moins d'agitation, et je l'attribue aux impressions que recevait le roi. On n'avait pu lui annoncer qu'il fallait se séparer d'une femme qu'il aimait, et qu'il était nécessaire de recevoir les sacrements, sans qu'il éprouvât une forte émotion. L'inquiétude qu'on lui témoignait faisait naître la sienne; et si le roi n'eût point été entouré de gens qui lui eussent fait peur, et qui eussent eu intérêt à sa prétendue conversion, les choses n'auraient point été poussées si loin. Tout ce qui fut fait alors fut une véritable comédie dont le dénouement devait être la perte de la favorite.

Cette époque, à jamais mémorable pour le roi, fut le signal d'un deuil public. Femmes, enfants, vieillards, tous couraient aux temples demander à Dieu la conservation des jours d'un monarque chéri; les saints, les saintes, tout ce qui pouvait avoir quelque crédit auprès de la divinité fut assailli de prières continuelles; l'encens fuma, les cierges brûlèrent, et les voûtes des églises retentirent de chants plaintifs. On interrogeait chaque courrier avec un mouvement de crainte et d'espoir; Henri IV n'aurait pu re-

cevoir de plus tendres preuves d'amour. Enfin le roi est mieux, tout change : la joie règne dans toute la France, Louis est convalescent, et va connaitre combien il est doux d'être si cher à son peuple.

Au milieu de la joie générale, il fallait bien quelques victimes pour entretenir la malice française ; on me fit l'honneur de me choisir avec mon amie madame de Châteauroux. Voici une parodie qui me fut envoyée de Paris.

PARODIE

DE LA SCÈNE DU IIIe ACTE DE LA TRAGÉDIE DE BAJAZET.

Septembre 1744 (1).

ROXANE *à Acomat, chef des eunuques blancs*

Malheureux Acomat, triste jouet du sort!
Qui n'attends aujourd'hui que la honte ou la mort,
Aurais-tu jamais cru que l'aveugle fortune
Avec toi me ferait une cause commune,
Quand, esclave soumis de mes moindres désirs,
Tu n'avais d'autres soins que ceux de mes plaisirs?
Ce temps n'est pas bien loin, et ma grandeur passée
Vient à chaque moment effrayer ma pensée.

(1) Cette parodie est la véritable histoire de madame la duchesse de Châteauroux, à laquelle le roi renonça le 13 août, pendant sa maladie à Metz.

Madame de Châteauroux est désigné sous le nom de *Roxane*; moi, sous celui d'*Acomat* et la reine, sous celui d'*Asahi*. (*Note de M. le duc de Richelieu.*)

Souveraine au sérail, maîtresse du sultan,
Gouvernant à mon gré tous les chefs du divan,
De la faible Assahi craignant peu la cabale,
Ayant su rabaisser l'orgueil de ma rivale,
Je me voyais enfin au comble de mes vœux,
Lorsqu'un affreux revers nous accabla tous deux.
Toi qui me vis cent fois dans les bras de ton maître,
En l'état où je suis peux-tu me reconnaître?
Trop fidèle Acomat, de quel œil peux-tu voir
L'amante du sultan sans appui, sans pouvoir,
Proscrite injustement, victime d'un faux zèle;
Toi-même poursuivi en esclave fidèle,
Exilé du sérail, privé de tes emplois?
Et qui peut donc compter sur l'amitié des rois!
Enfin voilà, voilà le prix de tes services,
De tes soins obligeants à lui voiler ses vices.
Ton zèle, mes transports prévenant ses désirs,
Conduisaient mon ingrat de plaisirs en plaisirs.
Tout finit, Acomat; aujourd'hui le barbare
Après tant de bontés, contre moi se déclare;
Son amour fait mon crime: et pour mieux me punir,
Il veut, dit-on, chasser jusqu'à mon souvenir.
Ah, grand Dieu!... Mais dis-moi, crois-tu qu'il soit possible
Qu'à nos larmes toujours il demeure insensible?
Peut-être que ces traits qui charmèrent son cœur
Seraient assez puissants pour finir mon malheur.
Un amour mal éteint peut aisément renaître:
Aux regards du sultan oserai-je paraître?
Je connais son penchant; son cœur fait pour aimer
A mon premier coup d'œil pourra se désarmer.
Et que le peuple alors tonne, éclate, conspire,
J'aurai toujours pour moi le plus grand de l'empire.
Bientôt même à mes pieds mes cruels ennemis
Brigueront mes bontés, repentants et soumis;
Mais plus je me verrai de puissance et de gloire,
Moins d'un affront reçu je perdrai la mémoire.

Je veux bien l'avouer, l'éclat de la grandeur
Pour mon cœur ulcéré aurait peu de douceur,
S'il fallait en jouir sans venger mon outrage.
La couronne à ce prix serait un esclavage.
Acomat, du sultan je veux fléchir le cœur.
Si j'y parviens, crois-tu que ma juste fureur
Punira faiblement les auteurs de ma peine?
Je veux que tu frémisse aux effets de ma haine.

CHAPITRE X.

L'amour de madame de Châteauroux. — Elle rencontre d'Argenson. — Lettre sur la convalescence du roi. — Recommandation. — Isolement. — La cabale. — Le moment favorable. — Je parle au roi de la duchesse. — Le roi à Paris. — Promenade *incognito*. — Réfutation. — Réconciliation et rapprochement. — Lettre de d'Argenson. — Mort de la duchesse. — Nuit de sensibilité. — Le roi rend justice à la favorite. — Elle aimait la vérité. — Aveu du roi. — Entretien trop court.

Chaque jour, depuis le départ de madame de Châteauroux, je la tenais au courant, par mes lettres, de l'état du roi. Ses réponses m'exprimaient une vive tendresse pour Louis XV; car telle était cette femme généreuse : elle avait peut-être aimé la gloire du roi plus que le roi lui-même, mais l'idée de sa souffrance et du danger exagéré de sa maladie le lui avait rendu plus cher comme amant que comme monarque.

Je citerai encore deux de ses lettres. La première m'annonçait son arrivée à Paris.

I.

Paris, ce 20 août 1744.

« Nous sommes arrivées heureusement, mon » cher oncle, et je ne puis vous peindre mon » inquiétude et mon désespoir. S'il n'est pas aussi » malade que je le crois et s'il ne l'est pas plus » que vous me l'avez dit, ils finiront par le tuer » à force de l'épouvanter. Ah, mon Dieu! c'est » pour lui seul que je suis tourmentée; rien ne » peut plus me dédommager des humiliations » que je viens de recevoir, et qui me navrent de » chagrin. J'ai rencontré le d'Argenson comme » j'étais prête à monter en voiture; il n'a pas » daigné me regarder, et il avait l'air du mépris: » tout le monde me fuit et semble m'accuser de » ce qui arrive. Vous savez mieux que personne » ce que j'ai fait; vous n'ignorez pas ce qu'il a » fallu de persévérance pour le déterminer; j'ai » cru qu'on finirait peut-être par me savoir quel- » que gré, que nous serions tous contents,... et » cet évènement me tue,... il fait tomber tout le » blâme sur moi. Mais ma peine n'est rien, c'est » son état qui m'inquiète. Au nom de l'amitié,

» donnez-moi des nouvelles ; mandez-moi s'il y a » quelque espérance, si on continue à l'obséder. » Mon cher oncle, je ne vis plus, et j'ai besoin » de vous pour me rendre à la vie. N'oubliez-pas » et consolez bien vite la plus malheureuse des » femmes. »

Lorsque je pus enfin annoncer à madame de Châteauroux la convalescence du roi, voici quelle fut sa réponse :

II.

Ce 30 août.

« Il est donc hors de danger, cher oncle ! et je » suis plus tranquille. Depuis sa maladie, je ne vis » plus qu'au milieu des convulsions et des larmes. » Il ne saura jamais ce qu'il m'a coûté de pleurs. » Je vous assure que ce n'était pas ma gloire pas- » sée que je regrettais, c'était lui. Je ne voyais » plus que ses bonnes qualités, ce qu'il a fait » pour moi, et j'étais réellement inconsolable de » ce qui lui arrivait. Il n'a donc pas encore parlé » de moi ? Ah ! sans doute, il va écouter mainte- » nant tout ce qui l'entoure ; il est faible, et je » ne dois plus m'attendre qu'à être oubliée. Cher

» oncle, ne le quittez pas. Je n'ai pas besoin de » vous recommander mes intérêts ; vous savez que » ce sont les vôtres, et ceux des bons serviteurs » du roi.

» On dit ici qu'il a promis de se réconcilier » entièrement avec la reine; tout le monde le » désire : vous savez si cela peut être. Il n'aura » jamais pour elle que des égards; mais il portera » toujours son cœur à une autre. Si cependant » cela arrivait, je crois qu'il n'y aurait pas que » des ministres dont on aurait à se plaindre, et » que les prêtres joueraient un beau rôle : ce qui » reproduirait toutes les sottises de la fin du règne » précédent.

» Je suis isolée, et mes idées ne se fixent sur » aucun objet. Tantôt je désire rester comme je » suis, éloignée de ce tourbillon ; tantôt je vou- » drais y être entraînée de nouveau, pour lui » prouver que je l'aime pour lui-même. Je me » fais un plaisir de me venger de ces gens qui, me » croyant perdue, ont affecté de m'humilier ; je » servirai l'État en me satisfaisant. Je vous ouvre » mon cœur; il n'a encore rien arrêté ni résolu, » et s'il se livre un moment à quelques idées

» agréables, d'autres plus sombres viennent le » troubler.

» Il me semble qu'il est essentiel d'empêcher » que la cabale opposée ne triomphe comme vous » le dites. Vous avez parfaitement bien fait de ne » pas céder aux instances qui vous ont été faites » de quitter Metz, vous seriez perdu... Vous avez » eu bien du courage pour résister à tant de gens » qui voulaient vous nuire. Que dirait-il à présent » si vous l'aviez abandonné? Je ne puis lire la » lettre où vous me rendez compte du jour où il » a été administré sans frémir pour vous. Quelle » présence d'esprit! vous êtes en état de les dépas- » ser tous; ne perdez pas de vue ce dont nous » sommes convenus. Ne cessez pas de me donner » des nouvelles aussi exactement que vous l'avez » fait. Si vous trouvez des occasions favorables » auprès de lui, ne m'oubliez pas, et croyez que » je suis votre amie. »

Je craignais que ces *moments favorables* ne devinssent rares.

Le roi, après son rétablissement, voulut terminer la campagne par la prise de Fribourg Il me semblait qu'il cherchait à se distraire, par

les détails du siége, d'une pensée pénible. Il éludait tout entretien, particulièrement avec moi; c'était donc de peur que je ne lui parlasse de sa favorite, à laquelle on l'avait forcé de renoncer presque publiquement. Il avait honte de lui-même. Enfin, après un mois de tranchée, la ville étant tombée en notre pouvoir, il fut question de son retour à Paris. Je profitai d'une demi-heure de solitude pour oser parler. « Sire, lui dis-je, mon devoir m'oblige à vous apprendre qu'*elle* m'a écrit. » *Elle!* ce mot seul le fit rougir; mais il n'y résista pas.

« Mon cher duc, me dit-il, vous êtes mon seul ami, car vous seul me parlez d'*elle*.

» — Ah! sire, que ne l'ai-je fait plus tôt!

» — Je vous en aurais su gré. Apprenez-moi si elle m'aime encore.

» — Sire, toujours.

» — J'ai été bien injuste, ou plutôt bien enfant: on m'a fait faire tout ce qu'on a voulu.

» — J'espère donc que vous la rappellerez auprès de vous.

» — Sans doute; on criera bien pourtant, car j'ai promis:..

» — Sire, vous êtes roi ! »

Louis XV s'abandonna avec moi à son ancienne cordialité; mais le lendemain, se repentant déjà de ce qu'il m'avait dit la veille, il me reçut plus froidement, et me refusa indirectement l'ambassade d'Espagne que je lui demandais. Il me dit que la prochaine tenue des états exigeait ma présence en Languedoc. Un peu piqué, je me hâtai de partir pour Montpellier.

Cependant le roi retourna dans sa capitale : l'enthousiasme des Parisiens éclata de mille manières : madame de Châteauroux m'écrivit à ce sujet :

Paris, ce 16 novembre 1744.

« Il est venu à Paris, cher oncle, et je ne » puis vous rendre l'ivresse des bons Parisiens. » Tout injustes qu'ils sont pour moi, je ne puis » m'empêcher de les aimer à cause de leur amour » pour le roi. Ils lui ont donné le nom de Bien- » Aimé, et ce titre efface tous leurs torts envers » moi. Vous ne savez pas ce qu'il m'en a coûté » de le savoir si près et de ne pas recevoir la » moindre marque de son ressouvenir. Mon

» trouble et mon agitation ne peuvent se décrire.
» Je n'osais paraître : on est si cruel à mon égard,
» que toute espèce de démarche aurait paru un
» crime ; d'ailleurs, je n'ai plus d'espérance.
» Non, cher oncle, je n'extravague plus, et,
» loin de vouloir mettre des conditions à mon
» retour par l'exil des uns et des autres, je me
» sens assez de faiblesse pour me rendre à une
» simple demande du maître.

» Mais dites-moi donc, croyez-vous qu'il
» m'aime encore ? Non, vous me faites assez
» entendre qu'il ne faut pas compter sur son re-
» tour ; il croit peut-être avoir trop de torts à
» effacer, et c'est ce qui l'empêche de revenir.
» Ah ! il ne sait pas qu'ils sont tous oubliés. Je
» n'ai pu résister à ce désir de le voir. J'étais
» condamnée à la retraite et à la douleur pen-
» dant que tout le monde se livrait à la joie ; j'ai
» voulu en avoir au moins le spectacle ; je me
» suis mise de manière à n'être pas reconnue,
» et avec mademoiselle Hébert j'ai été sur son
» passage ; je l'ai vu, il avait l'air joyeux et at-
» tendri : il est donc capable d'un sentiment
» tendre ! Je l'ai fixé long-temps, et voyez ce que

» c'est que l'imagination ! j'ai cru qu'il avait jeté
» les yeux sur moi et qu'il cherchait à me recon-
» naître. Sa voiture allait si lentement, que j'eus
» le temps de l'examiner long-temps. Je ne puis
» vous exprimer ce qui se passa en moi ; je me
» trouvais très pressée dans la foule, et je me
» reprochais quelquefois cette démarche pour un
» homme par qui j'avais été traitée si inhumai-
» nement. Mais, entraînée par les éloges qu'on
» faisait de lui, par les cris que l'ivresse arrachait
» à tous les spectateurs, je n'avais plus la force
» de m'occuper de moi. Une seule voix sortie
» de près de moi me rappela à mes malheurs,
» en me nommant d'une manière bien injurieuse.

» Vous me blâmerez sans doute, cher oncle,
» mais je n'ai pu résister à la tentation. Depuis
» ce temps je suis plus agitée que jamais. Je
» compare mon état à celui que j'avais : je n'ai
» de tout temps pas trop compté sur les amis,
» mais je vois avec peine l'abandon de plusieurs.
» Je crois que tôt ou tard je serai victime de quel-
» que malheur ou de quelques fausses accusa-
» tions. J'ai des pressentiments que je ne puis

» éloigner. Mais je m'aperçois que je suis aussi » triste que vous l'étiez ces jours-ci en m'écrivant. » Je ne conçois rien à ce qui vous arrive (1). Il » sera donc étonnant dans tout! J'ai bien besoin » de votre présence. Vos états sont donc éter- » nels? »

Pour moi, je ne comptais guère plus sur la tendresse du roi pour madame de Châteauroux. Cependant, vers la fin de novembre, il y eut des pour parlers entre elle et le souverain, et son rappel sembla décidé. Ce fut alors que la crainte de ses ennemis se réveilla; ils se crurent perdus, et, selon toute apparence, ils empêchèrent la favorite de jouir de son triomphe. Puisqu'il était dit que le roi devait avoir une maîtresse, ce fut un grand malheur pour l'État que madame de Châteauroux ne vécût pas davantage. Madame de Châteauroux avait de l'énergie, de la grandeur d'âme; elle avait déjà conduit son amant à la gloire, elle avait assez de fermeté pour lui dire la vérité; et il y a tout lieu de croire que Louis XV aurait mérité plus long-

(1) Le refus que me fit le roi de l'ambassade d'Espagne. (*Note de Richelieu.*)

temps le titre de Bien-Aimé, qui lui fut prodigué dans le moment d'ivresse où la France était plongée après sa maladie. Louis XV était né pour être gouverné, et il ne pouvait l'être mieux que par une femme qui avait le courage de lui montrer ses devoirs.

On voit qu'étant à Montpellier, je ne pus influer sur le retour de madame de Châteauroux, pas plus que sur sa première faveur. Il est encore faux d'avancer, comme on l'a écrit, que M. d'Argenson lui ayant annoncé son rappel, lui demanda de la part du roi la liste de tous ceux dont elle exigeait la punition, et qu'elle mit d'Argenson en tête; et que ce ministre, voyant qu'il n'y avait aucune réconciliation à espérer, la fit empoisonner. Il n'y a rien de plus controuvé que tout ce qu'on a imprimé à ce sujet: Madame de Châteauroux ne haïssait pas M. d'Argenson, et celui-ci, qui pouvait être faux à son égard, aurait été le plus scélérat de tous les hommes, s'il eût contribué à sa mort : il aurait fallu qu'il joignît au crime la plus profonde hypocrisie; je vais le prouver par une de ses lettres. Je suis persuadé que madame de Châ-

teauroux a été empoisonnée par la cabale des prêtres.

Quoi qu'il en soit, l'instant où sa réconciliation avec le roi fut annoncé devint celui d'une affreuse maladie. Dès le second jour elle parut mortelle. Le prince, qui avait montré peu d'empressement à lui rendre ses bonnes grâces, sentit alors son amour se réveiller; le danger ranima sa tendresse; et l'idée désolante qu'il allait être privé d'une amie si tendre le rendit plus amoureux que jamais. Un homme délaissé par une femme qu'il aurait quittée lui-même, sent alors un retour de tendresse qu'il ne peut définir.

Le roi, désespéré, envoyait toutes les heures savoir des nouvelles de sa maîtresse, et presque toujours elles étaient déchirantes. Désolé d'être retenu à Montpellier, je dépêchais courrier sur courrier pour m'informer de l'état de mon amie. En écrivant à M. d'Argenson sur les affaires de la province, mon premier soin fut de lui parler de madame de Châteauroux, et voici la réponse du ministre.

A Versailles, ce 2 décembre 1744.

« Je ne puis vous entretenir d'autre chose,

» monsieur, que de l'inquiétude où nous met
» madame de Châteauroux. Vous en aurez des
» nouvelles plus fraîches que les miennes, par-
» ceque je serai demain à Paris, et que je suis
» obligé de vous écrire ce soir pour ne pas man-
» quer votre courrier. Je souhaite qu'elles soient
» plus satisfaisantes que les miennes, et que la
» nuit où nous allons entrer n'augmente pas les
» accidents qui sont à craindre. L'embarras de
» la tête, qui subsiste, est le plus terrible. Cepen-
» dant elle répond juste à toutes les questions
» qu'on lui fait. Vernage même assure que dans
» cette maladie-ci, qui est assez commune dans
» Paris, la plupart de ceux qui en reviennent ont
» eu des symptômes de ce genre beaucoup plus
» forts que madame de Châteauroux n'en a eu
» jusqu'ici; qu'on ne devait pas même regarder
» l'affaire comme désespérée si l'on voyait ce
» même accident augmenter. Les évacuations du
» ventre avaient bien été ces jours passés, et il
» est fâcheux qu'elles aient été aujourd'hui moins
» abondantes. Cet accident cependant n'est pas
» décisif, et outre qu'après de grandes évacuations
» il n'est pas étonnant qu'elles diminuent, vous

» pouvez vous souvenir que nous avons éprouvé » les mêmes variétés dans la maladie du roi, et » il y a sans doute des moyens qu'on emploiera » pour rendre la liberté du ventre.

» Voilà donc quel est dans ce moment-ci le » sujet de nos alarmes et des espérances; mais » au milieu d'une pareille situation, vous pou- » vez juger de celle du maître, et de ceux qui » lui sont véritablement attachés. Je ne puis vous » exprimer à quel point je partage sa douleur, » pour lui, pour elle et pour tous ceux qui pen- » sent comme nous. Je suis indigné de la joie » interne et masquée des vilaines gens que je » vois sans cesse autour de lui avec un dehors » composé, qui jouissent de la peine de leur » pauvre maître, et qui désireraient bien la voir » portée au dernier période. Dieu veuille que sa » santé n'y succombe pas! Il a un visage qui fait » trembler, et il passe malgré cela une partie » de la journée dans la représentation. Je ne fini- » rais pas de vous entretenir de ce triste sujet, » dont vous n'entendrez que trop parler pour » votre propre repos.

» Je ne puis vous rien mander sur M. de La

» Devèze (1). Le roi m'a dit que vous lui aviez » écrit, mais il n'a été question de rien de plus; » je sens vos raisons pour lui, et je suis réelle- » ment touché de sa peine. Je n'ai pu encore en » parler au roi à mon travail, qui, comme vous » pouvez juger, est fort interrompu dans ce mo- » ment-ci.

» Pour ce qui est de l'archevêque de Toulouse, » je fais mention de son neveu chaque fois que » le roi donne un régiment, et je ne demande » pas mieux, je vous jure, que de lui procurer » la satisfaction qu'il désire.

» Il n'a point été question de demander de ré- » giment de dragons à la Bretagne · 1° parceque » réellement nous aurions plutôt besoin d'infan- » terie que de dragons; 2° parceque le contrôleur » général, qui est l'âme de ces états, n'est pas, » comme vous le savez bien, favorable à ces sor- » tes d'établissements qu'il regarde comme aussi » onéreux aux provinces que des secours d'argent » qu'il aime mieux; et je ne vois pas là de com- » mandant pour mettre en train une pareille af- » faire à laquelle tous les états se seraient oppo-

(1) Intendant du Languedoc qui avait succédé à M. Barnage.

» sés; ainsi je serais resté seul de mon avis, et l'o-
» pération aurait été sans succès. Au surplus,
» vous pouvez dire aux Languedociens, pour leur
» consolation, que les Bretons n'y gagneront rien,
» et qu'on reprendra sur eux bien au-delà de ce
» qu'on leur épargnera de ce côté.

» Je n'imagine pas trop que faire de votre petit
» conseiller, et je ne pense pas comment quel-
» ques années de palais peuvent suppléer à une
» campagne de mousquetaire, pour pouvoir de-
» venir d'emblée capitaine de cavalerie. Je ne
» sais que conseiller à un jeune homme déter-
» miné à prendre un aussi bon parti. Voyez si de
» venir vous servir d'aide de camp au commen-
» cement d'une campagne, ce ne serait pas un
» moyen pour pouvoir dans le courant de cette
» même campagne arriver à son but. Dans le
» vrai, quelque honnête homme qui le détour-
» nerait de cette idée, lui rendrait, à mon avis, le
» meilleur service.

» Je ne croyais pas, quand j'ai commencé, ré-
» pondre à tous les articles de votre lettre. Mal-
» heureusement ce n'est pas trop y répondre; ce
» n'est que vous les rappeler. Je voudrais bien

» avoir dans quelques jours à me réjouir avec » vous sur des objets plus essentiels. Vous con- » naissez mon amitié et mon attachement pour » vous. Je vous jure que je ne les sens jamais » plus vivement que lorsque j'imagine qu'ils peu- » vent être de quelque utilité ou de quelque » consolation, et que j'aurai toute ma vie dans » vous la même confiance, vous regardant comme » un ami sincère, et sur lequel je puis compter. » Je suis désespéré que vous ne soyez pas ici dans » une pareille circonstance. Quelle différence » d'un pareil évènement à ceux que votre ab- » sence devait produire, et qui avaient si bien » commencé ! »

Les alarmes continuelles du roi et de ceux qui étaient attachés à madame de Châteauroux ne tardèrent point à se changer en une affreuse certitude : elle mourut le 8 dans des convulsions qui augmentèrent le soupçon du poison. Un agent à moi, qui ne quittait pas la rue du Bac, où elle demeurait, m'annonça cette triste nouvelle, qui me fut confirmée par mes amis. Ma désolation fut extrême.

Le roi montra la plus grande affliction. A la

mort d'une personne qui nous a été chère, on se rappelle toutes ses bonnes qualités, et la douleur qu'on éprouve les multiplie à nos yeux. Ce prince sentit qu'il perdait plus qu'une maîtresse, d'autant qu'il avait sous les yeux des lettres qui lui peignaient sa franchise et le désir qu'elle avait de le voir régner glorieusement. On ne peut se dissimuler qu'il fut plus amoureux après l'avoir perdue qu'avant sa réconciliation; car enfin un homme qui eût beaucoup aimé, en cédant aux bienséances, aurait trouvé les moyens de voir en secret une femme à qui il devait des réparations pour la manière injurieuse dont elle avait été traitée.

Je donnai des marques publiques de ma tristesse pendant les trois semaines que je restai à Montpellier après la mort de madame de Châteauroux. Je dis tout haut que la France perdait encore plus que le roi. Cela me brouilla avec plus d'une dévote de la province.

J'arrivai à Versailles la veille de Noel, et allai faire ma cour. Je n'étais pas peu inquiet de l'accueil qui m'attendait, mais je fus reçu comme un ami dans le sein duquel on désire épancher ses chagrins. Louis XV me dit de l'attendre dans

son appartement, après la messe de minuit.

Je fus exact à l'heure prescrite. Hélas! peu d'années auparavant il m'avait donné un rendez-vous bien différent! et alors combien je fus heureux de découvrir que madame de Châteauroux était l'objet chéri du roi. Ce souvenir m'arracha quelques larmes, en me retraçant tout ce que j'avais perdu.

Louis XV, après le cérémonial de son coucher, passa dans un cabinet avec moi; et là, déposant sa royauté, il trouva du plaisir à montrer toute sa faiblesse. Il ne parla que de madame de Châteauroux, de son amour, de sa maladie, de ses derniers moments; le maître et le sujet répandirent ensemble des larmes sur les cendres d'une amie. Le roi se fit des reproches d'avoir tardé si long-temps à la rapprocher de lui; il avoua qu'il ne croyait pas l'aimer, autant et qu'il n'était véritablement instruit de son amour que par le vide affreux que sa privation lui faisait éprouver. La nuit entière se passa à vanter celle que nous pleurions. J'assurai le roi qu'il avait été aimé pour lui-même; que personne ne lui était plus attaché que madame de Châteauroux,

qu'elle préférait sa gloire à son bien personnel, et qu'elle était morte victime de cet excès d'amour. Je lui fis part aussi de tous les tourments qu'elle avait éprouvés lorsque Sa Majesté se rendit à l'amour des Parisiens. « Elle était si près de vous, sire, et n'osait paraître à vos yeux, déchirée à la foi de désirs et de regrets ! Mais emportée par sa passion, elle n'écoute plus la prudence, oubliant qu'elle peut être reconnue et sacrifiée par une populace injuste, qui, sans connaître la bonté de son cœur, lui faisait un crime impardonnable de plaire à son souverain ; elle prend l'habillement le plus simple, et, accompagnée d'une femme de chambre, elle vole dans les lieux où elle espère vous apercevoir : trop heureuse de s'assurer par elle-même que votre santé est rétablie, et que vous êtes l'idole de votre peuple. »

Le roi se souvint alors de toutes les preuves d'amour que lui avait données la duchesse, et des torts qu'il eut avec elle quand elle lui parlait d'affaires. « Je lui marquais de l'impatience, s'écria-t-il, quand je lui devais des remerciements. » Il ouvre en même temps une petite cas-

sette, et jetant des lettres sur une table : « Voyez, me dit-il, comme elle m'aimait! elle me disait la vérité. »

Je vais transcrire une de ces précieuses lettres :

« SIRE,

» Le point d'élévation où Votre Majesté a daigné me placer doit dans tous les temps me » faire des envieux et des ennemis. Si l'ambition » avait pu guider mes pas pour y monter, certainement l'amour n'eût pas tardé à me faire » faire tous les autres. Vous ne seriez pas roi, que » vous mériteriez d'être aimé pour vous-même : » jugez ce que doivent être mes sentiments, » quand vous faites rejaillir sur moi un peu de » l'éclat dont vous brillez. Vous m'avez permis » plusieurs fois de vous dire la vérité, et je me » sens plus de courage en l'écrivant.

» Commençons par vos ministres, sur lesquels » vous me faisiez l'honneur de m'interroger hier. » Je respecte votre choix; il ne peut être que » bien fait; je n'en accuse aucun : mais un roi » doit être le premier surveillant de l'autorité » qu'il confie. Sire, méfiez-vous surtout de votre

» bonté; elle vous porte à juger les autres par » vous-même. Mais ne peut-il pas arriver que » l'intérêt personnel de ceux-ci les empêche » souvent de répondre à vos vues? Vos intentions » bienfaisantes peuvent n'être pas toujours rem- » plies. Si votre peuple avait à se plaindre, faites » en sorte que sa voix puisse approcher de vous. » Si par hasard il était opprimé par les agents de » votre autorité, ayez le courage de vouloir ce que » votre cœur vous inspire, et vous ferez toujours » le bien. Ah! sire, quelle plus douce position » pour un roi que celle de n'être entouré que » d'heureux!

» Quand j'ai osé proposer à Votre Majesté de » commander son armée, j'ai été loin de l'en- » gager à exposer ses jours; ils sont à l'État, et un » bon père doit se conserver pour ses enfants. » Mais votre présence, sire, inspirera vos trou- » pes, leur donnera de la confiance et les fera » vaincre; elle vaudra une armée et le meilleur » général. M. Orry m'a assuré que l'argent ne » manquerait pas, qu'il y avait dans les coffres » de Votre Majesté, ou qu'il y ferait rentrer celui » qui était nécessaire pour la campagne prochaine;

» et j'ose vous prédire qu'elle ne sera pas désas-
» treuse comme celle-ci, si vous vous détermi-
» nez à l'entreprendre. Les projets d'économie de
» Votre Majesté pour son départ ne peuvent
» qu'être approuvés de la France entière, et si
» elle n'avait pas déjà tous les cœurs de ses sujets,
» je suis certaine que cette démarche les lui assu-
» rerait.

» Pardonnez, sire, à ma franchise, vous ne
» pouvez me faire un crime d'aimer votre gloire.
» Pourquoi redouter que la vérité puisse vous dé-
» plaire? Quand on l'exige, on ne la craint pas.
» Si je cessais de m'intéresser à votre grandeur,
» je n'aurais plus d'amour. Mais je crois pouvoir
» vous assurer que tant que j'existerai il m'in-
» spirera toujours les sentiments les plus tendres
» et les plus respectueux. »

Le roi m'avoua que la franchise de madame de Châteauroux ne lui avait pas toujours été agréable, et il se reprocha de nouveau ses torts envers elle. Je profitai de ce moment d'effusion pour lui demander s'il entrait dans ses projets de faire une nouvelle campagne ; et je vis avec plaisir que du fond de sa tombe ma noble

amie avait encore quelque influence sur son amant. Le roi était décidé à retourner en Flandre, et à mener avec lui M. le dauphin, qui devait s'arracher des bras d'une épouse nouvelle. Le jour nous surprit dans cet entretien, qui nous parut encore trop court.

CHAPITRE XI.

Consolations plus sûres. — Seconde campagne en Flandre. — Courage de Marie-Thérèse. — Perfidie anglaise. — Le maréchal de Saxe. — Le duc de Cumberland. — Le général hydropique. — Arrivée du roi. — Préliminaires de la bataille. — La bataille s'engage. — Mes observations. — Où prendre du canon ?— Isnard. — Je décide la victoire. — Courtoisie française à Fontenoi. — Mot du roi. — Suite de la campagne. — Tournai. — Lowendal et Du Chayla. — Bruxelles, Bruges, Endermonde, Ostende, Ath. — Marie-Thérèse inébranlable. — Anvers. — Mons. — Ce qui se passe en Allemagne.

J'ai peint les regrets de Louis XV après la mort de madame de Châteauroux; mais, hélas! peu de jours après il avait déjà trouvé des consolations qu'il préféra aux miennes.

Le mariage du dauphin avec l'infante était arrêté. Les fêtes brillantes que donna la ville de Paris, à cette occasion, offrirent à Sa Majesté la femme qui aspirait à remplacer l'objet de ses larmes. Avant de dire comment le *mouchoir fut jeté*, je raconterai la seconde campagne du

roi en Flandre, et cette victoire de Fontenoi qui eût été si douce pour celle à qui Louis XV devait de s'être mis à la tête de ses armées.

Nos succès dans les Pays-Bas n'abattirent pas le courage de Marie-Thérèse : elle passa l'hiver à négocier des traités, et en conclut un avec la Saxe et la Hollande. La France envoyait de son côté, à Berlin, le maréchal de Belle-Isle et son frère, qui furent enlevés dans l'électorat de Hanovre, au mépris de toutes les lois; car, par une convention passée entre les princes d'Allemagne, les bureaux de poste du Hanovre sont considérés comme neutres et inviolables. Le duc de Belle-Isle était en outre prince de l'empire. Mais les Anglais n ont jamais eu de morale publique. Ce qui leur est utile leur paraît toujours juste. C'est ainsi qu'ils s'arrogent sur mer le droit de saisir les navires des autres puissances avant de déclarer la guerre; usage auquel ils n'avaient pas manqué deux ans auparavant.

» Le maréchal de Saxe commença toutes les opérations de la campagne, et le roi ne partit de Paris que lorsqu'il sut qu'on était à la veille d'une action. Ce fut pour secourir Tournai que

les alliés résolurent de livrer bataille ; elle commença le 11 mai à six heures du matin. Notre droite s'étendait vers le village d'Antoin ; la gauche vers le bois de Jarri, et le centre à Fontenoi.

Le duc de Cumberland commandait les Anglais et les Hollandais.

On avait fait la ponction le soir de la bataille au maréchal de Saxe, qui était hydropique; mais son courage, sa dureté pour lui-même et l'amour du commandement lui firent cacher l'excès de son mal ; et il partit pour se mettre à la tête de l'armée. Les ennemis s'étaient empressés d'assembler la leur. Le roi, à la première nouvelle, partit ; et le soir du même jour de son départ, comme il s'allait coucher, il apprit que les ennemis marchaient à nous et nous attaqueraient peut-être le lendemain. Sans prendre lui-même de repos, il ordonna que M. le dauphin, qui était déjà couché, ne fût point éveillé. Sa Majesté se mit en route sur-le-champ, et arriva à temps pour la bataille, qui n'eut lieu que le lendemain, ce qui laissa le temps à M. le dauphin d'arriver. Le maréchal de Saxe, dans le plus cruel

état, obligé de s'en rapporter à des officiers généraux qui avaient pris une très mauvaise position, n'eut pas le temps ni la force d'y rien changer, ni de faire ce qu'il aurait désiré si sa santé lui eût permis de donner une position plus favorable à une si grande armée : il était fort près des ennemis quand ils attaquèrent le poste où était le régiment des gardes, le culbutèrent, et se trouvèrent au milieu de notre armée sans que leur cavalerie eût pu passer dans cette position. Ils étaient, ainsi que nous, fort embarrassés : on ne pouvait les attaquer d'aucune part à cause du grand circuit qu'il aurait fallu pour faire donner ensemble au moment convenu ; de sorte que nos troupes, qui atteignaient par pelotons cette masse énorme d'infanterie, étaient toujours repoussées, et pour cette raison rebutées d'aller se faire tuer en détail. Un grand nombre de lieutenants-généraux qui ne savaient que faire, vinrent prendre les ordres du roi, et lui dirent qu'il n'y avait aucun moyen d'entamer l'infanterie et qu'il fallait se retirer. Quant à moi, aux premières charges qui avaient été faites, j'avais demandé au roi la

permission d'aller voir de près ce qui se passait, et de lui en rendre compte. J'arrivai au poste qu'occupait la brigade du régiment des Vaisseaux, commandée par M. de Guerchy. Comme elle était déjà ébranlée pour aller toute seule attaquer l'infanterie ennemie, je me joignis à cette brigade déjà en marche, je chargeai avec elle, et vis de près le peu d'effet qu'elle produisait; bientôt elle fut repoussée et criblée. M. de Guerchy fut culbuté et son cheval tué. J'examinai la position de ce côté et revins en rendre compte au roi. Il n'y eut aucun de ceux qui étaient avec Louis XV qui ne proposât la retraite et ne reconnût l'impossibilité d'une victoire avec des troupes aussi effarouchées que les nôtres. J'osai seul être d'un avis contraire: je fis observer qu'avec le système d'attaquer par pelotons l'infanterie ennemie, il était impossible que nos troupes pussent avoir aucun succès. J'ajoutai que je ne doutais pas qu'en canonnant cette colonne, qui était très pressée et sans cavalerie, on ne la mît dans un très grand désordre, ce qui rendrait le courage à nos troupes, et nous fournirait les moyens d'attaquer de toutes

parts et à la fois cette masse ennemie. Je dis encore que si l'infanterie anglaise recevait tranquillement les effets terribles que le canon pouvait faire, et n'était point chassée ou détruite, on pourrait retirer nos troupes si l'on s'y voyait forcé, et que sans cela on ne pourrait le faire sans le plus grand danger. Quelqu'un répondit:

« Où prendre du canon?...

» — Tout près d'ici, repris-je, je viens d'en voir une batterie. »

On répliqua que le maréchal de Saxe avait défendu que cette batterie fût enlevée. Je fis observer que le maréchal de Saxe l'avait ainsi ordonné avant ce qui s'était passé, mais que le roi était fort au-dessus d'un général d'armée: alors personne ne dit plus rien; et lorsque je demandai à Sa Majesté si elle voulait bien ordonner que l'on prît le canon de ladite batterie, le roi, troublé, y consentit après avoir hésité quelque temps. Je dis alors à un officier du régiment de Touraine, nommé Isnard, que je connaissais, de courir et d'amener le canon de la batterie au plus vite. Isnard obéit avec la plus grande diligence. Il n'y eut pas un seul coup de canon qui

ne produisit son effet. Un carnage affreux fut le résultat de cette nouvelle espèce d'attaque; et dès les deux premières décharges les ennemis furent dans un si grand désordre qu'ils ne perdirent pas de temps pour se retirer. Alors on les chargea de tous côtés, et on parvint à les chasser complètement. Les vaincus ne songèrent qu'à se retirer en désordre, chargés de tous côtés.

Le roi me fit l'honneur de me dire : « Duc de Richelieu, je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu. » En effet j'étais pour quelque chose dans le gain de la bataille. Malgré le carnage de cette fameuse journée, nous n'avions pas oublié la courtoisie française. Les officiers des deux armées, avant d'en venir aux mains, s'étaient salués.

« Messieurs des gardes françaises, nous avait dit lord Hay, tirez.

» — Non, mylord, répondit le comte d'Auteroche, nous ne tirons jamais les premiers. »

Quant au général ennemi, on ne peut refuser au duc de Cumberland d'avoir montré du courage dans cette bataille, et même du talent. Je

lui ménageais une rencontre plus cruelle pour lui personnellement à Closter-Severn.

Jamais victoire n'a été plus complète que celle de Fontenoi. L'ennemi abandonna ses canons, munitions, équipages, etc., et sa perte montait au moins à dix mille hommes. M. le maréchal de Saxe, pendant l'action, resta neuf heures à cheval, allant partout donner ses ordres avec un sang-froid étonnant.

La continuation de la guerre détermina le roi à diriger les opérations de l'armée vers les Pays-Bas autrichiens. Il résolut de prendre Tournai, dont le siége était ralenti; mais la nouvelle de la victoire de Fontenoi réveillant le courage de nos troupes, une canonnade de cent-soixante pièces, le jeu de toutes les batteries, une gerbe de cinquante-cinq bombes et une triple salve de toute l'armée annoncèrent aux habitants de Tournai un succès éclatant. La garnison, composée de onze bataillons et d'un régiment de cavalerie, ouvrit ses portes après vingt-trois jours de tranchée ouverte, et se réfugia dans la citadelle, où le roi l'attaqua et la força de capituler après dix-neuf jours.

La ville de Tournai étant soumise, le roi forma le projet de prendre la ville de Gand. Il conduisit son armée sur la Dendre pour contenir les ennemis, qui n'osèrent la passer devant nous.

Pendant que le marquis Du Chayla et le comte de Lowendal, lieutenants-généraux, se portaient sur Gand, l'un par la droite, l'autre par la gauche de l'Escaut, un corps de six mille hommes des ennemis, parti d'Alost pour se jeter dans cette ville, étant tombé le 9 de ce mois dans la marche du marquis Du Chayla, fut entièrement défait; et le 11, Lowendal ayant emporté la place, l'épée à la main, et facilité l'entrée au marquis, ils forcèrent la garnison de se retirer dans le château, où elle fut faite prisonnière de guerre le 15, au nombre de sept cents hommes. Ce succès priva les ennemis de toute communication avec la Flandre maritime, et nous mit en possession de leurs principaux magasins; ainsi que de leur artillerie de siége, assura aux troupes des subsistances abondantes pendant le reste de la campagne, et nous ouvrit les chemins des plus riches cantons des Pays-Bas autrichiens.

Les ennemis, déconcertés par l'activité de l'armée française, se retirèrent au-delà de Bruxelles. Bruges se soumit le 18, et la nuit suivante le roi fit ouvrir la tranchée devant Oudenarde. Lowendal, que le roi avait chargé de la conduite de ce siége, pressa cette place avec tant de vivacité, que le gouverneur capitula le troisième jour et se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, composée de trois bataillons.

Le siége d'Endermonde fut conduit par le duc d'Harcourt, lieutenant-général, et capitaine des gardes. L'ennemi tenta d'y jeter des secours; un de ses détachements qui montait l'Escaut sur des belandres fut attaqué et fait prisonnier en partie. Malgré les inondations dont la place était environnée, la garnison, forte de neuf cents hommes, fut obligée de capituler le 13 août, et s'obligea à ne point servir pendant dix-huit mois.

Pendant que nos troupes entraient dans Endermonde, Lowendal pressait la ville d'Ostende; malgré la difficulté de l'accès, la garnison composée de quatre mille hommes, capitula le 23, après dix jours de tranchée, et sortit avec

les honneurs. Cette conquête nous assura le reste des possessions autrichiennes dans le comté de Flandre, et priva les Anglais des avantages d'une communication directe avec les Pays-Bas.

La conquête d'Ostende fut suivie de celle de Nieuport; et Lowendal, qui ouvrit la tranchée le 31 août, fit, le 5 septembre, la garnison prisonnière de guerre. Il y avait peu d'exemple dans notre histoire d'un pareil bonheur.

De tout le pays que la reine de Hongrie possédait, depuis la Dendre jusqu'à la mer, il ne lui restait que la ville d'Ath. Clermont-Gallerande, lieutenant-général, fut chargé par le maréchal comte de Saxe de l'assiéger, et après huit jours de tranchée ouverte l'obligea de capituler. Cette conquête nous assura des quartiers d'hiver abondants et tranquilles, et augmenta les difficultés de l'ennemi pour se soutenir dans le Brabant.

Telle fut la fin de la campagne de 1745.

Cependant Marie-Thérèse était inébranlable. Aucune nouvelle fâcheuse ne pouvait altérer la constance de ses résolutions. Louis XV fut forcé de poursuivre la conquête de la Flan-

dre ; il ordonna au maréchal de Saxe de prendre Bruxelles, capitale du Brabant, dans le cours de l'hiver.

Malgré la rigueur de la saison, la difficulté des transports, et la résistance d'une garnison de dix-huit bataillons et de neuf escadrons, on conduisit ce siége avec une telle activité, que le 30 janvier la place fut investie de tous côtés. La tranchée fut ouverte le 7, et la garnison obligée de se rendre prisonnière de-guerre. On trouva dans la ville dix-sept officiers généraux.

Bruxelles prise, le roi dirigea ses forces contre la ville d'Anvers. Les ennemis, qui en connaissaient les conséquences, s'étaient fait des remparts de la Dide et de la Nèthe. Le maréchal de Saxe assembla l'armée sous Bruxelles; le roi se montra, et tous les obstacles disparurent. Louvain, Malines, Lierre, Arschot, Herenthals, furent évacués. Le fort Sainte-Marguerite se rendit; Anvers, abandonné de sa garnison, ouvrit ses portes à Louis XV : celle qui s'était réfugiée dans la citadelle capitula le 31 mai, après un siége de six jours, conduit par le comte de Clermont; et

après cette nouvelle conquête, tout le Brabant fut sous la domination française.

La prise de Mons devait donner au roi tout ce qui restait en Hainaut à la reine de Hongrie. Le prince de Conti, à la tête de l'armée qu'il commandait, se rendit le 7 juin devant cette place ; et malgré de longues et fortes pluies, la tranchée fut ouverte le 24 : douze bataillons furent faits prisonniers de guerre.

Les ennemis étaient hors d'état de pénétrer dans le Brabant et dans la partie conquise de la Flandre ; il fallait leur fermer les chemins de la province du Hainaut, que la prise de Mons avait réduite sous l'obéissance du roi. Le prince de Conti fut envoyé à Charleroi, et le marquis de La Fare, lieutenant-général, à Saint-Guilhain. En peu de jours ces deux places furent prises.

La ville de Namur fut alors la dernière ressource de la reine de Hongrie pour troubler la France, entre la mer et la Meuse, et pénétrer dans les pays nouvellement conquis. Marie-Thérèse avait rassemblé toutes ses forces dans un camp dont la seule position défendait la place. Le maréchal de Saxe, par des marches

savantes, se procura les avantages d'une victoire sans coup férir; priva l'ennemi de toute subsistance, et le fit reculer au-delà de la Meuse. Namur fut investi le 5 septembre par le comte de Clermont, qui fit ouvrir la tranchée. La ville capitula le 12, et la garnison s'étant retirée dans les châteaux, il conduisit l'attaque avec tant d'activité, que les treize bataillons qui les défendaient furent obligés de subir la loi qu'il voulut leur imposer; ils furent faits prisonniers de guerre le 30, le sixième jour seulement de l'ouverture de la tranchée.

Tandis que nous étions victorieux dans les Pays-Bas, nos troupes se tenaient simplement dans l'état de défensive en Allemagne. Marie-Thérèse y était assez occupée avec le roi de Prusse, qui fit une diversion si favorable aux Français pendant la conquête des Pays-Bas, mais qui plus tard traita à nos dépens.

L'empereur Charles VII, qui avait été le prétexte de cette guerre sanglante, mourut le 20 janvier 1745; et on s'imagina que la cause de la guerre n'existant plus, ce fléau cesserait de tourmenter l'Europe. La reine de Hongrie avait d'au-

tres vues; elle voulait devenir impératrice et rentrer dans toutes ses possessions héréditaires. Elle avait conclu un traité avec l'électeur de Saxe, avec la Hollande et l'Angleterre, et négociait avec le fils de l'empereur, devenu à la mort de son père électeur de Bavière. La France, ancienne amie et alliée de cette maison, avait tout fait pour l'élever aux dépens de la maison d'Autriche. Louis XV avait donné une armée à son père; Charles VII lui avait prodigué ses trésors, l'avait armé de pied en cap comme l'empereur son père, et levait pour lui six mille Hessois, trois mille Palatins et treize bataillons d'Allemands.

Ce prince, au mépris des leçons de son père, qui lui avait fait promettre en mourant de ne jamais oublier ce qu'il devait au roi de France, écouta les suggestions de Marie-Thérèse; et moyennant quelque argent, payable par les Anglais, que Marie-Thérèse eut l'adresse de lui promettre, il traita d'abord secrètement avec elle, et lui promit sa voix pour l'élection de son mari.

Rien n'égale la surprise du conseil de Versailles

quand il apprit cette défection ; ferme dans sa résolution de ravir à l'Autriche la dignité dont il avait revêtu l'électeur de Bavière, il ne restait plus au cabinet de Versailles de tête impériale digne d'être opposée à l'époux de Marie-Thérèse. Cette princesse nous avait enlevé le fils de Charles VII ; le cabinet de Versailles tenta de lui enlever l'électeur de Saxe, roi de Pologne, qui était l'allié de la reine, à la solde des Anglais. Le roi de Pologne, qui refusa nos offres, laissa la France encore plus étonnée ; il ne lui restait alors que l'Espagne et la Prusse pour alliés. L'Autriche, au contraire, malgré la jeunesse de Marie-Thérèse, voyait sous sa dépendance la majorité des électeurs et des petits princes d'Allemagne, et se trouvait liée avec les rois de Sardaigne et d'Angleterre, avec la Russie et la Hollande ; le roi néanmoins fit, cette année 1745, les conquêtes les plus brillantes, et le maréchal de Saxe et Lowendal prouvèrent que les Français, sous des chefs résolus, supérieurs aux intrigues de cour, incapables de jalousie et doués d'un caractère ferme et invariable, étaient encore capables des plus grands succès.

Maillebois, qui avait fait la guerre de Corse, et qui était censé savoir faire la guerre de montagne, fut envoyé d'Allemagne en Italie, d'où l'on rappela le prince de Conti, qu'on plaça à la tête de l'armée d'Allemagne ; vainement tenta-t-il de s'opposer à l'élection de l'empereur, époux de la reine de Hongrie; les troupes impériales protégèrent la diète de Francfort, et Marie-Thérèse rendit à la maison d'Autriche sa dignité impériale.

Le roi de Prusse se détacha de nous le 25 décembre 1745.

CHAPITRE XII.

Les trois degrés de l'échelle dans les amours de Louis XV. — Mariage du dauphin. — L'abbé Vauréal. — Négociations en Espagne. — La cour de la dauphine. — La duchesse de Chartres. — Le duc de Châtillon. — Le duc de Penthièvre. — La fille de madame de Modène. — Les princes légitimés. — Arrivée de la dauphine. — Les restes du crédit de madame de Châteauroux. — La dauphine et le dauphin. — La sympathie incomplète. — Les fêtes du mariage. — La duchesse de Rochechouart. — Le bal de l'Hôtel-de-Ville. — Les houris parisiennes. — La belle chasseresse. — La beauté bourgeoise. — Le morceau de roi. — Le mouchoir est jeté. — La grâce galante des Bourbons. — La famille Poisson. — Le *nunc dimittis* de la mère Poisson. — Bridge et Binet. — Madame d'Étiole. — M. d'Étiole. — L'oncle Tourneham. — Mari honnête. — Le Montespan bourgeois. — Le marquis malgré lui. — La présentation. — Madame de Saissac. — La cour de la nouvelle favorite. — La fortune de la marquise de Pompadour. — Le ministère des beaux-arts.

Il m'en coûte de revenir à la cour de Louis XV pour y saluer déjà une autre que madame de Châteauroux régnant sur la cour et le monarque. Ce sentiment, que je retrouve après tant d'années dans mon cœur, expliquera comment,

malgré toutes les avances que me fit madame de Pompadour, malgré les faveurs que j'acceptai de sa toute-puissance, elle eut quelquefois à se plaindre de moi. Ce ne fut jamais à mes yeux que la *favorite:* madame de Châteauroux était de plus une *amie.* D'ailleurs quelle différence entre ces deux femmes! il y avait aussi loin de la première à la seconde que de celle-ci à madame du Barri, qui viendra plus tard compléter la trinité.

Pour introduire la marquise sur la scène, je reviens au premier mariage du dauphin avec l'infante. Ce mariage avait été négocié à Madrid par M. de Vauréal, devenu évêque et puis ambassadeur par la *grâce* des dames, malgré toute ce que les *Nouvelles ecclésiastiques* avaient publié de plaisant sur ses mœurs. Avant de m'enlever l'ambassade d'Espagne, M. de Vauréal m'avait succédé chez madame de Villars, puis chez madame de Gontaut. Comme alors ces dames étaient un peu fanées, je ne fis qu'en rire; mais l'ambassade d'Espagne...! je ne sais pas si je le lui ai encore pardonné. Je n'en dirai pas avec moins d'impartialité que c'était un prélat de bonne mine, un

vrai prélat de représentation, fat en conséquence, mais surtout homme d'esprit et intrigant de première force. Aussi ne manqua-t-on pas de dire que le cardinal de Fleury avait voulu mettre les Pyrénées entre un rival et lui.

Eut-il beaucoup de peine à négocier le mariage de l'infante? j'en doute : le roi d'Espagne ne demandait pas mieux. Quand il fut question d'aller solennellement proposer cette alliance, tous les seigneurs ambitionnaient cet honneur. Je fus encore trompé dans mon attente de l'obtenir. M. le duc de Châtillon, gouverneur du jeune prince, eût été mon concurrent le plus redoutable; mais on avait persuadé à Louis XV que le duc, le croyant perdu à Metz, s'était jeté aux genoux du dauphin en le saluant roi. Il fut exilé, sous prétexte qu'il avait eu tort de conduire son élève à Metz. Enfin, à la barbe de tous les seigneurs de la cour, M. de Vauréal fut revêtu du titre que nous sollicitions tous, sans songer à lui.

La dauphine future trouva à Versailles une cour de jeunes mariés dont les goûts devaient s'accorder avec les siens. Le duc de Chartres avait épousé la sœur du prince de Conti. Elle avait

dix-huit à dix-neuf ans; elle était belle, bien faite, pleine de grâces et de gaieté, aimant les fêtes et la magnificence, d'un caractère charmant et d'un esprit fin et délicat. Son époux était également bon, humain, capable de se faire adorer; il plaisait par une belle figure, et, quoique prodigieusement gros, il réparait ce défaut naturel par sa légèreté. Mais son humeur sympathisait peu avec celle de la duchesse : il n'avait pas ce penchant au plaisir et au faste qu'elle lui aurait désiré. Quant à son esprit, son enfance avait donné les plus grandes espérances, et il est à présumer qu'elles auraient été remplies si son second gouverneur eût suivi les traces du premier. Celui-ci venait d'être exilé à peu près dans le même temps que le duc de Châtillon. On en fut d'autant plus surpris, qu'il était proche parent de d'Argenson, ancien ministre des affaires étrangères, qui l'avait produit et soutenu jusqu'alors.

La comtesse de Toulouse, plus récemment, avait marié le duc de Penthièvre, son fils, à la jeune princesse de Modène; car le pèlerinage de Notre-Dame-de-Lorette n'avait pas été inutile.

Elle était de quelques mois plus jeune que la duchesse de Chartres, belle, moins aimable à l'extérieur, moins sémillante, mais peut-être plus capable au fond de faire le bonheur de son époux. La duchesse sa mère, quoique si mal reçue de la famille, avait eu un moment l'espoir de marier sa fille à son neveu, et l'avait emporté sur la princesse de Conti; mais celle-ci, non moins remuante, non moins altière, non moins adroite, avait fait jouer de nouveaux ressorts et avait réussi. La détresse du duc de Modène, victime de son attachement à la France, fut peut-être au fond le seul motif de ce changement. On n'aime point s'allier aux malheureux, et mademoiselle de Modène fut réduite à donner la main à un prince légitimé. Il est vrai que la comtesse de Toulouse eut un instant l'espoir que le roi, en faveur de cet hymen, rétablirait son fils, et par conséquent ceux de la duchesse du Maine, le prince de Dombes et le comte d'Eu, dans tous les honneurs, rangs, droits et prérogatives que Louis XIV avait solennellement accordés à ses enfants, et dont nous avons vu qu'ils avaient été par provisions authentiquement pri-

vés sous la régence, et depuis définitivement et en totalité, du moins quant à leur postérité. La sœur même du duc du Maine et du comte de Toulouse, la duchesse de Bourbon, légitimée comme eux, avait vu avec envie la manne des grâces royales tomber sur ses frères; elle avait excité le duc de Bourbon, son fils, à réclamer, et, par une perfidie affreuse, l'avait forcé, pour ainsi dire, à porter les premiers coups dans le temps même qu'il était en partie de plaisir au château de Rambouillet chez le comte de Toulouse, son oncle.

Depuis, Sa Majesté avait accordé aux enfants de M. le duc du Maine et de M. le comte de Toulouse les mêmes honneurs dont jouissaient leurs pères, mais par un brevet personnel et à vie seulement.

Ce fut dans ces circonstances qu'arriva madame la dauphine. L'ambassadeur de France ayant fait, huit jours auparavant, la demande de sa main dans la forme ordinaire, la célébration du mariage de l'infante Marie-Thérèse eut lieu à Madrid le 18 décembre, par la bénédiction du patriarche des Indes. Le prince des Asturies épousa

sa sœur au nom de M. le dauphin. Elle fut remise trois semaines après dans l'Ile des Faisans, par les officiers du roi d'Espagne, entre les mains du duc de Lauraguais, chargé de la recevoir. C'était encore l'influence de la duchesse de Châteauroux qui avait fait accorder cet honneur à son beau-frère; sa sœur la duchesse de Lauraguais avait été nommée dame d'atour de madame la dauphine, et la duchesse de Brancas, mère de celle-ci, à raison de son âge et de sa gravité, dame d'honneur. L'infante ne put être rendue à Versailles que le 23 février, où elle reçut une seconde bénédiction nuptiale du cardinal de Rohan, grand-aumônier.

Cette princesse avait une beauté négative; c'est-à-dire qu'on n'aurait pu dire sans injustice qu'elle était laide, mais on n'eût pas été plus fondé à la dire jolie. Cependant elle trouva le chemin du cœur de M. le dauphin. Était-ce l'effet d'une sympathie secrète? Il en fut enchanté à la première vue, et les qualités personnelles de la princesse achevèrent de le séduire. Elle avait de l'élévation dans le caractère, un goût de recueillement et de dévotion qui convenait merveil-

leusement à l'éducation donnée à M. le dauphin. Cependant ce ne fut qu'une sympathie incomplète: le dauphin, malgré une figure aimable, malgré l'éclat de son âge et de son rang, malgré la ressemblance des âmes, ne lui avait pas fait la même impression. Peut-être une plus longue intimité eût-elle opéré davantage; mais madame la dauphine ne devait pas vivre long-temps.

Malgré les calamités de la guerre, les réjouissances les plus brillantes eurent lieu dans tout le royaume; les noces de l'héritier présomptif du trône se firent avec une pompe et une dépense extraordinaires. Paris, qui surpasse en grandeur et en richesse les autres villes, voulut aussi les surpasser en témoignages de zèle et d'affection envers la famille royale. Le prevôt des marchands était M. de Barnage, petit génie et peu propre à ces cérémonies d'éclat. Cependant il eut, ou plutôt il adopta une imagination assez heureuse. Comme on était dans l'hiver, et que le froid, la pluie, les frimats, auraient pu nuire beaucoup aux fêtes ou les contrarier, il fit construire dans douze endroits les plus beaux de la ville autant de salles de verdure où l'on pouvait se croire au prin-

temps. Les rafraîchissements y furent prodigués sans relâche; les meilleurs musiciens eurent ordre de s'y trouver, et les concerts des instruments et de mille voix mélodieuses, joints au murmure d'autant de fontaines répandant le vin à grands flots, mirent en délire un peuple innombrable. Les étrangers accourus des États les plus lointains pour participer aux plaisirs, ne pouvaient se persuader que la France fût en guerre. S'ils n'eussent été instruits de sa situation, ils l'auraient jugée dans la paix la plus profonde et la plus heureuse.

L'objet de ceux qui excitèrent la ville à donner ces spectacles extraordinaires, était non-seulement de faire connaître à l'Europe l'amour du peuple français envers ses maîtres, mais de causer une diversion à la tristesse de Louis XV. Depuis la mort de madame de Châteauroux les plus jolies femmes de la cour et même celles qui ne l'étaient pas, enhardies par les premiers choix, s'étaient mises sur les rangs sans succès. Entre elles on distinguait la duchesse de Rochechouart, veuve depuis un an, dont j'avais remplacé le mari comme gentilhomme de la chambre. C'était

une tête ravissante, et j'aurais volontiers consolé son veuvage; mais elle prétendait plus haut, et je suspendis mes propres prétentions. Élevée avec le monarque, qu'elle avait vu à Rambouillet dans une sorte de familiarité, elle avait fait tous ses efforts pour lui plaire et toujours inutilement. Louis XV s'était montré peu empressé: les courtisans, qui cherchent quelquefois leurs comparaisons un peu bas, ne serait-ce que pour les relever, disaient de madame de Rochechouart: « Qu'elle était comme les chevaux de la petite écurie, toujours présentés et jamais acceptés. »

De dépit elle épousa en secondes noces le comte de Brionne, et mourut dix-huit mois après.

On se flatta que dans ce vaste bazar de toutes les jolies femmes de la capitale, qu'on pouvait de cette manière faire passer en revue au roi sans aucune affectation, l'amour trouverait une nouvelle occasion de l'enchaîner. A cet effet il y eut à l'Hôtel-de-Ville un bal que les nouveaux époux et le roi voulurent bien honorer de leur présence. Afin de mieux remplir l'objet de la fête, tout le monde y fut admis masqué.

Louis XV et la cour s'y rendirent avec des costumes aussi bizarres qu'élégants. Le monarque vit avec une agréable surprise tant de beautés rassemblées. Il n'avait plus que l'embarras du choix. Son coup d'œil errait incertain sur cette immense constellation d'astres brillants, lorsqu'une jeune blonde, d'une taille svelte et gracieuse, le fixa tout-à-coup. Elle était habillée en amazone, avec un carquois et un arc sur les épaules; ses cheveux flottants par boucles étaient parsemés de pierreries, et elle montrait à demi une de ces gorges charmantes que je ne retrouve plus, hélas! que dans les tableaux de Carle Vanloo.

« Belle chasseresse, dit Sa Majesté, heureux ceux que vous percez de vos traits!... Les blessures en sont mortelles!... » On eût dit que c'était une fée ou une divinité mythologique qui venait lancer un de ses traits au monarque, pour disparaître aussitôt. Cette Diane mytérieuse, au lieu de répondre, courut se confondre dans la foule des masques. Une contre-danse anglaise, fort en vogue en ce temps-là, exécutée par une vingtaine de jeunes filles que leur vive fraîcheur

rendait semblables aux célestes houris, s'interposa entre elle et le roi. Il passa à une des extrémités de la salle, où sur plusieurs estrades disposées en forme d'amphithéâtres les femmes de médiocre condition étaient placées. Elles ne le cédaient guère pour la parure aux femmes d'un rang plus distingué; et en costume de bal, la nature donne quelquefois l'avantage aux formes d'une bourgeoise. le roi était pensif, lorsque tout-à-coup un masque vint le lutiner : ce masque était madame d'Étiole. Elle était fille d'un nommé Poisson, personnage de bas lieu, mais ne manquant pas d'un certain esprit; il était surtout très caustique, et dans sa franchise ne s'épargnait pas lui-même. Ayant été boucher des Invalides, il avait acquis du bien dans cette place. Sa femme, jadis entretenue, après avoir trafiqué de ses charmes, avait compté sur ceux de sa fille, et à force de lui dire qu'elle était un morceau de roi, lui avait inspiré le désir d'être maîtresse du monarque. Voltaire m'a dit et a même imprimé quelque part que cette heureuse grisette se vantait d'avoir eu un certain pressentiment de sa grandeur future.

Elle n'avait négligé aucune occasion de remplir sa destinée, et y travaillait surtout depuis la mort de la duchesse de Châteauroux; elle se présentait à toutes les chasses de Louis XV; elle cherchait toutes les occasions de s'en faire remarquer; elle essayait toutes les manières de se parer propres à fixer ses regards, et elle n'eut garde de manquer l'occasion du bal. Après avoir excité par ses agaceries et ses propos spirituels la curiosité du roi, elle céda à ses importunités; elle se démasqua, mais par un raffinement de coquetterie, elle se glissa en même temps dans un groupe de femmes, sans toutefois se laisser perdre de vue. Elle avait alors un mouchoir à la main, et soit exprès, soit involontairement, elle le laissa tomber. Louis XV le ramasse avec empressement, et ne pouvant l'atteindre où elle est, le lui jette avec ce geste plein de grâce et de courtoisie que la famille des Bourbons tient d'Henri IV. Ce fut le premier triomphe de madame d'Étiole. Un murmure confus se fit entendre aussitôt dans la salle avec ces mots. « Le mouchoir est jeté. » Le roi avait reconnu dans cette belle une femme qu'il avait déjà aperçue

plusieurs fois avec émotion à ses chasses ; il en devint plus amoureux. Deux subalternes, le sieur Binet, un des premiers valets de chambre de Sa Majesté, cousin de madame d'Étiole, et le sieur Bridge, l'un de ses écuyers, ami de cette dame, nourrirent adroitement cette passion. La séduction de son esprit acheva la défaite de son royal amant : il était blessé à ce point où l'on ne veut que de la solitude et un confident. Je pouvais l'être ; j'éludai long-temps ce rôle ; mais enfin j'avais donné tant d'exemples d'infidélité, que je ne pouvais blâmer le monarque. Madame d'Étiole n'était pas d'un rang à pouvoir faire ses conditions comme les femmes de qualité qui l'avaient précédée ; cependant elle ne se rendit qu'avec une réserve propre à maintenir et accroître son empire. D'ailleurs elle avait dans son esprit et ses talents des ressources pour suppléer au vide d'une passion trop tôt satisfaite. Elle ne tarda pas à subjuguer l'esprit du roi par l'art merveilleux de l'amuser ; et le conduisit bientôt à son but en se faisant déclarer maîtresse en titre et reconnue. Il fut décidé qu'elle accompagnerait son auguste amant durant la cam-

pagne qu'il se disposait à faire encore cette année, mais dans une sorte d'*incognito*.

Madame Poisson était très malade lors de l'entrevue de sa fille avec le roi. Cette nouvelle prolongea son existence, et lorsqu'elle fut certaine du bonheur de madame d'Étiole, elle prononça son *nunc dimittis* en disant qu'elle n'avait plus rien à désirer, et expira.

Le parti des dévots et du dauphin ne manquait pas de raisons pour traverser les amours du roi avec madame d'Étiole. On savait qu'elle avait peu de religion et qu'elle avait reçu chez elle Voltaire, Fontenelle, Cahusac, Montesquieu, Maupertuis, et le jeune abbé de Bernis, qui, peu aimé des jésuites, s'était échappé récemment d'un séminaire de sulpiciens. Aussi, à peine madame d'Étiole fut-elle installée, que le parti de la favorite et le parti du dauphin se trouvèrent en présence.

On observa néanmoins, avant que madame d'Étiole fût déclarée maîtresse, qu'il s'écoula plusieurs semaines depuis sa première entrevue avec le roi; mais Binet, parent de madame d'Étiole, réveilla avec adresse le caprice du prince.

Il sut peindre madame d'Étiole comme une victime de l'amour; capable de succomber à son désespoir. Le roi, touché de tant de passion, la fit venir, le 22 avril 1745, pour souper dans ses petits cabinets; Luxembourg et moi nous fûmes de ce souper, qui fut fort gai. Elle eut cependant la douleur d'être obligée de se cacher encore le lendemain dans l'ancien appartement de madame de Mailly; mais elle fut si éloquente, elle parla si bien au cœur du roi, qu'elle lui fit promettre enfin de contenir le ressentiment de son mari, de la déclarer sa maîtresse, de changer son nom, et de la soutenir contre la cabale du dauphin.

Tandis que madame d'Étiole était déclarée maîtresse du roi, rien n'égalait la tristesse de son mari, M. le Normand d'Étiole. Il l'aimait de bonne foi, et s'abandonnant à une douleur extrême, tantôt il projetait d'aller chercher sa femme au château de Versailles, et tantôt il parlait de se tuer : c'était un autre M. de Montespan, qui prit fort mal la chose. Mais plus tendre toutefois, il composa une lettre plaintive qu'il chargea Tourneham, son oncle, de porter

à son infidèle, pour la rappeler à son devoir. La favorite la mit sous les yeux du roi, qui ne put s'empêcher de lui dire : « Vous avez, madame, un mari bien honnête homme. »

Madame d'Étiole avait vécu quatre ans avec cet honnête homme de mari, et elle devint la maîtresse du roi à l'âge de vingt-un ans. Elle était grande, bien faite; elle avait une belle peau blanche, une très jolie figure.

Le Normand de Tourneham, l'oncle de M. d'Étiole, avait beaucoup intrigué dans cette affaire; il entretenait la mère de la favorite depuis long-temps : ce fut lui qui fit voyager son neveu en Normandie pendant les fêtes de Pâques, temps convenu pour la déclaration des amours du roi. Il en fut récompensé depuis en obtenant la place de directeur-général des bâtiments du roi.

La favorite installée, et bien conseillée par Binet, par madame de Tencin et par quelques gens d'esprit intéressés à la voir en place, se fit des principes de conduite qu'elle n'eût pas été toute seule capable d'imaginer ni de soutenir; elle affectait envers la reine, peu capable de la traverser, un respect profond. Mais peu à peu

le roi se laissa prévenir par elle contre son fils, et même contre la dauphine.

Voulant faire oublier qu'elle était madame le Normand d'Étiole, en arrivant à la cour elle obtint du roi qu'elle serait titrée marquise de Pompadour. Elle quitta en même temps les armes de son mari.

Quelque temps après que madame d'Étiole venait d'être qualifiée de marquise de Pompadour, son mari, étranger à ce nouveau nom, voyageait en province. A un repas qu'on lui donnait dans la supposition qu'il allait avoir un grand crédit, il se rencontra un vieux gentilhomme campagnard assez arriéré pour ne connaître ni la cour, ni le roi, ni sa maîtresse, pour ignorer peut-être s'il en avait une. Seulement il est frappé de la vénération que le voyageur semble inspirer à chacun des convives, et veut s'y conformer. Il demande à un de ses voisins le nom de l'étranger. On lui répond que c'est le mari de la marquise de Pompadour. Il n'a garde de l'oublier, et la première fois qu'il prend un verre, il regarde M. d'Étiole et s'écrie, suivant les us et coutumes de la province : « Monsieur le

marquis de Pompadour, voulez-vous bien me permettre d'avoir l'honneur de saluer votre santé! » Et tout le monde de rire, excepté le *marquis malgré lui*, dont c'était r'ouvrir cruellement la blessure; et l'orateur interdit de ce persiflage général. Il fut bien plus sot lorsque quelqu'un lui apprit charitablement la sottise qu'il venait de commettre.

Pour jouir du cérémonial et du ton de favorite, il fallut que madame de Pompadour se fît présenter à la cour, malgré le ressentiment des dames de la reine, qui éclatèrent contre elle un moment, lorsque le roi était encore à l'armée. Elle en fut dédommagée lorsqu'après la campagne madame la princesse de Conti désira l'honneur de la présenter elle-même, et le déclara à la reine, assurant cette princesse que le roi l'avait ainsi voulu.

Cette cérémonie se fit le 15 septembre 1745, à six heures du soir. Les courtisans remplirent ce jour-là tous les appartements et jusqu'au cabinet.

On était dans une grande attente pour savoir quelles paroles la reine adresserait à la nouvelle

marquise. On avait arrêté d'avance qu'on ne parlerait chez cette princesse que des habits de la dame présentée; mais la reine, instruite qu'on avait arrangé sa conversation, eut la bonté de dire à madame de Pompadour quelque chose de plus flatteur pour elle; et comme c'était obliger la favorite que de lui parler de quelque dame distinguée de sa connaissance : « Donnez-moi des nouvelles, lui dit la bonne reine, de madame de Saissac; j'ai été bien aise de l'avoir vue quelquefois à Paris. » Madame de Pompadour, qui avait appris par cœur quelques paroles, ne put répondre à cet empressement délicat de la reine; elle balbutia ces paroles : « J'ai, madame, la plus grande passion de vous plaire. »

Quelques jours après, le roi étant malade à Choisy, la reine, obligée d'aller s'informer de sa santé, eut encore la bonté, contre toutes les règles, de dîner avec madame de Pompadour. La crainte du roi et une grande résignation à la volonté de Dieu étaient les motifs de cette conduite de la reine, et de sa résolution de souffrir en silence le mauvais ton d'une

petite bourgeoise qui lui ravissait son époux. Toutes les dames qui étaient à Choisy dînèrent ensemble avec la reine et madame de Pompadour.

Après ces exemples, la cour de la favorite ne pouvait que s'accroître chaque jour; les dames titrées s'empressaient de lui plaire en la détestant. La reine s'étudiait à lui témoigner de la bonté par délicatesse, et le roi augmenta chaque jour les présents qu'il lui faisait.

Louis XV allait la trouver tous les matins chez elle, il y restait jusqu'à la messe; il y retournait ensuite, y prenait un potage et une côtelette, et y restait volontiers jusqu'à six heures; si madame de Châteauroux avait aimé plus la gloire du roi que le roi lui-même, madame de Pompadour aima surtout la richesse du roi. Elle s'occupa très activement de sa fortune. Six mois après la déclaration des amours du roi, elle avait déjà cent quatre-vingt-mille livres de rentes, un logement à la cour, un autre dans toutes les maisons royales, et le marquisat de Pompadour. En 1746 elle acheta de Rousset, fermier-général, la terre de La Selle, pour la somme de cent

cinquante-cinq mille livres, et en dépensa soixante au château ; en 1746 elle reçut sept cent-cinquante mille livres pour acquérir le château et la terre de Crécy; le roi lui délivra encore cinq cent mille livres de l'augmentation de la charge de trésorier des écuries, qui n'était que de cent mille écus, et en créa une seconde de cinq cent mille livres à son profit.

Le 1^er^ janvier de l'an 1747 on observa aussi que le roi donna à Madame un beau collier de diamants et des étrennes au dauphin et à madame Adélaïde. Madame de Pompadour ne pouvait pas être oubliée, elle eut de belles tablettes garnies de diamants, où étaient au milieu les armes du roi, et aux coins une des trois tours qu'elle avait prises pour armes. Dans ces tablettes elle trouva un billet de cent cinquante mille livres payables au porteur.

En 1749 madame de Pompadour demanda un hôtel à Fontainebleau; le roi lui donna cent mille écus pour cet objet. La même année elle demanda au roi le château d'Aulnay, pour augmenter les agréments de Crécy; et ce prince y ajouta le don de quatre cent mille francs.

En 1750 elle voulut acquérir Brimborion, au-dessus de Bellevue; le roi en fit l'acquisition, qui coûta à l'État deux cent mille écus, tant pour le château que pour les ornements.

Le mois de mars de l'année 1751 madame de Pompadour, s'étant ainsi pourvue elle-même, songea à pourvoir son père Poisson de la terre de Marigny. La Peyronie l'avait léguée à Saint-Côme. Le roi en fit l'acquisition; il donna à Saint-Côme dix mille livres de rentes en dédommagement, et la terre passa à M. Poisson.

En 1752 madame de Pompadour désira la terre de Saint-Remy, attenante à celle de Crécy. Cette nouvelle acquisition n'augmentait sa fortune que de douze mille livres de rente; mais le 24 juillet de la même année le roi lui donna cent mille écus pour acquérir un hôtel à Compiègne.

En 1753 le superbe hôtel du comte d'Évreux, à Paris, faubourg Saint-Honoré, plut à madame de Pompadour; elle en parla au roi, qui lui donna pour l'acheter cinq cent mille livres, le 1er avril. Ne le trouvant point digne d'elle, elle fit faire des réparations et des ameuble-

ments qui doublèrent la somme, etc., etc. Avec une telle fortune elle sut attacher à son char t us les artistes, qui décorèrent ses palais, tous les poètes, qui célébrèrent ses grâces et sa munificence.

Si elle se fût bornée à la protection des beaux-arts, à la bonne heure; mais son ambition fut d'être le premier ministre de Louis XV. Sa politique nous coûta quelquefois plus cher que ses profusions.

CHAPITRE XIII.

Je reviens à mes amours. — Ce que l'on peut faire d'une femme de finance. — M. Le Riche de La Popelinière. — Le paradis de Passy. — Marmontel, Vanloo, Rameau. — Le maréchal de Saxe. — Les comédies bourgeoises. — Le grand thuriféraire du financier. — La fille de Mimi. — Madame de Tencin. — Les mœurs et le bail des fermes. — Morale du cardinal de Fleury. — Le mariage. — La reconnaissance. — La gloire, le génie, l'esprit et les arts. — Je l'emporte. — La calotte. — Les ruses de ma jeunesse. — Je passe à travers le feu. — La cheminée tournante. — Stéphano et Lise. — L'opium. — Le papillon. — Mademoiselle Dufour. — Le sommeil. — Le prince Charles-Édouard. — Je suis nommé pour commander l'expédition d'Écosse. — Les demi-mesures. — Suite de nos victoires en Flandre.

Des amours du roi je reviens aux miennes. Si Sa Majesté avait pu préférer publiquement à tant de nobles dames la femme du sous-fermier Le Normand d'Étiole, je pouvais bien continuer à jeter de temps en temps le mouchoir à quelques dames de la haute finance. Je n'aurais jamais du moins pris une épouse dans cette classe-

là, comme fit le duc de Châtillon, qui épousa madame Bouchu.

J'avais connu chez M. de La Martelière le fameux Le Riche de La Popelinière; c'était le Crésus de nos beaux esprits et le bel esprit de nos Crésus; il se lançait aussi dans les bonnes fortunes; hélas! cette troisième carrière était la moins heureuse pour lui. Il avait comme moi une petite maison, et deux même, mais il n'y portait que son argent et son esprit. Sa maison, ou palais de Passy, était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait alors en France parmi nous de noms illustres, de talents distingués, de grâces séduisantes : grands seigneurs, poètes, peintres musiciens, comédiens, y étaient rassemblés au milieu de tout le faste que peut déployer un Mécène financier. Le maréchal de Saxe y apportait sa simplicité et sa gloire; Rameau y touchait de l'orgue, Marmontel y faisait ses tragédies, Carle Vanloo et La Tour y décoraient les boudoirs et les salons de leurs tableaux; les plus grands virtuoses de l'Italie y accompagnaient de leur musique les pas de nos danseurs et danseuses les plus célèbres, ou les voix les plus

mélodieuses. Enfin les acteurs les plus applaudis consentaient à jouer les pièces de M. Le Riche de La Popelinière, car il voulait être à peu près le seul auteur de son théâtre; et quand ses pièces ne valaient rien, on pouvait encore battre des mains, tant le dénouement était délicieux, car c'était toujours un souper exquis où princes, ambassadeurs, maréchaux, hommes titrés, hommes d'esprit, acteurs, actrices, etc., confondaient leurs rangs dans de piquantes saturnales.

Le grand thuriféraire de ce fastueux fermier-général était le cher Marmontel, pédant sentimental qui s'humiliait devant le goût de son patron, et riait de lui comme les autres quand il avait le dos tourné; mais sur le tout La Popelinière pouvait passer pour un homme aimable parmi ses confrères de la finance; il ne fallait que lui laisser de temps en temps *cuver son or*, comme disait un de ses parasites.

Il y avait d'ailleurs dans ce temple de la finance, des arts et du plaisir, une divinité qui embellissait encore de ses attraits et de ses grâces un séjour déjà si enchanteur. C'était ma-

dame de La Popelinière elle-même, brune piquante, éblouissante d'esprit tendre par accès et jamais assez long-temps pour lasser un amant. En effet ce n'était point un tempérament fougueux : elle aimait par bon ton, et ce qui la charmait le plus était d'arranger dramatiquement une aventure. Elle se ressentait de son origine théâtrale, c'était tout bonnement la fille de la comédienne Mimi Dancourt. Jamais La Popelinière n'avait pensé qu'il l'épouserait; il lui faisait l'honneur de l'entretenir depuis quelque temps, lorsque la petite ayant su intéresser à sa fortune madame de Tencin, celle-ci, la plus *rouée* de toutes les dames que j'ai connues, se chargea de l'élever au rang d'épouse légitime, et voici comment elle s'y prit.

C'était encore le cardinal de Fleury qui régnait, et qui se donnait le petit mérite de prêcher les mœurs. Madame de Tencin vint lui proposer de donner un exemple à toute la haute finance, dont un des membres, digne du Béchameil si bien mis en scène par le comte de Bussy-Rabutin, rivalisait de libertinage avec les grands seigneurs. Elle accusa donc La Popelinière d'avoir séduit

la fille de Mimi, et de lui refuser cruellement le mariage. Quand La Popelinière alla solliciter le cardinal pour obtenir le renouvellement du bail des fermes, Fleury lui demanda d'un air discret ce que c'était qu'une mademoiselle Dancourt dont on lui avait parlé.

« Mademoiselle Dancourt! dit le financier, c'est une jeune personne qui a été confiée à mes soins par sa mère, et que j'ai fait élever.

» — Et vos soins ont fructifié.

» — En effet son esprit et ses talents font le charme de tous ceux qui viennent me voir.

» — Vous vous intéressez vivement à elle?

» — Comme un père à sa fille.

» — Ses mœurs et sa religion?

» — C'est un ange, monseigneur.

» — D'après cela il ne lui manque qu'une dot pour se marier, je veux m'associer à votre bonne œuvre.

» — Oh! je m'en charge, dit La Popelinière étonné de la générosité du cardinal.

» — Non, je veux la doter moi-même, et je donne votre place à celui qui l'épousera. »

La Popelinière ne s'attendait pas à cette ré-

plique : il comprit ce que le cardinal exigeait de lui dans l'intérêt des mœurs, et dit en prenant congé : « Je remercie Votre Éminence de doter si richement celle qui sera ma femme demain. »

Le lendemain la petite Dancourt vint saluer M. de La Popelinière à son réveil : elle trouva un tabellion qui achevait la rédaction d'un acte dont on la pria d'entendre lecture, et qu'après lecture faite elle fut invitée à signer. C'était un bon contrat de mariage qui lui donnait le nom et le rang de madame Le Riche de La Popelinière. Elle tomba aux genoux de son mari : celui-ci la releva avec tendresse et crut aux protestations de sa reconnaissance.

Cette reconnaissance lutta victorieusement contre une foule d'adorateurs : elle était encore intacte lorsque le mauvais génie de M. le fermier général lui révéla que ses assemblées, ses lectures, ses comédies, ses soupers, etc., manquaient d'un ornement indispensable, et cet ornement était le duc de Richelieu : je le dis sans vanité, c'est si peu de chose d'être un homme à la mode! et par bonheur j'étais mieux que cela, même avant la bataille de Fontenoi. Je fus

donc supplié d'être des fêtes de Passy. Là, ce que n'avait pu obtenir le génie de Montesquieu, l'esprit de Voltaire, qui était aussi du génie, le pathos de Marmontel, la finesse d'Helvétius, etc., et la gloire même du maréchal de Saxe, ce fut moi qui l'obtins : je veux dire un regard d'amour de madame Le Riche de La Popelinière. Je ne sais même pas si je fis les avances, tant le cœur de la divinité de Passy s'enflamma promptement. A peine étions-nous d'accord, que l'armée des jaloux mit ses espions en campagne et nous accabla du feu croisé de ses dénonciations anonymes. Le pauvre La Popelinière n'en dormit plus, tant il était occupé à nous surveiller. Nous ne nous étions pas encore laissé surprendre quand le brevet suivant de calotte, envoyé au mari, vint lui confirmer son malheur. On sait que la *calotte* était le régiment de tous les hommes qu'une folie ou un ridicule désignait à la raillerie du public. Les brevets en étaient expédiés en prose ou en vers : mais pour un poète comme La Popelinière, Apollon lui-même eût offert au besoin de rimer son admission.

BREVET DE CALOTTE

POUR M. LE RICHE DE LA POPELINIÈRE, FERMIER-GÉNÉRAL (1).

Un de nos fermiers-généraux,
Au cœur triste, à la face blême,
Qui sait mieux Plaute que Barême,
Par mille traits originaux
Tous les jours ici se distingue.
Sérieux comme un camerlingue,
En pensant jouer l'important,
Il n'est tout au plus qu'un pédant ;
Tantôt faisant des comédies,
Il se travestit en farceur,
Et prend les qualités hardies
D'héroïque et comique auteur.
Le penchant heureux de son âme
Parut dès ses plus jeunes ans :
Aussi voulut-il prendre femme
Qui pût seconder ses talents.
Il courut dans une coulisse
Se choisir un extrait d'actrice,
Objet d'ailleurs des plus friands,
Sous des dehors doux et riants
Couvant le plus malin caprice
Et cent projets extravagants

(1) Cette calotte a été faite à l'occasion d'une dernière comédie, jouée dans la maison de plaisir de M. Le Riche de La Popelinière, rue de la Barrière-Blanche, où s'est trouvé M. le maréchal de Saxe avec beaucoup de seigneurs.— Mais il arriva un incident qui pensa tout déranger, madame Le Riche voulait qu'on commençât à l'heure annoncée, et son mari ne le voulut pas, parcequ'on attendait madame la duchesse d'Aiguillon. La dispute fut vive entre la femme et le mari, et ne fut apaisée que par M. le duc de Richelieu, qui gagna qu'on attendrait ; ce qui mit la femme de si mauvaise humeur, qu'au lieu de déclamer son rôle, elle ne fit que le réciter, appuyée contre le piédestal d'une statue.

(*Note de l'auteur de la Calotte.*)

D'une grandeur imaginaire,
De mère en fille héréditaire (1).
Cet époux l'égala d'abord
A l'épouse d'un gros mylord;
Elle en prit les airs et le faste,
Et jamais états différents
N'ont formé dans si peu de temps
Un si magnifique contraste.
On vit au bout de quelques jours
La fille de Mimi Dancourt (2),
Du grand, du sublime idolâtre,
Mépriser les gens de théâtre,
Et ne plus fréquenter que des gens de la cour,
Mais son cher mari convaincu,
Outre la peur d'être cornu,
Que l'orgueil, passant les limites,
Peut avoir de mauvaises suites,
Voulut *primo* par la raison,
En second lieu par le bâton,
Dont fut meurtri son beau visage,
La rendre moins vaine et plus sage;
Et voyant que rien n'opérait,
Il s'y prit par un autre endroit
Pour humilier son audace
Et remettre tout à sa place.
Plein de bonnes intentions,
Il tenta donc de mettre en œuvre
Ses riches dispositions,
Et par une adroite manœuvre
De la faire ressouvenir
De la condition infâme (3)
Dont ses biens l'avaient fait sortir

(1) Elle souffle avec lui.
(2) Qu'on appelait madame Deshayes
(3) Actrice.

Lorsqu'il légitima sa femme.
Il résolut à cet effet
De faire une pièce comique.
Sans en chercher loin le sujet,
Il le prit dans son domestique.
Sachant de sa belle moitié (1)
Le goût pour la magnificence,
Pour la grandeur et l'excellence,
Aucun trait ne fut oublié
Pour hâter sa résipiscence
Et la réduire au petit pied.
Mais d'un si curieux ouvrage
Pour venir aisément à bout,
Ce grand esprit pensa surtout
A lui rendre le personnage
Qu'elle eût dû naturellement
Exercer sans son mariage,
Et que jadis si dignement
Jouèrent sa tante (2) et sa mère,
Et son grand-père et sa grand'mère,
Et qu'elle-même vient, aux yeux de tout Paris,
De remplir avec tant de gloire (3),
Sur toutes les couleurs ayant gagné le prix,
Au sentiment commun de l'auguste auditoire.
Vivent les esprits si profonds,
Vivent les gens de caractère!
Homme de finance et d'affaire,
Venez prendre ici des leçons;
Vous avez un fameux confrère
Qui vous en donnera de toutes les façons.
Si vos femmes trop fastueuses,
Trop hautaines, trop orgueilleuses,

1) Elle avait été long-temps sa maîtresse.
2) Madame Fontaine-Bernard.
3) Au mois de décembre 1746.

Donnent dans un bruyant éclat,
De lui, j'ose vous le promettre,
Vous apprendrez l'art de remettre
Toutes choses dans leur état.

A ces causes, nous souverain
De ce grand peuple calotin,
Répandu dans notre hémisphère,
De notre pouvoir spécial,
Nous avons de *Nouveau Molière*
De la gent falotte et ratière;
Donné le titre original
Au sieur de La Popelinière;
Et l'exhortons par tous moyens
De continuer sans scrupule,
Et redoubler le ridicule
De sa chère femme et le sien.
Lui promettons, sous les auspices
Du duc (1) aujourd'hui ses délices
Et le favori de l'Amour,
Si méchants que soient ses ouvrages,
De leur faire avoir les suffrages
Et de la ville et de la cour.

A compter de la réception de ce brevet, M. de La Popelinière déclara ses soupçons à sa femme et me battit froid; il fallut alors avoir recours aux ruses de ma jeunesse.

Pauvre princesse de Modène, je pensai à vous et à *l'armoire aux douceurs* lorsque M. de La Popelinière me réduisit à m'imiter moi-même.

(1) Ce duc, c'était moi. (*Note du duc de Richelieu.*)

Une des maisons voisines de celle du financier se trouva vacante : je la fis louer sous un nom supposé, et y mis pour concierge la femme Gérard. En examinant la disposition de cette maison, j'avais reconnu que le mur d'une des chambres répondait à celui du boudoir de madame de La Popelinière. Je résolus de faire percer la cheminée, et de m'introduire par cette ouverture chez ma belle financière, sans passer par la porte cochère. Je chargeai de cette opération un nommé Desnoyer, drôle fort adroit, propre à tout genre d'intrigues, et qui aurait été aux galères six fois s'il eût travaillé pour son compte.

Desnoyer prit deux maçons, à qui il promit une bonne récompense s'ils voulaient travailler la nuit sous ses ordres, en causant le moins de bruit possible. Il leur bande les yeux et les met dans une voiture qui leur fit faire beaucoup de chemin et de détours avant d'arriver au but de la course. Rendus dans la chambre où ils devaient opérer, on leur ôta leur bandeau, et ils se mirent à l'ouvrage. L'appât du gain, (cinquante louis qui les attendaient), donna une

double activité aux ouvriers. L'ouverture fut faite sans bruit; la plaque de la cheminée fut posée sur des gonds, de manière qu'en la tournant d'un côté ou de l'autre il se faisait une ouverture assez grande pour passer. Aucune trace de cette opération ne resta dans le cabinet de madame de La Popelinière; et quand tout fut terminé, les maçons, reconduits avec les mêmes précautions qui avaient été prises pour les amener, ne surent point où ils avaient travaillé.

Dès le soir suivant, lorsque madame de La Popelinière, assise devant le feu, se faisait décoiffer par sa fidèle soubrette, mademoiselle Dufour, comptant les étincelles et attachant à chacune une pensée d'amour, soudain la plaque tourne, et je m'élance à travers les flammes comme une salamandre.

J'espère que c'était servir à son gré la dame de mon cœur : aussi je fus aimé trois fois davantage à cause de l'invention. Toutes les semaines la cheminée tournante s'ouvrit ainsi au moins une fois.

J'avais choisi pour m'escorter dans ces visites un valet de chambre nommé Stéphano, qui

tenait compagnie à mademoiselle Dufour, dont il s'était dit amoureux, ce qui me l'avait fait préférer à Lafosse et à Rafé. Stéphano faisait sentinelle avec mademoiselle Dufour, qu'il avait ordre de tenir toujours éveillée; mais elle s'aperçut bientôt qu'elle n'était plus aimée, et que Stéphano lui préférait une autre femme.

Mademoiselle Dufour porta ses plaintes à sa maîtresse, qui me les communiqua.

« Drôle, dis-je à Stéphano, tu laisses endormir mademoiselle Dufour, et toi-même tu lui donnes l'exemple.

» — Monsieur le duc, je vous avoue que mademoiselle Lise est si jolie qu'elle fait tort à mademoiselle Dufour. »

Pour me le prouver, il eut la maladresse de me montrer mademoiselle Lise, et le fripon me rendit jaloux de ma livrée, tant mademoiselle Lise était en effet jolie. Je résolus de la brouiller avec lui pour le forcer à mieux faire son service de nuit auprès de mademoiselle Dufour. Mademoiselle Lise était une jeune ouvrière de vingt ans, blonde, vive et fraîche, demeurant quai Bourbon, île Saint-Louis. Mais cette sauvage in-

sulaire ne sut pas apprécier mes attentions et me dénonça à Stéphano. Celui-ci, qui n'était pas Italien pour rien, lui conseilla de me faire avaler une drogue qui devait, disait-il, me forcer à renoncer à elle. C'était une dose d'opium qui heureusement ne m'endormit que vingt-quatre heures et me procura des rêves délicieux ; mais je n'étais pas homme à me contenter de rêver.

Je ne fis semblant de rien, j'allai trouver M. Berryer, lieutenant de police, et lui demandai un ordre du roi pour faire arrêter mademoiselle Lise et Stéphano. Il fut résolu entre nous qu'on surprendrait les deux amants ensemble, et qu'il fallait pour cela leur faciliter les moyens de se voir.

Je feignis d'aller à Versailles ; j'emmenai un autre valet de chambre, et dis à Stéphano que je n'aurais pas besoin de lui de trois ou quatre jours. Celui-ci, enchanté de cette nouvelle, court aussitôt en faire part à sa maîtresse, qui dispose si bien ses moments, qu'elle lui promet à souper et à coucher pour le soir. C'était où les attendaient les suppôts de la police. A peine étaient-ils à table qu'on frappe ; il faut ouvrir :

un exempt de police et des gardes leur ordonnent de les suivre de par le roi. Stéphano se réclame de M. le duc de Richelieu, dit qu'il est mon valet de chambre, et demande qu'on le conduise à l'hôtel; mais on le fit monter avec la belle dans un fiacre qui s'arrêta au grand Châtelet pour y déposer mademoiselle Lise; et Stéphano fut écroué au Fort-l'Évêque.

Dans le premier moment il ne sut à quoi attribuer son malheur; quand il eut bien fait pénitence et qu'il fut remis en liberté, il eut l'audace de revenir chez moi.

Je le chassai et lui déclarai que si j'entendais parler de lui, je le ferais conduire dans son pays pieds et poings liés. Le coquin se cacha quinze jours, sans oser paraître. Pendant ce temps, je fis transférer sa maîtresse à l'hôpital, malgré le pardon qu'elle me demanda par écrit. Je raconte ces détails, parceque dans le temps on ne manqua pas d'attribuer à la jalousie et à l'arbitraire ma conduite envers Stéphano et mademoiselle Lise; mon indulgence fut grande au contraire.

Dans les premiers temps de ma liaison avec madame de La Popelinière, on crut aussi que je

lui faisais la cour par procuration, et que je destinais cette financière au roi pour le consoler de madame de Châteauroux. Le public en était persuadé, et l'on fit à ce sujet beaucoup d'épigrammes, que mes bons amis de cour eurent grand soin de répandre. Dans une de ces pièces de vers j'étais peint sous l'emblème d'un papillon qui, voltigeant de fleurs en fleurs, avait été pris par un oiseleur. Cet homme, pour le punir de sa légèreté, lui coupe les ailes. L'Amour en jette un cri, et court demander aussitôt vengeance à Jupiter : ce dieu sourit de la colère de l'Amour, et, pour calmer ses plaintes, lui promet de réparer le mal; il lui donne les ailes de Mercure pour les porter à son favori (1).

(1) LE PAPILLON.

FABLE.

SUR M. LE DUC DE RICHELIEU, QUI NE POUVANT PLUS FAIRE L'AMOUR POUR SON COMPTE, EST LE COURTIER DES AMOURS DU ROI.

Un papillon dans les jardins de Flore,
Voltigeait sur toutes les fleurs
Que les zéphyrs faisaient éclore :
Il en avait tâté de toutes les couleurs,
Il découvre en chemin une rose nouvelle.
Rempli d'un doux espoir, le petit infidèle

On vit cependant que je n'avais été réellement aimé que pour moi; et dans le fait je jouissais seul de ma victoire. La Popelinière était devenu plus tranquille; on ne parlait presque plus de cette intrigue, la cheminée tournante nous dérobait aux soupçons, lorsqu'un soir nous fûmes sur le point d'être surpris. La Popelinière était dans le cabinet de sa femme; je frappe à la cheminée: c'était le signal pour ouvrir. Madame de La Popelinière, effrayée, affecta de l'humeur pour ne pas faire voir sa crainte, et les coups ayant redoublé, se plaignit des voisins qui faisaient quelquefois le soir assez de bruit pour l'incommoder. Aussitôt, avec une apparente colère, elle prend la pincette, et en disant qu'elle leur

Y vole pour son malheur,
Et se repose sur elle;
Un passant oiseleur
De sa glu par hasard avait frotté la fleur;
Malgré tous ses efforts et ses douleurs mortelles,
Le pauvre papillon y laissa ses deux ailes.
L'Amour en pousse un cri qui monte jusqu'aux cieux,
Et va porter sa plainte au souverain des dieux.
Mon fils, dit Jupiter, calme-toi; l'aventure
N'a rien d'affreux, je vais la réparer.
Au papillon pour qui je te vois soupirer
Je fais présent des ailes de Mercure. (*Ed.*)

rendrà le change, elle frappe deux coups; c'était le signal du danger; averti du contre-temps, j'observai le plus profond silence. Le mari, à qui la jalousie même la plus active n'aurait pu faire deviner le mystère de la cheminée, crut de bonne foi ce que sa femme lui disait, et se retira. Nous ne fûmes pas toujours si heureux.

Le fils de la portière que j'avais placée à la maison voisine me encore un mauvais tour qui fit encore courir de sots bruits contre moi.

J'étais alors lié avec MM. de Beauffremont, de Bouillon et de Gontault. Desnoyer nous procurait autre chose que des cheminées tournantes, et gagnait quelque argent pour ses peines. Le fils de la femme Gérard voyant avec peine que Desnoyer gardait même l'argent qui n'était pas pour lui, voulut s'en faire donner aussi. Il s'avisa un beau jour de nous écrire, à mes amis et à moi, mais à chacun en particulier, que si nous ne déposions pas vingt-cinq louis à un arbre qu'il désigna dans les Champs-Élysées, il nous dénoncerait au public. Nous nous communiquâmes nos lettres, et décidâmes qu'il fallait mettre de l'argent au pied de l'arbre désigné, mais avoir en

même temps des espions déguisés pour arrêter l'homme. Le projet fut exécuté; mais l'auteur des lettres ne parut pas : il avait probablement réfléchi qu'il serait épié, et il ne crut pas devoir compromettre sa liberté. Ce fut Desnoyer qui nous assura que la lettre circulaire était l'œuvre du fils de la femme Gérard. J'allai trouver M. de Marville pour le faire mettre à Bicêtre. La bonne femme sa mère implora ma miséricorde, et je le fis relâcher. Il soutint toujours qu'il n'était pas coupable. Je n'avais pas de preuves, je l'avoue; mais quel intérêt aurait eu Desnoyer à le dénoncer? On n'a pas manqué de dire que Gérard était une victime de ma tyrannie.

Le conseil était à cette époque occupé de deux grands objets. Le prince Charles-Édouard était allé réclamer le trône de ses pères. Après des victoires signalées, après s'être avancé jusqu'à trente lieues de Londres, il avait été obligé de battre en retraite : mais il se soutenait en Écosse. Il ne lui fallait peut-être que des renforts pour compléter la révolution et remonter sur le trône d'Angleterre. Mais mylord Maréchal fit entendre franchement au ministère français qu'à moins de

secours puissants d'hommes et d'argent, il n'était pas possible d'espérer de véritables succès. La franchise de ce discours détermina le gouvernement à prendre un *mezzo termine*, qui fut de ne favoriser l'entreprise du prétendant qu'autant que la prudence le permettait; mais en le trompant lui-même, afin de tromper ses ennemis en leur donnant le change par la crainte d'une diversion.

On fit donc faire à Calais tous les préparatifs d'une descente. On fit dresser par Voltaire un manifeste à tout évènement, et je fus chargé de commander l'expédition. Je me rendis à Calais, où je me tins pendant quelque temps à la tête de trente mille hommes prêts à s'embarquer incessamment, et même s'embarquant quelquefois. Une escadre commandée par M. de Roquefeuille croisait dans la Manche, et donnait beaucoup d'inquiétude aux Anglais, obligés d'en conserver une bien supérieure. Voilà à quoi se borna notre diversion en faveur du prince Charles-Édouard. Ah! si madame de Châteauroux avait vécu, comme nous aurions humilié l'Angleterre! Jamais du moins on n'eût vu le

jeune héros que nous abandonnâmes par notre timide politique, être arrêté par la police pour plaire à l'ambassadeur britannique. Je passe rapidement sur cette partie honteuse de notre histoire où la France cessa d'être l'asile des princes malheureux.

Cependant le maréchal de Saxe était retourné en Flandre, où il ne semblait s'occuper que des plaisirs de l'hiver et du carnaval. Il donnait même un bal aux dames de Lille, la nuit qu'il fit investir Bruxelles; il ouvrit la tranchée quelques jours après, et poussa les travaux avec tant de vivavité, malgré la rigueur de la saison, qu'en moins de quinze jours la ville fut obligée de capituler et de laisser entre les mains du roi une garnison de neuf mille hommes prisonnière de guerre. Ce fut le prélude de nouvelles conquêtes. Les Hollandais voyant les armées de la France s'approcher d'eux de plus en plus, commençaient à se repentir de n'avoir pas conservé la neutralité : ils craignaient toujours que la modération de Louis XV ne fût pas aussi sincère qu'il l'annonçait, et de devenir victimes d'une querelle où, dans tous les cas, il n'y avait rien

à gagner pour eux. Ils avaient en vain fait part à leurs alliés des propositions du roi pour la paix. Le roi George était trop aigri de voir la France lui susciter un rival, fomenter sourdement une rébellion dans ses royaumes, et se préparer à la soutenir plus ouvertement. La reine de Hongrie venait de mettre son mari sur le trône impérial ; elle était débarrassée de son ennemi le plus redoutable et le plus voisin ; elle ne pouvait consentir au démembrement de ses États d'Italie ; elle savait que ce pays avait toujours été l'écueil de la gloire des Français, et elle se flattait qu'ils en seraient de nouveau repoussés cette année. Les Hollandais, réduits à travailler eux-mêmes à leur propre conservation, apprenant le siége de Bruxelles, inquiets de l'ouverture d'une campagne si prématurée, et prévoyant les suites rapides que ce premier succès devait avoir, eurent recours aux supplications ordinaires. Ils députèrent à Versailles le comte de Wassenaer, en qualité de ministre plénipotentiaire. Il était chargé de déposer aux pieds de Sa Majesté leur douleur, leur crainte et leur confiance. Il eut audience le 27 février ;

il reçut de nouvelles assurances des bonnes intentions du vainqueur, mais il n'obtint aucun changement au plan d'opérations formé. Le 26 avril, M. Gilles, autre député de la république, vint faire de nouvelles instances et de nouvelles propositions, mais n'eut pas plus de crédit. Le roi, résolu à faire une troisième campagne, partit quelques jours après. Le dauphin lui demanda la permission de l'accompagner ; il se flattait d'autant mieux de l'obtenir que madame la dauphine était grosse : mais les ministres craignant l'humeur austère de ce prince et ses yeux trop clairvoyants, en dissuadèrent le monarque. Ils dissimulèrent le véritable motif de leur avis en opposant la témérité du jeune prince, dont l'ardeur, qui avait été si difficile à contenir à Fontenoi, ne deviendrait que plus fougueuse à mesure qu'il se familiariserait avec la guerre. Le roi ne fut pas fâché qu'on lui suggérât un pareil prétexte : il préféra sa maîtresse à son fils.

Louis XV fit le 4 mai son entrée dans Bruxelles; le magistrat en corps le reçut et le harangua aux portes de la ville, et le comte de Lowendal, établi gouverneur, lui en présenta les clefs. Sa

Majesté se mit à la tête de son armée, qui marcha sur six colonnes. Les forteresses s'évacuaient ou se rendaient à mesure que le roi approchait; en sorte qu'au bout d'un mois il fit son entrée dans Anvers, et prit ainsi possession des deux capitales des Pays-Bas. Il acheva presque la conquête des autres villes par lui-même, ou par les princes de son sang, ou par ses généraux, car il fut obligé de quitter l'armée en juin et de se rendre à Versailles aux couches de madame la dauphine. Les succès ne furent pas moins rapides sous le maréchal de Saxe, à qui Sa Majesté laissa le généralat. Le prince Charles était venu cette année commander l'armée des alliés, et n'avait pu retarder la perte de tant de provinces. Au mois d'octobre, le maréchal de Saxe, qui aimait les troupes et en prenait soin, touché de leurs fatigues durant une longue campagne et commencée dès le mois de janvier, fit proposer par un trompette à son rival de commencer à prendre des quartiers d'hiver, et lui fit part des motifs d'humanité qui l'inspiraient.

Le prince Charles lui répondit avec hauteur qu'il n'avait ni ordre ni conseil à prendre de lui.

« Hé bien ! reprit le maréchal, je l'y forcerai de la bonne manière. »

En effet il donne ordre de se préparer à la bataille pour le surlendemain. La veille on n'en joua pas moins la comédie dans le camp, et madame Favart, alors la maîtresse du maréchal, vint, après le spectacle, faire son annonce et dit : « Messieurs, demain relâche, à cause de la bataille ; après-demain nous aurons l'honneur de vous donner,... etc. » Cette annonce prouvait la confiance des troupes dans leur chef et la certitude de la victoire ; elle fut sanglante : les ennemis laissèrent douze mille hommes sur le champ de bataille, et trois mille prisonniers, tandis que nous ne perdîmes guère que mille hommes à cette journée, dite bataille de Raucoux.

CHAPITRE XIV.

Nouvelle assemblée des états de Languedoc. — Le drôle de nom. — Le consul de Montpellier. — Madame de Massillargues. — Madame Capon. — Avant le péché. — Après le péché. — Les mauvaises langues de Montpellier. — Capoun, capoun ! — Kakaraka. — *Lou gal es arribat.* — Saint-Florentin. — Le fanatisme. — Les prisons de Nimes. — Mémoire en faveur des huguenots. — Le suicide par intolérance. — Les évêques et les curés. — Le faux zèle, etc. — Filles enlevées à leurs parents. — De la sévérité.

Entre deux compagnes j'allai encore à Montpellier présider les états et exercer mon autorité dans la province. Je fus, cette fois comme toujours, bien accueilli : je partageai ma gratitude entre deux dames, la baronne de Massillargues et une autre dont le mari avait un des noms les plus antipathiques à l'amour : c'était madame Capon, puisqu'il faut la nommer. M. Capon était consul : cette dignité ne le sauva pas ; au contraire, ce fut le prétexte de mes fréquentes visites. M. Capon s'en trouvait très honoré, et madame Capon

mit quelque vanité à plaire à M. le commandant du roi. Cela ne lui fut pas difficile; elle était fort jolie. Tant que nous n'en fûmes qu'aux préludes de la passion, madame Capon se pavanait de me traîner à son char; quand je pris place à côté d'elle, après l'avoir adorée quelques jours en esclave, elle fut moins fière, et voulut appeler le mystère au secours de sa réputation; mais, hélas! on avait jasé sur elle bien avant que le péché ne fût commis. Dieu sait si les bonnes langues de Montpellier lâchèrent prise quand elles ne risquèrent plus de se tromper. La baronne de Massillargues mit du sien dans ces caquets, par l'effet de sa jalousie. Le bruit alla si loin, que quand le consul passait dans la rue, les grisettes imitaient la voix d'un coq enrhumé, et les petits garçons finirent par crier, dans leur patois: « Capoun, Capoun! » M. et madame Capon furent d'abord déconcertés de ces cris de basse-cour; mais M. Capon se persuada qu'on faisait tout simplement allusion à son nom, qui signifie chapon en langue d'Oc.

« Ces habitants de Montpellier, me disait le consul, sont quelquefois bien malicieux.

» — La malice, lui répondais-je, est l'abus de l'esprit. Et comment n'en abuserait-on pas dans un pays où il y en a tant? Madame Capon finira par vous rendre père, et vous leur fermerez la bouche. »

Cette idée consolait M. Capon, qui me disait : « Ils seront bien attrapés, car j'ai quelque soupçon que ma femme veut leur répondre de cette manière. »

En effet, à mon prochain voyage en Languedoc, je trouvai madame Capon mère d'une fille. M. Capon en était fier..., j'allais dire comme un coq. Mais un jour que nous traversions ensemble la place de la Canourgue, voilà un de ces petits garçons à l'air mutin, comme on en voit tant à Montpellier, qui s'approche de nous en goguenardant, et se met à chanter *kakaraka*, non plus d'une voix faible, mais avec une imitation parfaite du clairon sonore du sultan des poulaillers. M. Capon lui mit la main aux cheveux, et lui demanda pourquoi il chantait ainsi.

« *Perké lou gal es aribat*, parceque le coq est arrivé, répondit le petit drôle.

» — Et quel est le coq? demanda le consul.

» — *Lou gal es mousu*, le coq est monsieur,» reprit-il en me regardant.

On s'était assemblé autour de nous ; à cette repartie ce fut un concert de coqs qu'exécutèrent d'autres enfants et même quelques grandes personnes. M. Capon s'éclipsa, et alla gémir chez lui des moqueries de la malheureuse langue d'Oc. Je me suis cru obligé de doter plus tard mademoiselle Capon en la mariant, et je lui laisse quelque chose dans mon testament.

Je ne donnais à M. et madame Capon que mes loisirs, et certes j'étais assez occupé des ordres que je recevais de traiter les protestants avec la dernière sévérité. M. de Saint-Florentin, sans talents, sans mérite, accoutumé à commander en souverain dans la partie du gouvernement qui lui était confiée, écrivait sans cesse, au nom du roi, de punir du dernier supplice les ministres qui seraient arrêtés. Déjà ses ordres avaient été exécutés avant ma venue, et loin qu'ils eussent ramené le calme, la fermentation des esprits annonçait des évènements très funestes. Les filles d'une dame Clairet, qui avaient été enlevées pour être mises dans un couvent

où l'on devait les instruire de la religion catholique, se trouvant très incommodées du régime de vie qu'on leur faisait observer, et de l'air qui ne leur convenait pas, n'avaient pu obtenir du ministre d'être transférées dans un autre couvent. Cet homme poussait le despotisme si loin, qu'il croyait ne devoir jamais déroger aux ordres qu'il donnait. La mère de ces infortunées qui tombaient dans le marasme eut recours à mon crédit, et je parvins à les faire changer de lieu.

Malgré les rigueurs qu'on exerçait contre eux, les protestants, se dévouant au martyre, s'assemblaient dans les endroits où il se croyaient le plus en sûreté, pour assister aux exercices de leur religion. Plusieurs furent arrêtés; et, suivant les instructions de la cour, les ministres et les plus mutins devaient être condamnés à être pendus. Ils étaient dans les prisons de Nîmes. Je m'y transportai, affectant la plus grande colère et la résolution de sévir contre ces malheureux; je les interrogeai moi-même; je vis plus d'égarement et de fanatisme que de crime, et j'engageai les femmes les plus distinguées de la ville à me demander leur grâce.

D'abord je fis l'inexorable; les prisonniers, qu'on avait fait venir, se jettent à mes pieds et promettent de se conformer à la loi qui leur défendait toute espèce d'assemblée. Alors je leur fais donner leur parole qu'ils rentreront dans leur devoir; et paraissant céder aux instances des dames, je leur accorde leur pardon et la liberté. Saint-Florentin jeta feu et flamme; et si je n'eusse pas joui de la faveur particulière du roi, sans doute cet acte d'humanité m'aurait perdu.

Un curé fanatique qui voulait absolument l'expulsion des protestants, désespéré de la douceur que j'employais, crut trouver un moyen de les perdre en les accusant de l'avoir assassiné. Il se donna à cet effet plusieurs coups de couteau, qu'il eut grand soin de ne pas rendre dangereux, et il publia qu'en revenant de chez un de ses confrères il avait été attaqué par une troupe de protestants qui prirent heureusement la fuite au bruit de quelques chevaux qu'ils entendirent sur la route. Les évêques crièrent au scandale et à la vengeance. Presque tous désiraient l'extinction de la religion réformée, à quelque prix que ce fût; et ces ministres des autels, faits pour an-

noncer un Dieu de paix, étaient les premiers à conseiller l'effusion du sang, et à déshonorer le Maître suprême en le représentant aussi cruel qu'eux.

La plainte de ce curé fit arrêter beaucoup de malheureux qui, tranquilles chez eux, n'avaient pas même conçu l'idée de ce crime. On instruisit leur procès avec la plus grande chaleur; l'envie de les trouver coupables persuadait qu'ils l'étaient, et si le dernier supplice n'eût pas flétri les innocents, ils auraient sans doute gémi long-temps dans les prisons. Heureusement que le prêtre eut l'indiscrétion de se vanter à un ami de ce complot odieux, qu'il regardait comme une bonne action. Celui-ci en fut indigné, et ne put s'empêcher de parler de cette affaire à un tiers. Le bruit s'en répandit; on interrogea de nouveau le curé; ses dépositions ne furent pas exactes. On examina plus attentivement la nature des coups : tout parut suspect; il fut question de le décréter lui-même. Les évêques alarmés, qui ne participaient que trop au fanatisme de la province, firent disparaître le curé et imposèrent silence à la justice. Les accusés, dont l'inno-

cence était prouvée par cette fuite, eurent encore beaucoup de peine à obtenir leur liberté.

Ma conduite pacifique, mon impartialité, et mon indifférence sur la croyance de chacun, avaient tempéré l'effervescence qui régnait dans les esprits; mais l'intolérance du clergé la fit renaître. Chaque jour il se passait de nouvelles scènes. Le nouvel intendant de la province, voulant faire sa cour au petit Saint-Florentin, avait fait emprisonner plusieurs huguenots soupçonnés d'avoir fait venir une quantité considérable de livres à l'usage de la religion prétendue réformée. On avait trouvé cette caisse sur la plage de Cette; un patron qui s'en était chargé l'avait fait jeter à la mer quand il s'était vu poursuivi par la chaloupe des fermes.

Tous ces actes d'iniquité irritaient de plus en plus les esprits, et je craignis qu'on ne voulût renouveler bientôt les dragonnades.

J'avais déjà parlé aux évêques et aux ministres. Je résolus de donner un nouveau mémoire au roi, qui produisit enfin l'effet que j'attendais. Je transcris ici ce document dont Voltaire me félicita.

« L'éloignement du Languedoc, sa forme d'administration, la singularité du génie de ses habitants et la situation plus singulière encore des Cévennes et contrées adjacentes, ont été apparemment mal représentés; c'est la seule chose à quoi l'on puisse raisonnablement attribuer le peu de soin que l'on a pris de prévenir les malheurs dont cette province est menacée.

» La vivacité des Languedociens leur a souvent fait embrasser les erreurs les plus opposées en religion, qu'ils soutiennent avec le plus grand acharnement. Le feu roi révoqua l'édit de Nantes qui avait établi légalement la secte des calvinistes; et par cette révocation déclara ne vouloir plus souffrir dans son royaume que des catholiques. On trouva (contre ce que l'on avait présumé) qu'il sortait du royaume une trop grande quantité de citoyens. Mais on crut que la plupart d'entre eux ne seraient pas fâchés d'avoir quelque prétexte pour être arrêtés, et que dans un cas si extraordinaire, on pouvait se servir d'expédients violents en apparence, mais dans l'intérêt de tous. On fit une ordonnance par laquelle tous les calvinistes (que l'on commença à ne vouloir plus ap-

peler que nouveaux convertis) qui sortiraient du royaume, et qui seraient arrêtés sur la frontière, seraient condamnés aux galères, et leurs femmes rasées et enfermés pour leur vie.

» On voit donc que s'ils restaient, ils étaient obligés de renier leur croyance, de renoncer à se marier et à avoir des enfants légitimes, mais que s'ils voulaient s'échapper, ils couraient le risque d'aller aux galères. Ce remède violent, qui pouvait être convenable dans un moment de crise pour lequel on voulait s'en servir, a toujours subsisté, l'ordonnance qui le prescrit n'ayant pas été révoquée.

» Les grandes prospérités de la guerre de 1688 et l'abattement des calvinistes dans le moment, ne leur permirent pas de se reconnaître et de donner aucune inquiétude. La paix se fit en 1697, ce qui les empêcha de pouvoir faire aucun mouvement.

» La guerre de 1700 ne fut pas si heureuse; ils commencèrent, trois ans après, à faire paraître l'envie qu'ils avaient de professer plus librement leur religion. On n'entrera pas dans le détail si connu de tout ce qui se passa; on rap-

pellera seulement que le roi fut obligé d'affaiblir ses armées pour en former une en Languedoc. M. le maréchal de Villars gagna une fameuse bataille où il tua quinze mille Languedociens calvinistes; malgré cela le roi crut nécessaire de ne pas continuer cette guerre, et aima mieux la terminer par un traité qui aurait pu paraître indécent si la nécessité ne l'eût justifié.

» Les protestants humiliés, abattus, ne furent point détruits. Il y en a encore aujourd'hui cent soixante mille dans un pays fort peu étendu et de difficile accès.

» Depuis l'époque dont on vient de parler, ils n'avaient rien fait qui dût donner une inquiétude sérieuse : une partie d'entre eux tenait des assemblées, la nuit, dans les bois et sur les rochers, pour prier Dieu, selon leur religion; mais ces assemblées, que l'on n'a jamais pu empêcher, étaient peu nombreuses et pas extrêmement fréquentes dans les commencements; peu de mariages s'y faisaient devant les ministres, et presque point de baptêmes; tous les enfants étaient baptisés à l'église. Un grand nombre se soumettait à de certaines épreuves qu'on leur prescrivait pour

pouvoir juger de leur apparente catholicité, après quoi on les mariait devant des prêtres.

» Il y a une grande contestation qui a été traitée pendant les derniers états, pour savoir si la rigueur de ces épreuves a été augmentée insensiblement par les évêques, et si les enfants, que les curés ne baptisaient plus que comme bâtards, avaient éloigné les calvinistes de l'église et les avaient provoqués à s'écarter de leur devoir; ou si c'est la tolérance qu'on a été obligé d'avoir, faute de moyen de sévir pendant la dernière guerre, qui a mis les protestants dans l'habitude de s'assembler en assez grand nombre pour paraître redoutables.

» Je ne traiterai point cette question qui est étrangère à l'objet de ce mémoire, et je prierai seulement Votre Majesté de se rappeler que depuis le temps qu'elle m'a confié le commandement du Languedoc, je n'ai cessé de lui faire des représentations sur la nécessité de prévenir des maux que je croyais considérables pour l'avenir.

» Il y a environ six ans que mes représentations furent très vives, et Votre Majesté ne peut avoir oublié les instances réitérées dont je l'ai

importunée à ce sujet, n'ayant pas cessé de solliciter ses ministres d'adopter un système de tolérance; système sans lequel je pensais que l'on ne travaillerait jamais efficacement à guérir le mal.

» Il faut convenir que ce système pourrait rencontrer de grands obstacles par la difficulté d'accorder la délicatesse des évêques avec ce que la politique des lois civiles aurait pu désirer sur le mariage des protestants. Ces difficultés n'ont point été levées; le temps s'est écoulé, les assemblées se sont multipliées, le zèle de la religion a été jusqu'au fanatisme, et peut-être tout le monde est-il devenu coupable. Il est aisé de sentir que dans une situation pareille un nouveau système, si modéré qu'il pût être, ne réussirait pas sans de grandes forces pour l'appuyer; mais que ces mêmes forces, au lieu d'apaiser les esprits, ne feraient que des martyrs et des victimes.

» On a éprouvé il y a deux ans que des actes de rigueur n'avaient fait qu'aigrir considérablement le mal. On prit deux ministres, dont un fut pendu, et l'on fit, selon les anciens ordres,

quelques punitions sur les lieux de l'assemblée : qu'en résulta-t-il ? le complot de massacrer par représailles quarante curés; le jour fut pris, et un hasard seul fit qu'il n'y en eut que trois; un des principaux meurtriers brave la justice, et vit encore impunément dans le pays.

» Cet évènement causa une juste terreur à tous les prêtres, qui quittèrent leurs campagnes pour se réfugier dans les villes sous la protection des catholiques, laissant ceux de la campagne sans secours. Des évêques ont eu besoin d'escorte pour arriver aux états derniers.

» Tel était l'état du Languedoc quand j'arrivai. Quelques mouvements de troupes que je fis et quelques menaces apaisèrent le premier feu. Je parlai à ceux que je croyais capables d'entendre raison et de la faire entendre aux autres. Quelques punitions bien ménagées en imposèrent; mais tel était le nombre des coupables, tel était le peu de forces qui se trouvaient alors en Languedoc, qu'il ne me fut pas possible d'aller plus loin. A mon retour à Paris, au mois de janvier dernier, je représentai plus vivement que jamais la grandeur du mal. Je donnai à Votre Majesté des

mémoires particuliers, et dans une assemblée de tous les ministres chez M. le chancelier, on parut sentir la nécessité d'un nouveau système bien réfléchi, et le danger de réduire tant de gens au désespoir, par les raisons qui viennent d'être dites; mais le concours des évêques était nécessaire à ce système, à cause des mariages, qui sont l'article le plus essentiel.

» On convint dans cette assemblée d'écrire à quelques uns pour avoir leur avis; et comme on venait d'éprouver que des actes de rigueur, isolés, et sans être uniformément suivis de tous points, seraient inutiles; qu'ils pourraient même être dangereux jusqu'au moment où l'on pourrait agir avec raison et force, on convint de rester dans l'inaction. Rien n'était plus raisonnable, mais le système n'est point venu, et l'inaction est restée. L'impunité a augmenté l'audace; les assemblées les plus nombreuses se sont faites impunément; les mariages, les baptêmes et l'exercice de la religion protestante sont presque publics.

» Cette accumulation de désordres a justement alarmé votre conseil, qui n'avait jamais perdu de

vue, à ce qu'il paraît, de former un nouveau plan général de conduite et de le soutenir par un grand nombre de troupes. M. d'Argenson demanda à quoi l'on était déterminé; ce qui donna occasion à un nouveau conseil, le 16 juillet, chez M. le chancelier, où M. l'archevêque de Narbonne assista. J'insistai sur les mêmes choses; tout le monde convint que j'avais raison; mais on fixa seulement le nombre de troupes que l'on enverrait à trente-deux bataillons et à trois régiments de dragons, remettant le plan de conduite, et le choix des principes sur lesquels agiraient ces troupes, après de plus amples réflexions.

» Vos ministres peuvent seuls juger de l'effet que cette marche considérable de troupes peut faire par rapport aux affaires étrangères. Mais, Sire, tout le monde peut sentir également combien il importe à votre gloire et au bien de votre service qu'elle ne se fasse pas infructueusement. On court ce risque-là, Sire, et même de plus grands, si ces troupes arrivent sans plan de conduite ni objet déterminé. Le moins qui pourrait en résulter serait le bouleversement

de la province, qui tire son plus grand avantage du commerce et des manufactures, dont presque tous les ouvriers sont protestants. C'est ce qui arrivera cependant si les arrangements sont mal pris, ou que l'on n'en prenne pas du tout : mais il est facile, je crois, avec un peu de temps et de prudence, de ramener les choses dans l'état où elles doivent être; c'est donc du choix des moyens, et de la détermination d'en prendre sans différer, que dépend le succès de cette affaire, sur laquelle on peut avancer que l'Europe a les yeux.

» Il est question de ramener à l'obéissance un peuple qui ne s'en est écarté que sur le point de religion.

» C'est donc les esprits qu'il faut attaquer; et la force n'y peut rien; il faut présenter aux réformés des lois nouvelles qui ne choquent pas précisément celles qu'ils ont, qui ne soient point en opposition avec l'humanité et la raison, et qui puissent les renfermer dans le devoir sans les révolter.

» Il paraît difficile de continuer à condamner les protestants aux galères quand ils voudront s'en aller, ou de les retenir pour vouloir les faire pen-

ser par force ce que les préjugés de leur religion condamnent.

» Si le roi déclarait qu'il ne veut que des catholiques dans son royaume, comme cela est très juste (1), et qu'il laissât la liberté de s'en aller à ceux qui ne voudraient pas l'être, je crois qu'il n'y en aurait pas beaucoup qui s'en allassent. Les habitants des Cévennes sont plus attachés à leur vilain pays, où ils ne mangent que des châtaignes, qu'aucun habitant des pays les plus fertiles ne peut l'être au sien. Si d'ailleurs on se bornait à empêcher tout culte extérieur, toute assemblée, et qu'on leur donnât quelque facilité pour se marier, il est sûr que tous les gens considérables seraient très contents, et persuaderaient les autres par leurs discours et leurs exemples.

» La persuasion et la douceur ont seules du crédit sur les esprits; la violence les révolte et ne les soumet pas. La force à l'appui de la raison réussira; l'un sans l'autre échouera.

» Le peuple est mené par ceux qui ont le plus

(1) Tel était le principe de ce temps-là. On pense bien que nous reproduisons littéralement ces rapports et quelques autres. (*Éd.*)

d'esprit, et ceux-ci sauront le mieux connaître et accommoder ce qui peut convenir à leur religion et à leur intérêt. Ceux qui ont à perdre seront les plus aisés à gagner. Si on leur fournit des moyens possibles de persuader les autres, ils les conduiront où l'on veut; mais ils se joindront aux autres si on leur refuse tout.

» Si le peuple seul continuait les assemblées, et que les gens considérables fussent soumis de bonne foi, il y aurait peu de chose à craindre, en temps de paix surtout; mais si tous les protestants sont également révoltés, le désespoir général est fort à craindre.

» Il faut donc se persuader que si l'envoi des troupes n'est accompagné ou précédé d'un nouveau plan de conduite qui renferme les objets contenus dans ce mémoire, les troupes seront un spectacle dangereux à exposer, et feront un effet qui peut l'être encore davantage; de même que si elles viennent appuyer un système bien choisi, il y a tout lieu d'espérer qu'avec un peu de patience et de modération le calme se rétablira, les esprits s'apaiseront, et tout le pays sera réduit au point que l'on peut désirer. »

Ce mémoire m'a paru curieux à rappeler autant pour témoigner de ma modération que pour montrer où en était alors l'esprit du gouvernement sur la question religieuse. J'ai peut-être le droit de tirer quelque orgueil d'avoir adressé un tel mémoire au roi, quand je vois M. de Malesherbes si applaudi de ses généreux efforts en faveur des protestants.

CHAPITRE XV.

La jalousie de M. de La Popelinière. — Vaucanson. — Les prodiges de la mécanique. — L'aspic de Cléopâtre. — Les automates. — Oh! l'admirable travail! — Tout est découvert. — Retour de madame de La Popelinière chez elle. — La protection du maréchal de Saxe. — L'explication matrimoniale. — L'éloquence du maréchal. — Dénouement. — Les sentiments et la raison d'État. — Note, avec les réponses du roi. — Consolation. — Ambassade de Saxe. — La princesse Mouzinka. — Le grand dîner. — Les habits de gala. — Singulière épître du roi. — La prédiction. — Les deux dauphines. — L'entrevue. — Le portrait. — Les larmes légitimes. — Les noces. — Le régiment de Champagne. — Le maréchal de Saxe.

Pendant que je faisais de la tolérance parmi mes fanatiques du Languedoc, M. de La Popelinière se montrait le moins indulgent des maris. Excédé des avis anonymes qui lui dénonçaient sa pauvre moitié, il résolut enfin de profiter de mon absence pour la convaincre du crime de lèse-mariage. On lui avait dit que je m'introduisais chez lui par quelque trappe mystérieuse; il avait fureté partout sans rien décou-

vrir, et il prit le parti de faire examiner sa maison par un œil plus exercé que le sien.

Parmi les hommes de talent qui fréquentaient ses fêtes, était le fameux Vaucanson. Le traître! il n'avait pas de plus grand admirateur que moi; je lui avais pardonné le ridicule aspic mécanique, inventé par lui, pour aller piquer en *siflant* la Cléopâtre de M. de Marmontel, car j'étais « de l'avis de l'aspic » pour la pièce; mais je ne cessais de m'extasier sur ses automates jouant aux échecs, sur son automate jouant de la flûte, sur son poulet de bois, becquetant le grain et le digérant, sur son âne ouvrier en soie, enfin sur toutes les inventions qui avaient fait dire à Voltaire :

> Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,
> Semblait, de la nature imitant les ressorts,
> Prendre le feu des cieux pour animer des corps.

La Popelinière le fit donc venir pendant que sa femme était à l'Opéra avec le maréchal de Saxe. Vaucanson porta partout son regard scrutateur: d'ailleurs assez automate lui-même du côté de l'esprit, il n'avait pas fait plus de découvertes chez madame de La Popelinière que M. de La

Popelinière sans lui, lorsqu'il s'imagina d'aller se chauffer à la cheminée du boudoir. Le voilà tisonnant, et proposant une invention nouvelle pour chauffer les appartements, lorsque tout-à-coup il s'écrie: « Oh! l'admirable charnière que voilà! » Puis, avec l'adresse d'un homme du métier, il ouvre la plaque mobile pour mieux jouir de l'excellence du travail, et ayant déjà oublié pourquoi on l'a fait venir. La Popelinière fit aussi une exclamation, mais ce ne fut pas une exclamation d'artiste. « La perfide! s'écria-t-il, je la tiens! voilà enfin la preuve de son crime! Qu'on appelle un commissaire! » Le commissaire vient, constate la preuve des trahisons conjugales de madame de La Popelinière; et ordre est donné au portier de ne pas la laisser rentrer à la maison.

Mademoiselle Dufour court à l'Opéra et avertit sa maîtresse.

« Ah! monsieur le maréchal, dit la pauvre dame au comte de Saxe, je suis perdue si vous ne me reconduisez pas chez moi. »

Le maréchal la fait monter dans sa voiture et la reconduit. On veut lui refuser la porte, il

la force comme si c'eût été celle d'une citadelle ennemie, et amène madame de La Popelinière dans le cabinet de son époux. Celui-ci, autorisé par ce qu'il avait découvert, avait poussé plus loin ses perquisitions, et comme preuves à l'appui avait trouvé dans le boudoir deux ou trois lettres de moi.

Il les tenait à la main, et les jetant à la tête de son infidèle, sans respect pour le vainqueur de Fontenoi :

« Voilà, lui dit-il, madame, la récompense de mes soins. Tout vous accable à la fois, méchante femme, les lettres et la cheminée de votre boudoir. Je vous ai retirée de la misère, vous y retomberez. »

Le maréchal voulut s'interposer, et feignant de ne pas comprendre une pareille scène, demanda une explication au financier. Le financier ne put s'empêcher de lui confier les sujets de plaintes qu'il avait contre sa femme. Le maréchal de Saxe était plus éloquent à la tête d'une armée que dans un salon. Il voulut persifler son amphitryon, et l'interrompit en lui disant : « Mon ami, tu appelles de grandes affaires

d'avoir appris que tu es de la grande confrérie maritale; crois-moi, ne fais pas de bruit; cela ne servira de rien : il y a d'aussi honnêtes gens que toi qui en sont, et qui ne disent mot. Le duc de Richelieu couche avec ta femme! j'aurais mieux aimé que ce fût moi. Tu parles d'une cheminée ouverte: fais-la boucher, et encore une fois n'ébruite pas une affaire qui n'aura pas de suite si tu n'y mets pas trop d'importance par tes plaintes. C'est mon avis. Adieu. Fais ôter le plus tôt possible ta sotte consigne, et donne tes soupers comme à l'ordinaire, sinon tous les honnêtes gens te fuiront et te siffleront. »

Le respect que La Popelinière avait pour le maréchal l'empêcha de répondre; mais il n'en fut pas plus sage, et persista à vouloir se séparer de sa femme, qu'il chassa de chez lui avec une très modique pension. Je fus obligé d'y joindre douze cents livres par mois pour la faire exister honnêtement. Elle alla demeurer rue de Vantadour.

C'était généreux au maréchal de Saxe de prendre fait et cause pour madame contre monsieur, car il trouvait dans celui-ci un banquier très complaisant.

Un jour que madame de Pompadour lui demandait quelles étaient les qualités du fermier-général qui l'attiraient si souvent chez lui :

« Madame, lui répondit-il, La Popelinière en a une pour moi que je trouve excellente. Quand j'ai besoin de cent mille livres, je les prends dans son coffre; au lieu que si je m'adresse au contrôleur-général, il me répond toujours qu'il n'a point d'argent.

Une mission importante me fut confiée à mon retour des états.

On était en deuil d'une jeune princesse qui n'avait fait que paraître auprès du trône; madame la dauphine, enlevée à la suite d'une couche, mit toute la France dans la consternation; on exagérait ses bonnes qualités qu'on n'avait pas eu le temps de connaître. Le prince son époux était inconsolable : il n'en avait eu qu'une fille; mais les regrets des princes, comme tous leurs sentiments, sont subordonnés à la raison d'État. A peine cette intéressante épouse était-elle descendue dans la tombe, qu'il fut résolu de décider le dauphin à former de nouveaux nœuds. L'Espagne n'avait plus de princesse à nous don-

ner ; le Portugal était une province anglaise ; la Sardaigne était en guerre avec nous.

On jeta les yeux sur une princesse de Saxe, fille d'Auguste, roi de Pologne. La politique avait fait changer les intérêts, et la reine devait avoir pour bru la fille d'un roi qui avait exclu son père du trône. Cette faible considération n'arrêta pas le ministère ; il fut convenu de faire faire la demande de cette princesse par un ambassadeur extraordinaire.

J'avais été privé fort injustement de l'ambassade d'Espagne ; le roi crut me dédommager en m'accordant celle de Saxe. J'étais encore à Montpellier ; Sa Majesté me recommanda le secret, car on ne voulait annoncer le mariage qu'au moment où il serait déclaré. J'envoyai une note au roi de tout ce que je devais faire ; S. M. l'appostilla elle-même en marge. Elle était conçue et figurée ainsi :

Il est nécessaire, pour que le roi soit servi comme il le désire, que le duc de Richelieu sache le temps de son départ.	*L'on ne peut le savoir encore, vu qu'à Varsovie on ne peut savoir rien de rien.*
Il est impossible que les	*Point de carrosses ; cela*

ouvriers qu'il est obligé de faire travailler gardent le secret, et que l'acquisition des carrosses puisse se faire secrètement.

montrera plus d'empressement.

Le duc de Richelieu sera-t-il en deuil en arrivant à Dresde?

En deuil jusqu'au jour de l'audience au moins; car je ne sais s'il le peut, ou doit le quitter.

Les bons marchés se font avec de l'argent comptant, et les ouvriers avancent à mesure qu'ils en ont. Le duc de Richelieu, qui n'en a pas beaucoup, supplie le roi de lui en faire donner.

On lui en donnera à compte incessamment.

Je vins à Paris faire les préparatifs qui m'étaient nécessaires, et consoler en même temps madame de La Popelinière, qui gémissait tristement de sa catastrophe. Le plaisir de me revoir lui fit oublier tout ce qu'elle perdait pour moi, sa réputation et sa fortune; heureuse d'être aimée, elle préféra sa médiocrité à l'éclat dont elle avait brillé. Elle ignorait toutes mes infidélités aux dépens de M. le consul Capon; et ce ne fut que quelque temps après qu'elle crut devoir se consoler et même se venger de mon inconstance,

avec un abbé qui lui tenait plus fidèle compagnie que moi. Je ne l'ignorai pas; mais je fus indulgent pour elle comme je voulais qu'on le fût pour moi. Je poussai ces bons procédés jusqu'à lui faire payer exactement la même pension jusqu'à sa mort.

Je partis pour Dresde au mois de décembre. Accoutumé à la magificence, j'eus grand soin d'emmener une suite considérable: douze gentilshommes, dont un était le comte de Lally, depuis décapité; quatre-vingt-quatre pages, douze heiducs, six coureurs, cinquante valets de pied, etc. Mais j'ai déjà décrit mon cortége de Vienne : ce fut à peu près le même. J'avais aussi fait venir toute mon argenterie de Montpellier. Le roi de Pologne voulut me loger et me nourrir. On me donna des fêtes brillantes pendant un mois que je restai à Dresde; et ce qui me les rendit plus agréables encore, ce fut le tendre sentiment que j'eus le bonheur d'inspirer à la princesse de Mouzinka, dame du palais de la reine. Ce fut pour moi une autre princesse de Liechtensten; hélas! dans cette seconde ambassade, j'avais deux lustres de plus : mais la

princesse ne prit pas garde aux années. Je supplantai chez elle tous les Polonais. Cette intrigue ne fut pas même un mystère; la princesse, effrayée chaque jour davantage de voir arriver l'instant de notre séparation, se dédommageait de ses regrets futurs en ne me quittant presque pas.

J'aimais toujours l'éclat; j'obtins de donner un repas où j'invitai tous les grands, et où je déployai une magnificence extraordinaire. J'avais vaincu les Polonais en amour, je l'emportai de même sur eux par la recherche et la profusion.

Le peuple, curieux, comme il l'est dans tous les pays, accourut pour voir cette fête. La foule pénétra dans la salle, et après qu'on fut sorti de table, elle prit quelques figures de sucre. Je m'en aperçus, et dis à ces gens-là de tout prendre; des décorations immenses de dessert furent emportées; et dans le nombre des spectateurs, il y en eut qui s'approprièrent jusqu'à des assiettes d'argent et des couverts. On accourut pour m'en avertir, j'ordonnai de laisser cette partie d'argenterie exposée à l'avidité du public: tout fut pris. J'étais cependant le même homme qu'on

accusait si maladroitement de ne pas payer à ses valets de chambre l'habit de gala que je leur avais commandé de faire faire pour la fête : à en croire ceux qui me connaissaient si bien, j'aurais eu la mesquinerie de répondre à leurs plaintes multipliées que les cadeaux qu'ils recevaient de la cour devaient les dédommager.

Plus de deux cent mille livres de porcelaine fut le présent que me fit le roi de Pologne, glorieux du mariage de sa fille. Cependant j'étais toujours en correspondance secrète avec Louis XV, qui m'écrivit, au sujet de mon ambassade, cette lettre assez plaisante :

LETTRE DU ROI LOUIS XV

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Versailles, ce 4 janvier 1747.

« Je suis charmé que Votre Excellence soit ar-
» rivée à bon port à Dresde, et encore plus du por-
» trait qu'elle me fait de ma future belle-fille. Je
» voudrais bien la voir, et mon fils la tenir; car il
» dit qu'il est temps que son état finisse, et les der-
» niers temps seront les plus rudes à passer. Si elle
» eût été à vendre ou à convoiter, eussiez-vous ja-

» dis été un de ces convoiteurs? Sa gorge est bien
» couverte, pour qu'elle ait pu vous tenter à un
» certain point. Elle tient fort à cœur à mon fils,
» et il me paraît qu'il ne haïrait pas qu'elle fût
» suave. Il a bien recommandé à madame de Bran-
» cas de la faire baigner avant qu'il la vît, ce qui
» me confirme sur le soupçon que la pauvre dé-
» funte ne l'avait pas été assez.

» J'espère que par vos arrangements et les nô-
» tres la consommation se fera le 9, au plus tard
» le 13, n'y ayant pas de milieu, vu les jours mai-
» gres, que vous savez que je n'aime pas en pa-
» reille occasion. Je compte vous revoir vers la
» Chandeleur; mais je me flatte que vous ne me
» laisserez pas tout ce temps sans me donner signe
» de vie.

» Le roi de Pologne était fort curieux de sa-
» voir ce que vous aviez mandé de sa fille, et je
» crois qu'il sera satisfait de ce que le comte de
» Saxe lui répondra.

» Vous voyagez donc en tuant tout le monde:
» à Lunéville, quatre seulement; mais à Dresde
» presque tout : encore si c'était une autre odeur
» que celle des pastilles de Portugal, passe! mais

»de cette façon ce n'était pas soutenable. En »voilà assez pour aujourd'hui : bonsoir ! le mar»quis d'Argenson vous répondra au reste.

»LOUIS. »

Si le roi de France daigna m'écrire comme à un ami, le roi des poètes et des philosophes ne m'oublia pas non plus : ce fut à Dresde que je reçus les vers suivants de Voltaire :

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

AMBASSADEUR DE DRESDE.

Très magnanime ambassadeur,
Vous avez quelque sympathie
Pour les filles dont la manie
Est d'avoir du goût pour l'honneur,
Et qui sur la fin du bel âge,
Savent terminer quelquefois
Le cours de leurs galants exploits
Par un honnête mariage.
De votre *petite maison*
A tant de belles destinée
Vous allez chez le roi Saxon
Rendre hommage au dieu d'hyménée ;
Vous, cet aimable Richelieu,
Qui, né pour un autre mystère,
Avez toujours battu ce dieu
Avec les armes de son frère.
Revenez cher à tous les deux,

Ramenez la paix avec eux,
Ainsi que vous eûtes la gloire,
Aux campagnes de Fontenoi;
De ramener aux pieds du roi
Les étendards de la victoire,
Etc., etc., etc., etc.

Comme on voit, et le roi et Voltaire avaient tous les deux les mêmes dispositions à rire du sujet de mon ambassade.

La dauphine me raconta une singulière anecdote que je ne saurais mieux placer qu'ici.

Agée d'environ treize ans, la curiosité l'avait conduite dans le monastère des dames du Saint-Sacrement à Varsovie. Une vieille religieuse se présente à la princesse, l'arrête, et lui prenant la main :

» Madame, lui dit-elle, me connaissez-vous?

» — Oui, vous êtes la mère Saint-Jean.

» — Sans doute; mais je m'appelle aussi Dauphine, et je vous déclare, souvenez-vous-en un jour, qu'une Dauphine tient la main d'une autre dauphine. »

Cette religieuse vivait en grande réputation de sainteté.

L'évènement prédit eut lieu d'abord à Dresde

par la bénédiction du nonce. L'échange se fit dans une presqu'île du Rhin, près du fort de la Pile, où le prince Lubominski remit la princesse au maréchal de La Fare et à la duchesse de Brancas, chargés par le roi de la recevoir.

Les courtisans ne la trouvèrent point jolie. Deux jours avant son arrivée à la cour, le roi et le dauphin s'avancèrent à sa rencontre; on se joignit près de Brie-Comte-Robert. La princesse descendit la première de voiture et courut se jeter aux genoux du monarque en lui demandant son amitié. Sa Majesté la releva en l'embrassant, et la présenta au dauphin.

Quand le dauphin, la première nuit de ses noces, entra dans son appartement, à la vue de plusieurs meubles qui lui rappelèrent le tendre souvenir de sa première femme, il ne fut pas maître de retenir ses larmes. La dauphine les vit couler; elle en parut émue elle-même, et lui dit : « Donnez, monsieur, un libre cours à vos larmes, et ne craignez point que je m'en offense : elles m'annoncent au contraire ce que j'ai droit d'espérer moi-même si je suis assez heureuse pour mériter votre estime. »

Elle la mérita, mais sans jamais obtenir son cœur au degré où l'avait possédé la précédente dauphine. Du reste, elle avait infiniment plus de ressources du côté de l'esprit. Son éducation avait été très soignée; outre sa langue naturelle, on lui avait appris la latine, la française, l'italienne, l'histoire, le dessin; plusieurs autres connaissances d'utilité ou d'agrément étaient entrées dans le plan de ses études, et son avidité extraordinaire pour s'instruire lui avait fait faire de grands progrès en tout genre. C'est ce qui donna lieu à Voltaire, courtisan délicat, et si adroit à saisir les goûts et les passions de ses maîtres pour les mieux flatter, d'adresser à la nouvelle dauphine ces stances philosophiques que tout le monde sait par cœur, mais qui furent si mal interprétées qu'il n'osa pas les réclamer comme siennes.

La position de madame la dauphine vis-à-vis de la reine était très embarrassante. Elle ne parut qu'en tremblant devant une belle-mère dont le père avait été détrôné par le sien. Le troisième jour après son mariage, elle devait, suivant l'étiquette, porter en bracelet le portrait

du roi son père. Quoiqu'on se fût déjà fait de part et d'autre des protestations bien sincères d'oublier le passé, on sent combien il en devait coûter à la fille de Stanislas de voir briller sous ses yeux, comme en triomphe, dans son propre palais, le portrait d'Auguste III. Une partie de la fatale journée s'était écoulée sans que personne eût la hardiesse de regarder cet ornement, plus éclatant que les précédents. La reine osa la première en parler et y porter ses regards :

« Voilà donc, ma fille, lui dit-elle, le portrait du roi votre père?

» — Oui, maman, répondit la dauphine en présentant son bras à Sa Majesté ; voyez comme il est ressemblant! »

C'était celui de Stanislas.

Depuis lors, en effet, le roi et la reine, pénétrés de reconnaissance de cette galanterie où le cœur se peignait encore plus que l'esprit, l'adoptèrent pour leur fille et vécurent dans la meilleure intelligence avec elle et toute sa famille.

Les noces de M. le dauphin ne purent se faire

sans que le royaume entier y participât par des réjouissances publiques. Les bals de Versailles fixèrent surtout l'attention; les seigneurs les plus mal à l'aise furent obligés de s'épuiser pour y briller. Les bourgeois de Paris, toujours avides de participer aux plaisirs de la cour, furent très empressés de s'y rendre, quoiqu'ils n'y pussent assister que comme spectateurs. Les femmes n'étaient pas les moins curieuses d'y paraître. On plaça celles-ci en spectacle sur des gradins, et l'on eut grand soin de choisir les plus jolies pour les offrir aux regards de la cour. Un particulier s'étant mis sur une banquette destinée à d'autres, l'officier des gardes-du-corps voulut le déplacer, il résista; l'officier insistant, le quidam qui, sans doute, avait des raisons pour conserver son incognito, excédé d'impatience, lui répondit dans sa vivacité : « Je m'en fiche, monsieur, et si cela ne vous convient pas, je suis un tel, colonel du régiment de Champagne. »

Cette querelle fit de l'éclat et se répandit dans la salle. Un instant après, une dame qu'on voulait faire changer de place aussi, se voyant trop tracassée, s'écrie : « Enfin, vous ferez ce que

vous voudrez, mais je suis du régiment de Champagne. »

Le bal masqué fut plus libre : avec des billets chacun y était admis indistinctement. La marquise de Pompadour se doutait bien qu'on profiterait de cette fête pour lui enlever le roi. Elle était sur ses gardes, et fut si bien servie par ses émissaires, que les diverses tentatives des femmes qui avaient des vues sur le cœur du monarque échouèrent, ou du moins n'eurent à son égard aucune suite fâcheuse. Une scène originale et plaisante vint faire diversion aux aventures galantes et amusa beaucoup le monarque. Un buffet splendidement servi offrait en profusion des rafraichissements aux acteurs du bal. Un masque en domino jaune s'y présentait fréquemment et absorbait comme dans un gouffre insatiable les liqueurs fraîches, les vins exquis et toutes les pièces de résistance. S'il disparaissait un instant, c'était pour revenir plus altéré et plus affamé. Il fut remarqué de quelques masques qui le montrèrent à d'autres. Le domino jaune devint l'objet de la curiosité générale. Sa Majesté voulut le voir : inquiète de savoir qui il

était, elle le fit suivre; il se trouva que c'était un domino commun aux cent-suisses, qui, s'en affublant tour à tour, venaient successivement se remplacer à ce poste. Qu'on calcule ce qui fut consommé par cet être collectif appelé cent-suisse.

Le seigneur le plus distingué aux noces de madame la dauphine fut le maréchal de Saxe. La gloire de ce héros couvrait trop bien le vice de sa naissance pour que la princesse désavouât un tel parent. La France entière regrettait de ne lui avoir pas donné le jour; elle l'enviait à son pays, et venait de l'adopter: lui-même, Français dans le cœur, désirait d'être regardé comme tel; il avait demandé et obtenu des lettres de grande naturalisation. Après la bataille de Raucoux, le roi lui avait accordé six pièces de canon enlevées à l'ennemi. C'était ainsi que Louis XIV avait autrefois récompensé Villars. Enfin il venait de le déclarer maréchal-général de ses camps et armées, titre donné autrefois à Turenne. Tant de distinctions, quoique si dignement méritées, ne pouvaient manquer d'élever contre cet étranger, car à la cour on le

regardait toujours comme tel, la jalousie des courtisans et surtout des ministres. Ils résolurent de travailler efficacement à la paix pour arrêter le cours de ses triomphes et ses progrès dans la confiance du roi.

CHAPITRE XVI.

Campagnes d'Italie. — Revers. — Les Autrichiens devant Gênes. — Soumission de la république. — Exactions. — Révolte. — Gênes libre. — Gênes menacée. — Gênes délivrée. — Je suis demandé par des Génois. — Je pars pour l'Italie. — Je traverse la flotte anglaise. — Ma harangue au sénat de Gênes. — Mon activité. — Les femmes de Gênes. — Les sigisbées. — Annetta Brignole. — Pelinetta. — Mes amours avec la jolie Génoise. — Je suis vaincu. — Ma persévérance. — Je change de plan. — Je reçois un rendez-vous. — La nuit. — Le bonheur mystérieux. — La discrétion. — Le silence. — Je découvre mon bonheur. — Mystification.

Mon étoile me réservait de relever notre gloire en Italie, où il s'en fallait bien que la guerre fût heureuse depuis quelques succès obtenus en 1745.

Le roi d'Espagne venait de rappeler ses troupes, la bataille de Plaisance avait été perdue; il avait fallu se relever dans l'État de Gênes, puis repasser dans la Provence envahie.

L'armée impériale, après avoir repris dans cette campagne tous les postes qu'elle avait perdus la précédente, se présente devant Gênes le 7 septembre 1746. Le sénat, n'espérant plus de secours

et craignant un vainqueur irrité, fait ouvrir les portes au général Nadasti, consent par la capitulation que la garnison soit prisonnière, s'oblige d'envoyer le doge avec six sénateurs faire des excuses à la reine de Hongrie de s'être lié avec ses ennemis. Implorant sa clémence, Gênes s'engage à payer sur-le-champ cinquante mille génouines, faisant environ quatre cent mille livres de notre monnaie, pour être distribuées aux troupes allemandes. Le marquis Botta d'Adorno fut établi commandant de la ville.

Mais trois jours après, les commissaires autrichiens demandent encore une contribution de trois millions de génouines, à solder en différents termes, dont le plus éloigné était de quinze jours. L'État ne peut suffire à ce paiement, la banque est épuisée, le crédit perdu, le commerce ruiné; toutes les terres sont ravagées, les maisons de plaisance pillées et les habitants traités en esclaves par les soldats. Ce peuple faible encore, et nourri loin des armes, trouve de l'énergie dans son désespoir, se révolte, attaque la garnison, la chasse de la ville et la repousse jusqu'au-delà de ses frontières. Il brise le

joug d'un ennemi dont n'avaient pu le sauver, ni son enceinte de rochers, ni les rois de France, d'Espagne, et de Naples, ni lui-même quelques mois avant, où il lui aurait été plus facile de se défendre. La république, entièrement débarrassée des troupes allemandes, recouvre en peu de jours sa liberté.

La pusillanimité du commandant autrichien, qui s'amusait à négocier au lieu de combattre, laissa tout le temps aux Génois de se rassembler, de se fortifier et de se donner des chefs. Sachant tout ce qu'ils avaient à craindre s'ils retombaient sous la puissance des Allemands, ils se raffermirent dans leur résolution de mourir pour la patrie.

Malgré ce courage et ces efforts, les Génois victorieux dans leurs foyers n'étaient point assez aguerris pour soutenir la campagne contre des troupes régulières. Le comte de Schulembourg, remplaçant le marquis de Botta, les resserra de plus près dans leur ville. Ils se trouvèrent bientôt bloqués par mer et par terre, car une escadre anglaise secondait les Autrichiens. La France, dont le sort dans cette guerre était de se sacri-

fier continuellement pour ses alliés, leur envoya des secours d'argent, d'hommes et de capitaines.

L'armée autrichienne et piémontaise, favorisée par la flotte de Sa Majesté Britannique, avait passé le Var et était entrée en Provence. Les ennemis s'étaient avancés jusqu'à la rivière d'Argens, dans le dessein de tomber sur Toulon et sur Marseille, à la faveur de la marine anglaise. Ils prirent d'abord les îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honoré.

Le marquis de Mirepoix, qui commandait dans cette partie, n'avait pu, avec quelques brigades qu'il avait, que harceler l'armée ennemie et retarder sa marche. Pour en arrêter les progrès on jeta les yeux sur le maréchal de Belle-Isle.

Lorsqu'il arriva, les alliés avaient formé le siége d'Antibes. Les Anglais la bombardaient par mer tandis que les Autrichiens en faisaient le siége dans les formes. On n'avait point de marine à Toulon en état de tenir tête aux premiers, depuis long-temps maîtres de la Méditerranée; les côtes n'étaient défendues que par des miliciens; nos troupes, sans discipline, s'arrachaient le foin et

la paille; les mulets des vivres mouraient faute de fourrage : les ennemis avaient tout rançonné, tout dévasté du Var à la rivière d'Argens. Le maréchal de Belle-Isle ne put d'abord qu'être témoin de l'état déplorable et du découragement où étaient la province et les troupes. Il trouva don Philippe et le duc de Modène à Aix, n'ayant plus d'armées; il fut forcé de faire les fonctions d'intendant et celles de munitionnaire. Enfin les renforts étant arrivés, et secondé du marquis de La Mina, commandant les troupes espagnoles, il fit lever le siége d'Antibes. Par des mouvements adroits de son armée, il fit craindre au comte de Brown, général des ennemis, de se trouver enfermé en Provence sans espoir de retour; ce qui l'obligea de repasser le Var en désordre et avec précipitation, laissant aux Français une partie de son artillerie et toutes ses munitions.

Cet heureux évènement permit de faire passer aux Génois les secours promis, et que le duc de Bouflers commanda. Mais à peine était-il arrivé qu'il mourut de la petite-vérole. Les Génois me demandèrent eux-mêmes pour remplacer ce

malheureux général. Sa Majesté m'annonça que son propre choix s'accordant avec la demande des Génois, je devais me rendre à l'instant même à leurs pressants désirs.

Suivi de MM. d'Agénois, de Crussol et de Chauvelin, je pars pour Nice, où était l'infant don Philippe à la tête des Espagnols, et le maréchal de Belle-Isle, qui commandait les Français. Je m'embarque à Monaco avec mes officiers, et sans attendre mes équipages, je passe, par un temps très dangereux, presque au milieu de la flotte anglaise. Je reçus plusieurs bordées de canon, et ce fut en bravant tous les dangers que j'arrivai à Gênes. On ne m'attendait pas si tôt : on vint reconnaître le bâtiment, et bientôt le bruit se répandit que c'était moi qui arrivais. On s'empressa de me rendre tous les honneurs; le sénat m'envoya sur-le-champ un député nommé M. de Galdo, pour me complimenter, et me conduire au palais Doria qu'on avait destiné pour mon logement. Les Génois avaient formé des compagnies de gentilshommes et de cadets qui montèrent alternativement la garde d'honneur chez moi.

J'allai passer la revue des troupes qui étaient à Saint-Pierre d'Arêne, et qui me marquèrent un grand empressement de servir sous mes ordres. Ensuite je me rendis au sénat, qui vint au-devant de moi pour me complimenter, et auquel j'adressai le discours suivant, que je mets bien au-dessus de mon discours à l'Académie.

« SÉRÉNISSIME PRINCE ET TRÈS EXCELLENTS SEIGNEURS,

» Les intérêts les plus grands et les traités les plus augustes unissent le roi mon maître avec vous. S'il n'était pas déjà votre allié, vos malheurs et votre courage héroïque l'auraient déterminé à le devenir.

» Il ne cessera jamais de vous secourir et de faire voir à l'Europe que votre cause est la sienne. Il m'envoie pour vous en renouveler les assurances les plus fortes, et soutenir avec vous cette liberté que vous avez si bien défendue.

» Jamais ses ordres ne m'ont été plus chers que ceux qui me rendent votre compatriote et qui vont me faire partager vos dangers et votre gloire. Je n'aurai pour écarter vos ennemis qu'à suivre

le chemin que vous avez tracé; vos défenseurs n'ont qu'à vous imiter.

» Vos conseils seront mes guides; mon envie de vous plaire et d'imiter la grandeur de votre courage justifiera, s'il est possible, le choix du roi mon maître, que vous avez désiré; prévention honorable et flatteuse pour moi, qui doit vous être garant d'un attachement fait pour animer mon zèle et m'engager à chercher les occasions de vous prouver l'étendue de ma reconnaissance.

» Mon prédécesseur a regretté de perdre la vie avant de recueillir les fruits de sa valeur et d'être témoin de votre délivrance. Je chercherai la gloire de mourir sur vos frontières en combattant pour votre liberté, et je serai content de mon sort, pourvu que je puisse jouir un moment du plaisir de vous voir victorieux et libres. »

Je ne tardai pas à donner des preuves de mon activité. Je montais tous les jours à cheval pour aller observer les ennemis, et je disposai si bien mes troupes, que les Autrichiens ne purent faire aucune incursion sur les terres de la république,

malgré tous leurs efforts pour y pénétrer. Chaque jour on voyait se renouveler des chocs et des affaires particulières ; je me trouvais partout, et je semblais me multiplier. J'apprends qu'ils s'étaient emparés d'un village nommé Campofreſdo ; j'y vole : le poste était avantageux, les ennemis font une longue résitance ; mais enfin il fallut céder à l'impétuosité des Français. Le village est évacué, et une bonne garnison en assure à jamais la tranquillité.

Mes courses continuelles ne m'empêchèrent pas de penser à mes plaisirs. Tous mes équipages étaient arrivés à Gênes par différentes felouques, et, suivant ma coutume, je crus devoir y tenir le plus grand état. Je donnai des bals et des fêtes pendant tout l'hiver. Si quelque chose me charme dans les usages de la vie italienne, c'est l'institution du sigisbéisme. Le mari choisit lui-même le chevalier servant ou sigisbée de sa femme ; il faudrait être bien ridicule ou avoir une femme bien laide pour s'en dispenser ; or rien n'est si ridicule pour un mari italien que d'être jaloux, et rien n'est si rare que de trouver une jeune femme italienne qui soit laide. Le si-

gisbée est autorisé par le mari même à entrer quand il veut chez la dame ; il assiste à sa toilette, il l'accompagne en ville et à la campagne, il fait sa partie aux cartes, il porte son éventail ou son petit chien. Ce n'est pas une *charge honoraire* comme on voit, mais il y aurait trop à faire si les fonctions n'étaient partagées : peu de femmes n'ont qu'un seul sigisbée, quelques unes en ont jusqu'à six : je plains celui qu'on appelle le *patito*, le souffre douleur ; mais *il buon cavalier servante* est l'homme le plus heureux de la terre. Telle est du moins l'exclamation que m'arrache le souvenir de Pelinetta Brignole, belle-sœur du doge, dont je fus le sigisbée en titre. C'était une grande brune, bien faite et très jolie ; elle était gaie, aimait le plaisir, et jamais conquête ne me parut plus facile à faire ; je fus bien trompé dans mes calculs : on ne va pas toujours si vite en besogne malgré tous les priviléges du sigisbéisme. Elle avait une sœur nommée Annetta Brignole, qui ne fut pas si cruelle quand elle vint à Paris. Les Brignole étaient trois frères, l'un doge, l'autre sénateur, mari de Pelinetta ; et le troisième marquis, époux d'Annetta.

Puisqu'on me faisait les honneurs d'une des plus belles femmes de Gênes, je crus devoir y répondre en tâchant de faire quelques progrès sur son cœur. Il n'y eut sorte de galanterie que je ne misse en usage : chaque jour un valet de chambre portait à Pelinetta un bouquet magnifique, ou le ruban à la mode; je ne sortais pas sans aller prendre ses ordres; quand mes occupations militaires ne me forçaient pas de m'éloigner d'elle, je la conduisais partout, et comme elle était un peu dévote, j'assistais avec elle à une quantité d'offices qui me rappelaient mon ambassade de Vienne.

Quelques mois se passèrent sans que Pelinetta parût écouter ma tendresse; enfin l'habitude d'être avec moi la rendit plus confiante. Je crus que mon bonheur approchait, et je la quittais chaque jour avec l'espérance d'être plus heureux le lendemain. Son air libre et enjoué semblait m'encourager. Je pensais toujours toucher le but qui reculait toujours devant moi, et, contre mon ordinaire, j'embrassais continuellement une ombre pour la réalité. Devenu jaloux, je m'imaginai que tant de résistance ne pouvait être

occasionée que par un choix particulier, et je soupçonnai que le marquis de Monti, colonel du régiment royal italien, était la cause des refus que j'essuyais. J'avais remarqué que cet officier paraissait très bien avec Pelinetta, et je donnai ordre d'observer sa conduite.

Mes espions furent sur-le-champ mis en campagne. Chaque soir on m'apportait le rapport de ce qu'avait fait mon Italienne pendant la journée, et il ne se trouvait aucune preuve de son intimité avec le colonel Monti. Un mois d'observations les plus exactes me donna la conviction de l'honnêteté de Pelinetta. Je vis que si elle était sage pour moi, elle n'était pas plus facile pour un autre; ce fut au moins une consolation. Mais en y réfléchissant, je me reprochai d'avoir montré trop d'empressement, et surtout d'avoir trop fait apercevoir le but de mes soins. Très léger avec elle, je lui avais parlé en plaisantant des devoirs d'une femme envers son mari; je sentis que j'avais eu tort de ne pas les faire oublier sans en parler. La facilité que j'avais cru voir dans Pelinetta m'avait perdu; j'avais été trop sûr de vaincre, et j'avais manqué la vic-

toire. Je n'avais pas fait le noviciat des *patiti*. Persuadé que j'aurais dû attaquer le cœur de Pelinetta avec plus de discrétion et de mystère, je résolus de changer de batteries.

Cependant, pour avoir la force d'attendre le moment favorable que j'espérais encore faire naître auprès de Pelinetta, je pris une jolie danseuse de l'Opéra, qui me consolait de temps en temps des rigueurs de ma belle. Mais j'étais d'autant plus piqué que mes amis étaient plus heureux que moi. Mon parent, le duc d'Agénois, colonel du régiment de Brie, ne perdait pas son temps auprès de madame Spinola, qui était folle de lui; et le marquis de Chauvelin était fort aimé de madame Doria. Ces dames étaient les amies de Pelinetta, et je voyais avec peine que j'étais le seul qui eût à se plaindre des rigueurs d'une Génoise; ce qui était neuf pour moi dans tous les pays que j'avais parcourus. Ayant donc changé tout le plan de mon attaque, au lieu de paraître brillant et léger, et de sembler mettre peu d'importance à la vertu, je m'efforçai d'étaler de beaux sentiments, de répéter que l'estime que faisait naître une femme augmen-

tait l'amour qu'elle inspirait ; qu'une conquête facile n'avait aucun prix aux yeux d'un homme qui réfléchissait, et que les combats d'une âme sensible faisaient tout le charme d'une passion véritable. Plus de ces airs avantageux tant reprochés aux Français, plus de certitude de plaire. En peu de jours je ne fus plus le même homme. Pelinetta fit une neuvaine dont elle ne voulut pas dire le motif; je devins dévot comme elle, et ne quittai guère l'église quand elle y était. Elle m'avait reproché de ne faire aucun acte extérieur de religion ; l'amour me fit prosterner aux pieds d'un directeur.

Mes amis ne purent croire à un tel prodige ; ils en rirent beaucoup, et je me mis peu en peine de leur persiflage. Je brûlais d'atteindre à mon but; tous les moyens d'y parvenir me semblaient excellents. Bientôt j'eus lieu de m'applaudir de mon changement de conduite; Pelinetta m'écouta plus favorablement. Je la voyais seule plus souvent; elle commençait à écouter sérieusement mes plaintes; quelques soupirs annonçaient que son cœur devenait sensible, et je fus persuadé qu'elle n'é-

tait plus retenue que par la crainte de n'être pas toujours aimée.

Enfin je reçus un billet qui me fixait un rendez-vous pour le soir dans une maison voisine du palais Doria. Je devais m'arrêter à une petite porte, une femme devait m'introduire; ce rendez-vous avait toute la forme de ceux que l'on voit dans les romans.

En bon chevalier, je me rendis à l'heure prescrite au lieu indiqué. D'après une conversation que j'avais eue avec Pelinetta; je ne pus douter que ce ne fût elle qui voulait garder l'anonyme, et mon imagination me représentait d'avance un bonheur que j'avais acheté par tant de sacrifices.

Il était dit dans le billet que je devais ne pas m'étonner si on ne me répondait point, mais qu'on se faisait une loi du silence et de l'obscurité. Ce mystère me confirma encore davantage dans mon opinion; c'était sûrement ma chère Italienne qui n'osait encore se livrer à toute sa tendresse.

On fut, ainsi que moi, exact au rendez-vous. Une espèce de duègne se présente pour me con-

duire, me fait traverser deux appartements sans lumière, et m'engage à m'asseoir dans l'obscurité sur un canapé où je suis attendu. Un mouvement me fait sentir que je ne suis pas seul; j'alonge le bras et trouve une femme: mon cœur s'émeut et semble me dire que c'est Pelinetta. Mon bonheur s'accroît encore par tous les prestiges de l'imagination, et je me surprenais à me féliciter des obstacles et des éternels délais qu'on m'avait fait essuyer. Persuadé cependant que l'*incognito* n'était plus de saison, je suppliai instamment cette beauté invisible de se montrer à mes yeux; on me répondit par un silence opiniâtre. Je perdis mon temps à parler tout seul. Enfin la même femme qui m'avait amené se fit entendre et annonça qu'il était l'heure de se retirer. Je ne pouvais m'arracher à ce mystérieux asile; il fallut me promettre un autre tête-à-tête, et la confidente l'indiqua pour le surlendemain. Avec cette assurance je suivis la femme, qui me fit sortir de la même manière que j'étais entré.

Rendu chez moi, je ne pus m'empêcher de rire de cette singulière aventure. J'admirais la

caprice de ces femmes qui, tout en aimant le plaisir et en s'y livrant, croient se donner un relief de vertu en changeant la forme de leur défaite. Je convins en même temps que le ton mystérieux qui avait accompagné ce rendez-vous en avait augmenté le charme, et je fus d'avis de laisser à la belle Génoise la douce satisfaction de pécher dans l'ombre, puisque c'était son goût.

Le lendemain j'allai chez Pelinetta, et fus très bien reçu ; je crus lire dans ses regards qu'elle était fort satisfaite de la dernière soirée. Elle avait beaucoup de monde chez elle : je trouvai cependant le moyen de lui prendre la main, qu'elle me permit de baiser avec toute la grâce imaginable; je reconnus ces contours heureux que j'avais admirés dans la nuit, et tout m'assura que mon invisible était Pelinetta. Elle dit dans la conversation qu'elle avait une charmante partie pour le lendemain, et j'appliquai ce peu de mots à mon rendez-vous. Je lui répondis tout bas que j'espérais qu'elle ne serait pas seule heureuse. Quelques mots placés dans la conversation, et auxquels Pelinetta répondit, me persuadèrent que j'étais suffisamment entendu.

Le moment désigné arriva, et ramena les mêmes scènes que le premier jour entre mon invisible et moi : mais quelques mots que prononça malgré elle l'inconnue, détruisirent une partie de l'illusion; une voix rauque et forte se fit entendre : quelle différence avec la voix douce et harmonieuse de Pelinetta ! J'observe avec plus d'attention : mon tact se perfectionne au défaut des yeux; ma crainte d'être trompé ôte déjà à l'invisible la moitié de ses charmes. Je ne lui trouve plus les mêmes perfections : le bandeau de l'amour est tombé, et dans l'obscurité même, sa chute permet de voir mille défauts. Cependant je ne fais rien paraître; je m'efforce d'être toujours amoureux; mais j'épie le moment d'éclaircir mes doutes. Enfin le hasard me favorise : j'aperçois une lumière à travers l'ouverture que laisse une porte; comme l'éclair, je m'échappe, passe dans un autre appartement, et reparais un flambeau à la main.

Qui vois-je? une dame étendue sur le canapé dont rien n'annonce la fraîcheur. Ses mains s'efforçaient de couvrir son visage; je n'en reconnais pas moins la femme d'un noble qu'on

voyait souvent chez madame Doria, et qui se nommait madame de Valgo. Cette signora avait, pour tout mérite, un peu d'embonpoint qu'elle conservait depuis fort long-temps, car ses charmes avaient plus de cinquante ans de date, et son visage couperosé annonçait l'ardeur de son sang. Elle n'avait pu me voir sans être éprise; voulant éviter toutes les formalités des déclarations, elle avait emprunté la maison d'une de ses amies qui était absente, pour m'y recevoir tranquillement. Elle me connaissait assez de réputation pour prévoir que le mystère qu'elle empruntait me donnerait un plus vif désir de mettre cette aventure à fin, et qu'en s'y prenant ainsi, elle ne courrait pas risque d'être refusée, ce qui lui arrivait de temps en temps.

Et moi qui croyais posséder ma chère Pelinetta! Mon erreur, loin de causer du chagrin à madame de Valgo, lui avait paru d'autant plus heureuse qu'elle redoublait mes transports. Il lui importait peu qu'une autre fût l'objet du culte, quand elle recevait le sacrifice.

Ma surprise ne peut se dépeindre. En vain madame de Valgo s'excusa sur l'amour que je

lui avais inspiré ; en vain elle protesta qu'elle n'avait jamais aimé avec autant de passion ; en vain me représenta-t-elle ce qu'elle avait dû souffrir en apprenant que mon cœur était à une autre : je fus inébranlable, et m'éloignai du fatal canapé où j'avais été si cruellement trompé. Je dis à madame de Valgo qu'elle savait mon secret, que j'étais amoureux, et par conséquent que je n'étais plus le maître de disposer d'un cœur que Pelinetta avait seule ; en un mot, que j'étais désolé de ne pas pouvoir répondre à toutes les bontés qu'elle me prodiguait. Ne pouvant rien obtenir, et regrettant le rôle d'invisible, cette noble matrone finit par demander le secret, que je promis de garder encore plus pour moi que pour elle.

Guéri de mon erreur qui m'avait fait croire à un bonheur imaginaire, je redoublai de soins pour en obtenir un réel ; mais il était dit que mes efforts devaient être infructueux, et que le vainqueur de tant de belles verrait ses myrtes flétris à Gênes. Pelinetta ayant montré un moment de faiblesse que je n'avais pas su mettre à profit, éloigna toutes les occasions d'être seule

avec moi. Elle m'accablait d'amitiés quand les circonstances lui permettaient de me voir sans danger ; mais ferme dans sa résolution, elle ne voulut point hasarder d'en perdre le fruit. Hors de moi, voyant mes espérances s'évanouir de jour en jour, je résolus de mon côté de fuir pendant quelque temps une beauté plus difficile à vaincre que les Autrichiens, et de me livrer encore plus à mes occupations guerrières.

Mes dispositions empêchaient les Autrichiens de rien tenter de considérable. Les gorges des montagnes par où ils pouvaient passer étaient couvertes d'hommes et d'artillerie ; tous les postes pouvaient mutuellement se secourir et attendre qu'un renfort plus considérable vînt éloigner les ennemis ; enfin les Génois, sans être délivrés du fléau de la guerre, goûtaient déjà les douceurs de la paix.

Pendant cette espèce de tranquillité, désirant qu'une action d'éclat vînt me consoler de mes disgrâces en amour, j'entrepris de surprendre la ville de Savone, appartenante au roi de Sardaigne, allié des ennemis de la république. J'avais observé que par terre l'attaque serait

très difficile ; et ne voulant m'en rapporter qu'à moi-même, je monte une felouque, et vois que le côté de la mer me promettait un succès plus décidé. Je conçois aussitôt le projet d'y faire une descente pendant la nuit, tandis qu'une portion de mes troupes ira par terre faire le siége de la place.

Il fallait arriver dans l'obscurité; on attend que la lune ne puisse plus découvrir aux ennemis les vaisseaux qui doivent débarquer les troupes. La nuit arrive; je m'embarque avec les régiments que j'ai désignés, et fais voile vers la ville.

MM. d'Agénois, de Crussol et de Chauvelin ont ordre de marcher le plus secrètement dans les montagnes, de dérober leur route avec soin, et d'attaquer Savone par terre à une heure indiquée. Cette fausse attaque doit surprendre les ennemis, et les obliger à dégarnir les postes du côté de la mer, pour se porter à l'endroit où le péril est le plus évident. Pendant ce temps, j'eusse profité de cette erreur et monté à l'assaut sans trouver grande résistance.

Ce plan devait certainement réussir ; et sans la contrariété des vents, Savone était prise. A

peine j'étais embarqué, que la mer s'agite, ma petite flotte se disperse, et c'est avec des peines incroyables que je la réunis. Mais le jour qui survient décèle mes projets; la sentinelle ayant aperçu des voiles ennemies, répand l'alarme, et la garnison se multiplie sur les remparts.

A l'heure prescrite, MM. d'Agénois et de Crussol avaient fait leur attaque, qui, quoique meurtrière, avait eu du succès. Comme je l'avais prévu, presque toutes les forces s'étaient portées de ce côté, de façon que les Français, qui n'étaient pas secondés par une autre attaque, ne firent pas de grands progrès. Ma petite flotte essuyait tout le feu ennemi; je vis bien que l'opération était manquée; je retrogradai, et fis ma descente hors de la portée du canon; j'envoyai ensuite un aide de camp porter l'ordre au duc d'Agénois de se retirer, ce qu'il fit sans perte. Enfin, après avoir pris tous les postes avancés des ennemis, je rentrai dans Gênes aves des prisonniers, des munitions et de l'artillerie.

Toute la ville me sut gré de ce coup de main qui n'eut point l'issue que j'attendais, uniquement par la faute des éléments, mais qui prou-

vait peut-être mon activité. Mon retour n'en fut pas moins un véritable triomphe, d'autant plus qu'en même temps un parti autrichien avait été battu par M. de Monti.

Pelinetta renchérit encore sur les éloges qui me furent prodigués; jamais maîtresse ne parut plus tendre. J'avais eu un homme tué près de moi, et la sollicitude de l'Italienne témoignait l'intérêt qu'elle prenait à ma personne. Les jours d'un frère ne lui auraient pas été plus chers. C'était beaucoup pour l'amitié, mais pas assez pour l'amour.

CHAPITRE XVII.

Toujours amoureux. — Complot de table. — Le sommeil sauve Pelinetta. — Je sauve Gênes des Autrichiens. — Je suis maréchal de France. — On m'élève une statue. — Adieux à Pelinetta. — Sa sœur Annetta. — Mon départ de Gênes. — Épitre de Voltaire. — Le maréchal de Saxe. Quatrième campagne en Flandre. — Bataille de Lawfeld. — Berg-op-Zoom. — Le comte de Lowendal. — La paix. — Causes de la mort du maréchal de Saxe. — Ses munitions de guerre. — Madame de Pompadour et les arts. — La comédie dans les petits appartements. — Les fleurs blanches. — Disgrâce de Maurepas. — Retour à Paris. — Le *roulier*. — Servandoni. — Gennevilliers. — La glacière. — La chasse. — Le duc de Choiseul. — L'homme tué. — La chasse aux braconniers. — Mort de madame de La Popelinière.

Avais-je donc perdu toute mon éloquence auprès des dames? Pelinetta m'écoutait d'un air distrait chaque fois que je voulais aller au-delà des bornes des soins galants de mon rôle de sigisbée. En vain cette jolie langue italienne me prêtait ses tendres diminutifs qui rappellent les accents de ces rossignols que le Tasse a placés sur les arbres

du jardin d'Armide. Pelinetta souriait, mais éludait de répondre.

« Je le vois bien lui dis-je, vous redoutez mon inconstance : on m'a fait une perfide réputation à Gênes !

» — Non, me répondit-elle, nous ne sommes pas si exigeantes en Italie ; n'avez-vous pas entendu applaudir hier soir ces quatre vers?

È la fede degli amanti
Come l'araba fenice :
Che vi sia, ciascun lo dice;
Dove sia, nessun lo sa (1). »

J'avais en effet applaudi à cette vérité ; mais ce n'était donc pas mon inconstance qui faisait peur à Pelinetta. Toujours amoureux, mais désespérant presque de plaire, je voulus tenter un dernier effort auprès de ma chère Italienne, je lui donnai à la campagne la fête la plus brillante. J'avais fait orner une grotte dans laquelle des cascades naturelles répandaient une agréable fraîcheur et produisaient un doux murmure plus séduisant encore. Rien ne pouvait ressem-

(1) La constance en amour est comme le phénix : chacun dit qu'il existe, personne ne sait où il est.

bler davantage à un palais enchanté. Les vins les plus exquis furent apportés. J'étais convenu avec des dames qui s'intéressaient généreusement à mes amours, de tenter tous les moyens d'en faire boire plus que de coutume à Pelinetta : j'espérais qu'elle en deviendrait plus tendre ; mais ce projet tourna contre moi-même : en excitant à boire, je bus beaucoup.

Un bal succéda au plus somptueux festin ; et quoique je ne fusse pas très ferme sur mes jambes, je dansai continuellement avec mon Italienne, qui s'amusait beaucoup de l'état où j'étais. Tout-à-coup je la vois passer dans un cabinet; aussi étourdi de la danse que du vin, je trouve encore assez de force pour la suivre. Effrayée d'être surprise, elle me conjure de me retirer ; mais moi, hors d'état de l'écouter, je l'entraîne dans ma chute sur une bergère. Pelinetta redouble de courage et parvient à m'échapper; mes forces diminuaient de plus en plus. Pelinetta s'arrache de la bergère et m'y abandonne. Le croira-t-on ? accablé de fatigue et de vin, je ne tarde point à m'y endormir. Cette circonstance, dans laquelle mes intentions étaient

peu déguisées, fut sûrement une de celles où la belle Génoise eut le moins besoin de toute sa vertu.

Mes gens, inquiets de me voir long-temps absent, me cherchent partout; un de mes valets de chambre me trouva dans l'état où le sommeil m'avait surpris. Je reparus bientôt; et Pelinetta fut assez généreuse pour me pardonner et mon amour et mon somme.

Le lendemain, en racontant à Rafé cette aventure dont j'étais encore honteux, je ne pouvais me pardonner de m'être enivré en l'honneur de Gênes.

Peu de jours après cette fête, les Autrichiens firent divers mouvements qui me forcèrent à monter continuellement à cheval. Il y eut un choc considérable à Voltri (1), où je payai de ma personne; l'ennemi fut repoussé vigoureusement, et vit que tous ses efforts seraient inutiles. Je me bornai alors à une guerre défensive: et je crois que je fis preuve de quelque prudence. Enfin, après seize mois de séjour à Gê-

(1) Le 18 février 1748. C'était le comte de Nadasti qui commandait les Autrichiens. (*Éd.*)

nes, les hostilités cessèrent, le 15 juin 1748, et la paix fut faite. Je suis nommé par le roi maréchal de France.

La république crut me devoir aussi des marques de sa reconnaissance; heureuse et libre, elle voulut qu'un monument attestât à l'avenir ce que la France avait fait pour elle. Le sénat rendit un décret qui ordonnait qu'on m'ériegerait une statue pédestre dans le grand salon du palais, parmi celles des héros de Gênes. Le même décret me déclarait noble génois, moi et mes descendants, avec faculté de porter les armes de la république; et mon nom fut inscrit dans le *livre d'or* (1).

Je fus flatté, je l'avoue, de me voir une statue de mon vivant; les autres distinctions dont je fus l'objet ne me flattèrent pas moins; ma nomination au grade de maréchal de France fut célébrée à Gênes comme une fête nationale.

Je donnai des ordres pour le retour de l'armée française, et je me disposai à quitter l'Italie; mais je ne voulus point partir sans obtenir un

(1) Le duc d'Agénois fut honoré de la même distinction, comme mon parent. (*Note du duc de Richelieu.*)

tête-à-tête de Pelinetta. Cette charmante Génoise ne crut pas devoir le refuser à un homme à qui sa patrie accordait tant de témoignages de reconnaissance, et je fus reçu avec toutes les prévenances de l'amitié. Je lui exprimai mes regrets d'avoir pu lui déplaire, et l'assurai que tant que je vivrais, je conserverais d'elle le souvenir le plus tendre; que je l'aimerais toute ma vie, et que je ne demandais, en partant, que la grâce de lui écrire quelquefois.

Cette permission me fut accordée; et Pelinetta, croyant devoir moins craindre d'un homme qui la quittait pour toujours, ne rougit plus de m'ouvrir son cœur : elle m'avoua qu'il était sensible, et qu'elle avait eu besoin de s'armer de courage pour résister au penchant qui l'entraînait vers moi. Elle me fit l'aveu des combats qu'elle avait eus à soutenir; et prétendit que la crainte de me perdre après mon expédition avait été une des plus fortes raisons de sa résistance.

Mon amour-propre était satisfait; sans chercher d'autre explication, je me jette à ses pieds, je déplore mon malheur d'être obligé de retour-

ner dans ma patrie, et conjure Pelinetta de me conserver ses tendres sentiments que je mets au-dessus de toutes les faveurs. Pelinetta s'attendrit, et des pleurs coulèrent de ses yeux. Elle était habituée à mes soins, et ne pouvait perdre son sigisbée sans être très affectée. Sa sœur Annetta vint partager cet attendrissement. Je lus dans ses yeux que, confidente de l'amour de sa sœur, elle n'en comprenait pas la bizarrerie platonique.

La république avait fait armer trois galères pour me reconduire à Nice. Le sénat vint en corps, au palais Doria, me remercier, et je partis au bruit du canon dont on fit des salves continuelles. Tout le peuple s'empressait sur le rivage, et les cris de *Vive le libérateur de Gênes!* retentirent dans toute la ville. Je pus donc me flatter d'emporter les regrets des Génois. En effet, quel général fut jamais comblé de plus de témoignages de reconnaissance? On oublia un peu trop peut-être le maréchal de Bouflers que j'avais remplacé : hélas ! les morts et les absents ont toujours tort : et du vivant du maréchal, madame de Bouflers avait déjà bien oublié

son époux; je ne devais pas *oublier* de la mettre sur ma liste.

On pardonnera à ma vanité de citer l'épître que m'adressa Voltaire :

A M. LE DUC DE RICHELIEU

A L'OCCASION DE LA STATUE A LUI DÉCERNÉE PAR LES GÉNOIS.

Je la verrai cette statue
Que Gêne élève justement
Au héros qui l'a défendue.
Votre grand-oncle, moins brillant,
Vit sa gloire moins étendue;
Il serait jaloux à la vue
De cet unique monument.
Dans l'âge frivole et charmant
Où le plaisir seul est d'usage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper si tendrement;
Pour modeler ce beau visage
Qui de Vénus ornait la cour,
On eût pris celui de l'Amour,
Et surtout de l'Amour volage;
Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image
Du dieu qui préside aux jardins.
Ce double et charmant avantage
Peut diminuer à la fin;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du sculpteur la modeste main
Vous fera l'air moins libertin;
C'est de quoi mon héros enrage.
On ne peut filer tous ses jours

Sur le trône heureux des amours ;
Tous les plaisirs sont de passage ;
Mais vous saurez régner toujours
Par l'esprit et par le courage.
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable aventure
Se trouveront en miniature
Dans mille boîtes à portrait
Où Macé mit votre figure,
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du héros soutien de nos armes ;
Ceux du père, du défenseur
D'une république en alarmes ;
Ceux de Richelieu, son vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.
Pardon, je sens tous les travers
De la morale où je m'engage.
Pardon : vous n'êtes pas si sage
Que je le prétends dans ces vers.
Je ne veux pas que l'univers
Vous croie un grave personnage.
Après ce jour de Fontenoi,
Où, couvert de sang et de poudre,
On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre roi ;
Lorsque prodiguant votre vie,
Vous eûtes fait pâlir d'effroi
Les Anglais, l'Autriche et l'envie,
Vous revîntes vite à Paris
Mêler les myrtes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le temps et l'amour n'ont point d'ailes ;
Et vous servez encor les belles
Comme la France et les Génois.

Il n'y avait plus qu'un homme dont j'aurais pu être jaloux, et c'était le maréchal de Saxe. La campagne de 1747 avait encore ajouté à sa gloire.

Le roi fit cette quatrième campagne, après laquelle l'histoire sévère pourrait dire qu'il a disparu de son règne, et le maréchal gagna sous ses yeux, contre le duc de Cumberland, la bataille de Lawfeld (1), moins disputée et plus sanglante que celle de Fontenoi. Sa Majesté coucha le soir où le prince anglais avait couché la veille.

On ne s'arrêta point : on mit le siége devant Berg-op-Zoom, surnommée *la pucelle* ou *l'inexpugnable*. La valeur seule devait triompher de cette ville. Elle fut prise d'assaut après soixante-quinze jours de tranchée ouverte. Le soldat fit un butin considérable. Ce fut au comte de Lowendal qu'on dut cette conquête. Ce Danois, compagnon du maréchal de Saxe, n'était pas aussi grand militaire, mais c'était un des hommes les plus instruits de l'Europe : il parlait quatorze langues. Lowendal avait le même soin

(1) 1747.

que Maurice de la conservation des troupes. Dans sa lettre à ce général il estimait sa perte à quatre cents hommes seulement, et celle des ennemis à cinq mille, tant tués que blessés : proportion bien extraordinaire et qui prouve à quel degré il était avare du sang des soldats. Le roi, au moment où il apprit la prise de Berg-op-Zoom, remarqua comme humiliant pour la France que ses deux plus grands capitaines fussent étrangers, et qu'elle n'en produisit plus de tels qu'autrefois. « C'est qu'aujourd'hui, répondit le prince de Conti présent, nos femmes ont affaire à leurs laquais. » Madame de Lowendal étant venue chez le monarque, il la reçut comme la femme d'un héros, et lui dit : « Madame, tout le monde gagnera par cette conquête : je donne à votre mari le bâton de maréchal, et j'espère délivrer mes sujets du fléau de la guerre. » Il déclara en même temps le maréchal de Saxe commandant-général des Pays-Bas, et avant de quitter la campagne, il parut en effet de nouveau aussi empressé de faire la paix que s'il eût été battu. L'abbé de La Ville fut chargé de déclarer aux États-Généraux que les principes de modération

de son maître n'avaient pas changé depuis ses nouvelles victoires.

Les Hollandais, convaincus enfin de la bonne foi de Louis XV, songèrent sérieusement à profiter de cette ouverture. Ils pressèrent l'Angleterre de s'y rendre, et le comte de Sandwich écrivit au marquis de Puysieux pour lui proposer de recommencer à Aix-la-Chapelle les conférences pour la paix. Sa proposition fut acceptée : il en résulta bientôt ce traité si étrange, par lequel la France, qui avait épuisé son sang et ses trésors dans cette guerre, la France victorieuse depuis cinq ans, non seulement ne recueillit aucun avantage, n'exigea aucun dédommagement, mais reçut la loi qu'elle aurait pu dicter.

Nous revînmes bientôt aux tristes querelles des parlements et des jésuites, et le maréchal de Saxe, au lieu de périr sur un champ de bataille, mourut des blessures de Vénus. Dans les deux dernières années de sa vie c'était un cadavre ambulant. Il fut puni de n'avoir pas été assez délicat dans le choix de ses plaisirs ; autrement, ce goût excessif des courtisanes fut peut-être le principe de ses exploits et de sa gloire. Si leur

commerce était nuisible à sa santé, il n'ôtait rien à la liberté de son esprit, et son âme conservait toute sa vigueur; il ne redoutait que d'être esclave d'un engagement avec une honnête femme.

Doué d'une force extraordinaire, il avait en même temps un tempérament qui démentait tout ce qu'on a dit contre les hommes forts. L'amour était chez lui un besoin physique et non une passion; aussi regardait-il les femmes comme faisant partie des munitions de guerre de son armée. Il avait établi dans Bruxelles des lieux de débauche pour les soldats. Une sentinelle était à la porte, avec la consigne d'écarter les officiers : il supposait que ceux-ci pouvaient se pourvoir ailleurs.

De Gênes je me rendis à Montpellier pour tenir les états. Mes instructions étaient fatales aux priviléges de la province, je dus les remplir. Mais en cherchant à augmenter l'autorité du roi, je ne m'en fis pas moins aimer de tous les ordres par une grande affabilité : c'était bien le moins. J'eus quelques chicanes avec le parlement; mais tout se termina à l'amiable.

Je n'eus pas à me plaindre quand je reparus à la cour. Le roi et la favorite me comblèrent à l'envi des témoignages publics de leur faveur.

Madame de Pompadour, en affermissant et étendant son empire durant la paix, sentit bientôt le poids du fardeau qu'elle s'était imposé en même temps. Louis XV, que dissipaient les voyages, la diversité des lieux, le tumulte des camps, les mouvements de l'armée, tomba dans une langueur et dans un affaissement dont il fallut le tirer par toute sorte de secousses. Elle aimait les arts, elle les appela à son secours.

On a vu que M. de La Popelinière avait un théâtre à Passy : c'était un ton que se donnaient volontiers nos hommes de finance pour faire les grands seigneurs.

Madame de Pompadour avait eu de bonne heure le goût de la comédie et la jouait assez bien. Il y eut bientôt de fréquents spectacles aux petits appartements, où les personnages les plus illustres et les plus graves de la cour se livrèrent à cet art pour amuser le roi. Mais la marquise eut le tort grave de donner aux histrions une

considération nouvelle. Soit que prévoyant déjà le temps où n'excitant plus les désirs de son amant elle voudrait les diriger encore, soit qu'elle cherchât seulement un autre moyen de l'égayer par le détail des intrigues de coulisse, elle se ménagea la surintendance de l'Opéra, en faisant ordonner à la ville d'en prendre la direction. On assimila ce bureau aux édiles qui avaient l'inspection des spectacles de Rome; mais il y a loin de ces magistrats qui frappèrent de respect les soldats de Brennus à un marchand de la rue Saint-Honoré fait échevin. La marquise se fit remettre en outre par le lieutenant de police Berryer la gazette scandaleuse de Paris, et cette capitale immense offrait chaque jour quelque anecdote nouvelle.

Madame de Pompadour inspira encore au roi la manie des bâtiments. En semant ainsi l'argent du roi chez les artistes et les littérateurs, elle se fit des partisans, et trouva des poètes pour célébrer sa munificence. Voltaire fut du nombre, et se fit pardonner sa flatterie par l'élégance même de ses éloges : mais il y eut aussi des rimeurs qui protestèrent contre tant d'encens. Le comte de

Maurepas, à qui on eût pu appliquer ce vers de Boileau :

..Pour un bon mot il perdrait vingt amis,

s'était déjà permis quelques plaisanteries sur le compte de la marquise, et Sa Majesté en avait ri. Un jour, à Marly, elle trouva sous sa serviette ce quatrain :

La marquise à bien des appas ;
Ses traits sont vifs, ses grâces franches,
Et les fleurs naissent sous ses pas :
Mais, hélas ! ce sont des fleurs blanches (1).

L'insulte était sans doute sanglante ; aucune femme ne l'eût pardonnée. C'était attaquer celle-ci d'autant plus cruellement, qu'on révélait à toute la France un défaut secret que son amant même ignorait. Le comte-poète eut ordre de se démettre de ses emplois. M. Rouillé, qui n'avait jamais rien connu des ports, eut son département ; ce qui fit dire, en jouant sur le mot, qu'on donnait la marine à conduire à un roulier.

(1) Nous autres qui nous mêlons de médecine, nous nous inscrivons en faux contre cette orthographe, très poétique d'ailleurs, et nous écrivons *flueurs*.

(*Note du duc de Richelieu.*)

Le comte d'Argenson eut le département de Paris et celui des haras du royaume.

J'obtins à cette époque la lieutenance des chasses de Genevilliers, à deux lieues de Paris. Je résolus de m'installer dans cette résidence d'une manière digne de mes nouveaux honneurs; j'avais d'ailleurs l'intention d'y recevoir le roi. J'achetai donc une maison assez mesquine pour en faire un rendez-vous de chasse; c'était le terrain que je voulais; en peu de temps il ne fut plus reconnaissable. Nous avions alors à Paris un peintre-architecte dont le génie allait à mes goûts. On ne pouvait, en effet, ordonner une fête ni construire un édifice de luxe sans le secours de Servandoni; c'était un homme digne de diriger de grandes dépenses, mais, malheureusement pour lui, Servandoni se mêlait d'en faire, et celui qui construisait ou décorait tant de palais était souvent menacé d'être jeté par ses créanciers au fond d'une prison. J'ai entendu critiquer la régularité de ses plans; ce n'était pas en effet un artiste enchaîné aux règles. Sa hardiesse et son goût pour le grand iose devaient nécessairement l'entraîner à de grandes incor-

rections ; mais on commençait par l'admirer, et ce n'était qu'après que l'on songeait à le critiquer.

Ce fut lui qui demanda cent mille guinées pour faire un feu d'artifice à Londres en 1749, on les lui donna, et ceux qui le virent ne dirent pas que ce fût trop cher. Chez le duc de Wurtemberg, à Stuttgard, il fut chargé des décorations et des détails d'un opéra ; il trouva moyen de mettre quatre cents chevaux sur la scène, et leur fit exécuter des évolutions comme sur le champ de bataille.

Servandoni vint dessiner et planter mon jardin de Genevilliers. Un jour la glace que j'avais fait venir de Paris vint à fondre ; je fus vivement contrarié, et je fis construire une glacière. Grâce à Servandoni, ma glacière est un des plus jolis édifices du monde. Elle figure un temple antique en rotonde, soutenu par douze colonnes corinthiennes ; ce petit temple était surmonté d'une statue tournante qui représentait Mercure : j'étais bien aise de prouver que certaine chanson où ce Dieu est introduit m'avait fort peu touché (1). Somme totale, ma glacière m'avait coûté cent mille écus,

(1) Nous avons cité cette chanson dans ce volume. (*Éd.*)

si on trouve que c'est beaucoup pour boire frais, il faut remarquer que la petite montagne de Genevilliers fut élevée dans un lieu très plat.

Je me montrai assez rigoureux pour conserver le gibier.

Le roi vint chasser plusieurs fois, et trouva la plaine charmante, parcequ'il y tua en un jour plus de huit cents pièces. Je m'empressai de lui offrir une fête très galante où madame de Pompadour fut la souveraine. Comme premier gentilhomme de la chambre, je donnai ordre aux acteurs des trois spectacles de se rassembler pour rendre cette fête plus complète, et tous les talents de Paris y concoururent aux plaisirs du maître et de la favorite.

Je ne gardai pas long-temps ce lieu de plaisance. J'eus le malheur de tuer involontairement un homme à la chasse; désolé de cet accident, je jetai mes fusils, jurai de ne plus prendre cet exercice, et vendis Genevilliers au duc de Choiseul, encore plus sévère que moi pour garder le gibier. La plaine de Genevilliers est une presqu'île formée par la rivière de Seine; elle

est gardée naturellement de ce côté, hors le temps des grandes gelées où la glace permet aux lièvres de s'échapper. Le duc de Choiseul faisait commander un détachement de Suisses, dont il était colonel, pour former une enceinte sur le bord de la rivière, afin de s'opposer aux braconniers. Ces gardes avaient en même temps ordre de tirer fréquemment des coups de fusil pour épouvanter le gibier, qui se retirait dans les terres, et qui par ce moyen n'approchait pas des rives qu'il pouvait franchir.

Toutes les fois que je revenais à Paris, je ne manquais point de voir madame de La Popelinière. J'observais bien qu'un certain abbé, nommé de Sade, lui tenait fidèle compagnie; mais je ne cherchai point à pénétrer si elle se consolait avec lui de mes fréquentes absences. Je faisais payer très exactement sa pension. J'eus même grand soin de cette triste amie quand elle fut attaquée d'un cancer au sein, dont elle mourut.

Sans doute je lui devais quelques larmes; je lui avais donné une célébrité bien funeste pour elle. L'histoire de la cheminée tournante fut

pendant plusieurs années l'anecdote à la mode. Ma réputation s'en était accrue prodigieusement: ce que je faisais semblait toujours nouveau.

CHAPITRE XVIII.

Le marquis de Brignole à Paris. — Annetta. — Souvenirs. — Bonheur incomplet. — Ma statue. — Je n'ai pas été le premier. — Principes de l'amour italien. — La clef. — Théâtre de madame de Pompadour. — Intrigues et cabales. — Réflexions demi philosophiques. — Les exclusions. — Les embarras d'un premier gentilhomme. — Ses plaisirs. — Ses vengeances. — Madame Du Roure. — Le page muet. — L'abbé de Bernis. — Impromptu. — La duchesse de Lauraguais. — La rue des Mauvaises Paroles. — Objections prévenues. — Mon âge. — Lettres d'amour.

Le marquis de Brignole, qui, pendant mon séjour à Gênes, avait promis à sa femme Annetta de lui faire voir Paris, tint sa parole, et vint descendre à mon hôtel de la Place-Royale. J'eus pour eux tous les égards que méritaient la sœur et le mari de ma chère Pelinetta; je leur procurai tous les agréments de la cour et de la capitale. Annetta n'était pas aussi séduisante que sa sœur; mais elle était aussi belle, avec un cœur aussi tendre. Elle m'avait déjà vu d'un œil favorable; et les nouveaux soins que je lui prodiguai sans partage furent reçus avec la même

complaisance. Je vis bientôt qu'elle serait moins cruelle que Pelinetta, et qu'elle me dédommagerait des rigueurs que j'avais essuyées. Elle passa six mois dans mon hôtel avec sa fille, qui fut depuis la princesse de Monaco.

Je n'avais pas eu besoin d'un temps si long pour me consoler avec elle du scrupuleux et discret amour de sa sœur. Cependant je ne sais quel vague regret me tourmentait encore parfois. Le souvenir de Pelinetta était toujours là, avec des sensations diverses : tantôt en retrouvant dans les traits d'Annetta une douce ressemblance, je me figurais être deux fois heureux, et les deux sœurs n'en faisaient plus qu'une dans celle qui répondait à mon amour pour toutes les deux; tantôt ma pensée, plus d'accord avec mes yeux, différenciait ces deux images au lieu de les confondre; et alors que la seconde m'accordait tout, ma vanité souffrait de ne pouvoir lui parler que des refus de celle que j'avais aimée la première. Tel est l'esprit humain, toujours disposé à troubler le bonheur présent par un pénible retour sur le passé, ou par l'ambitieux et vain désir de l'avenir. Une femme m'avait résisté ! elle ne

m'aimait donc pas? c'était donc coquetterie de sa part de feindre de l'amour alors que je m'éloignai d'elle! et cette femme était une Italienne!

J'osai enfin exprimer cette inquiétude jalouse à ma chère Annetta.

« Non, lui dis-je, vous ne me persuaderez pas que votre sœur n'était pas insensible : m'aurait-elle laissé partir ainsi?

» — Elle en a bien pleuré.

» — L'amour n'a-t-il que des larmes en Italie?

» — Je vous prouve le contraire.

» — Votre sœur ne m'aimait donc pas?

» — Elle vous aime encore.

» — Je comprends! entre elle et moi c'est de près comme de loin.

» — Combien de fois je l'ai vue passer en soupirant dans cette superbe salle du palais des doges où votre statue figure parmi celles de tous les nobles Génois qui ont illustré ou défendu notre république!

» — C'est cela : ma statue et moi, c'est pour elle la même chose : c'est fort heureux pour elle que Gênes m'ait accordé un honneur qui n'appartient qu'aux morts.

» — Que vous êtes loin de la vérité !

» — Me parlerez-vous de sa vertu ? Vous êtes donc bien coupable, vous qui ne vous contentez pas d'un sigisbée de pierre ! Mais je ne suis pas dupe de ces beaux sentiments, *carissima Annetta;* je n'étais que le *patiti,* il y avait le *buon cavalier serviente.*

» — Hélas! plaignez ma sœur; si vous saviez... »

Ces derniers mots avaient un air de mystère :

« *Si je savais ?* » dis-je avec une intention curieuse, et désirant déjà, dans l'intérêt de ma vanité, que quelque chose d'extraordinaire motivât l'exemple unique, je crois, d'une défaite dans ma vie. *Annetta mia,* que voulez-vous dire?

» — Hélas ! vous n'avez pas été le premier amant de ma sœur.

» — C'est justement ce que je dis, la mode italienne :

Molti averne
Un goderne
E cangiar spesso (1).

» — Je voulais dire, moi, que vous n'êtes pas le premier qu'elle n'a pu rendre heureux.

(1) En avoir plusieurs, jouir d'un, et changer souvent.

» — Son mari a donc un privilége unique?

» — Il n'est pas plus heureux que les autres.

» — Je n'y suis plus.

» — Comment vous expliquer ce secret?

» — En le disant tout simplement.

» — J'aimerais mieux une allégorie.

» — Et si je ne trouve pas la clef?

» — Vous seriez bien moins embarrassé que celui qui aurait une clef et ne trouverait pas de serrure.

» — Fort bien, dites.

» — J'ai tout dit.

» — Comment, vrai?

» — Vous m'avez fourni vous-même l'énigme que je cherchais.

» — O pauvre Pelinetta! m'écriai-je quand j'eus trouvé le mot de l'énigme.

La nature n'avait pas été marâtre pour Annetat Brignole, c'était une femme accomplie; mais aussi la nature la rendit bientôt inconstante dans Paris; je m'en doutai, lorsqu'au bout de six mois elle s'aperçut tout-à-coup qu'elle devait me gêner dans mon hôtel, et qu'il était plus convenable pour son mari et elle de prendre un

hôtel à eux; je les laissai faire, ils allèrent habiter rue d'Anjou, dans le faubourg Saint-Honoré.

Pendant cinq ans et six mois qu'elle demeura à Paris, je ne cessai pas de rendre de tendres hommages à ma chère Annetta, et j'eus occasion de lui rendre même quelques services. Ma charge à la cour m'appelait à Versailles, je dus bientôt me mêler des spectacles de la cour; je trouvai de grands obstacles à surmonter pour conduire tous les amours propres d'auteurs, d'acteurs et d'actrices. Le duc de La Vallière avait été jusque là l'ordonnateur principal des fêtes; ce fut avec lui que j'eus une première querelle : nous n'aurions pas été plus jaloux du commandement d'une armée que du droit de faire jouer telle ou telle pièce devant le roi. Chacun de nous était à cheval sur son vouloir; enfin, après bien des discussions, on trouva heureusement des moyens de conciliation pour ne pas déposséder l'un et pour accorder quelque chose à l'autre.

Madame de Pompadour, qui avait fait un choix particulier de ses acteurs, était, comme de rai-

son, la première actrice elle-même, et chantait dans tous les opéras. J'ai déjà rendu cette justice à son talent; et si ses charmes ne l'eussent pas fixée près du trône, elle aurait pu figurer avec avantage sur les planches. Elle jouait dans tous les genres. Les seigneurs qui briguaient l'honneur de lui faire leur cour furent admis dans la troupe royale; et tel obtint souvent une grâce pour avoir bien chanté ou bien dansé. Le duc d'Ayen, depuis maréchal de Noailles, les marquis de La Salle, de Courtenvaux, de Langeron, furent en grande faveur; les deux premiers chantaient dans l'opéra, et n'eurent pas lieu d'être mécontents de leur complaisanee. La duchesse de Brancas fut reçue chanteuse, à la recommandation du duc d'Ayen, qui s'intéressait à elle. C'était là le canal des grâces, et chacun s'empressait d'y recourir. On ne se fait pas impunément histrion. L'amour-propre et la jalousie inséparables du théâtre ne tardèrent point à faire naître des querelles entre ces comédiens titrés. Nous eûmes des cabales organisées comme dans les troupes publiques; nous rions peut-être à tort des travers des gens qui

nous amusent ; j'ai peur quelquefois que nous ne valions guère mieux qu'eux. Il y a eu des jours où j'avais besoin des flatteries de Voltaire pour me souvenir que j'étais d'un autre sang que le sang bourgeois. Comme il m'est arrivé d'en faire l'aveu, j'ai été accusé de *philosophie*. Mais revenons à notre théâtre. Une dispute eut lieu pour un pas de danse, entre MM. de Courtenvaux et de Langeron. Le premier, élève du grand Dupré, était premier danseur ; l'autre le doublait. Celui-ci pria un jour son ami de lui céder la *chaconne* qu'il avait dansée plusieurs fois, mais ce fut inutilement ; nouvelles instances, avec aussi peu de succès. Courtenvaux prétend qu'étant premier danseur, il doit faire ce qu'il lui plaît, et malgré tous les accommodements qu'on put proposer, il parut dans la chaconne. Ce refus obstiné pensa être suivi d'une affaire grave, que des amis arrangèrent heureusement.

Bientôt les premiers choisis n'admirent qu'avec grand'peine des jeunes gens dans la *troupe* ; car les comédiens de cour eux-mêmes n'osaient pas alors s'appeler *compagnie*. Ils ne faisaient

jouer que leurs maîtresses, et ils éloignaient le plus qu'ils pouvaient les aspirants, dans la crainte sans doute de voir partager les grâces. Ce fut le besoin urgent de sujets qui fit recevoir le vicomte de Rohan et le marquis de Beuvron.

On sent de quelle importance il était pour moi d'exercer, là comme ailleurs, les priviléges de ma charge : parfois j'en recueillais tous les embarras ; combien il m'était difficile par exemple de concilier les rivalités de deux dames que j'aurais voulu également satisfaire !

De l'impartialité au théâtre ! autant vaudrait rêver la paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre. Je réussissais mieux quand j'avais intérêt à brouiller deux cœurs trop unis pour moi : et puis, que d'occasions pour contenter les caprices de mes petites vengeances d'amour ! A quelles dures épreuves je soumettais celles qui se permettaient de ne plus m'aimer avant que cela ne me convînt, ou mieux encore, qui persistaient à m'aimer malgré moi !

Rien n'égalait les grâces de la petite comtesse Du Roure, dame de compagnie de la dauphine ; mais elle ne voulait pas comprendre que ses

grâces ne suffisaient plus pour me fixer. J'avais promis à la duchesse de Lauraguais de tourmenter la jolie comtesse au point de lui faire perdre patience. On devait représenter je ne sais plus quel opéra; mais il y avait un rôle qui allait merveilleusement à la taille et à la voix de madame Du Roure; elle fut la première à le demander, et vint m'en parler comme certaine de l'obtenir. « Pas du tout, lui dis-je, je le destine à une autre.

» — Vous voulez rire.

» — Je parle très sérieusement.

» — Et quel rôle me restera-t-il? celui-là seul me convient.

» — Hé bien, vous prendrez un rôle de page muet.

» —Moi, un rôle de page muet dans un opéra! moi confondue parmi les figurantes!

» — Vous, madame, je le veux. »

Je m'attendais à une réplique cruelle pour mon ton impératif; mais la comtesse m'aimait encore assez pour se soumettre. Elle renonça au rôle qu'elle avait choisi, et joua celui de page muet; souffrant avec une résignation angélique

toutes les remarques d'étonnement que suscita son sacrifice.

A quelques jours de là on parla de monter le Tartufe. La comtesse Du Roure espérait bien être dédommagée par le rôle d'Elmire.

« Du tout, madame, vous jouerez Flipote. »

Elle ne tint pas à ce dernier outrage, et nous nous brouillâmes tout de bon.

Madame de Pompadour, en quittant son théâtre, où souvent elle faisait le rôle de princesse, allait le continuer dans son palais. Comme elle disposait des places, les ministres venaient ramper pour ne pas perdre la leur. Le petit Saint-Florentin, regardé comme homme sans conséquence, et un peu sot, ne causant d'ombrage à personne, fut le seul qui n'éprouva pas les vicissitudes de la cour. Ce fut chez la marquise que l'abbé de Bernis et M. de Choiseul jetèrent les fondements de leur rapide fortune. Le premier m'avait été recommandé en arrivant à Paris, où il venait suivre un procès pour un de ses parents. Il fut présenté à la marquise par le maréchal et la duchesse d'Aiguillon, douairière. Celle-ci avait beaucoup de crédit à la cour, qu'augmentait

encore l'influence de la vieille princesse de Conti. M. d'Aiguillon avait long-temps possédé le cœur de cette princesse, qui, en reconnaissance, crut après sa mort devoir tout faire pour sa femme : elle reporta sur elle l'attachement qu'elle avait eu pour le mari; et madame d'Aiguillon faisait tourner au profit de ses protégés la bonne volonté de la princesse.

L'abbé de Bernis, avec de l'esprit, et surtout avec l'esprit qui convient à la cour, ne tarda point à plaire à madame d'Aiguillon, qui crut ne pouvoir mieux le servir qu'en le présentant à la favorite. L'abbé se conduisit de manière à l'intéresser, et ayant bientôt obtenu de paraître librement chez elle, il eut occasion de voir souvent le roi. Comblé de faveur, il n'avait pas de quoi vivre, car il était né fort pauvre. La douairière, toujours instante, sollicita et fit solliciter pour lui un bénéfice; M. de Mirepoix fit espérer le premier vacant. Mais malheureusement je n'étais pas en odeur de sainteté près du prélat; et quand il sut que j'étais aussi un des solliciteurs, le bénéfice, malgré les désirs du roi qui avait paru très content de cette promesse, et ce qui est plus fort, mal-

gré la demande de la favorite, fut donné à un autre. Madame de Pompadour, outrée, s'en plaignit au roi, qui lui répondit : « Je vous l'avais bien dit qu'ils étaient plus maîtres que moi. Mais que voulez-vous ? je ne puis pas tout faire. Consolez-vous ; si votre protégé ne peut pas avoir un bénéfice, je lui promets une pension de six mille livres sur le premier évêché. »

Effectivement, M. de Mirepoix ayant présenté au roi, quelque temps après, la nomination d'un évêché, il apostilla, en la signant, cette pension pour l'abbé de Bernis. Le ministre de la feuille lui représente que c'est beaucoup. « Si votre protégé ne veut pas de l'évêché, répond le roi, il est maître de le laisser. » Depuis ce temps la fortune de l'abbé alla en augmentant. Il entra dans le conseil, devint ministre, fut disgracié, fut cardinal, et il est encore aujourd'hui notre ministre à Rome. C'est le poète des fleurs artificielles. Voltaire l'appelait Babet la bouquetière. A tout prendre, c'est un joli poète : ses petits vers le firent connaître ; mais il serait injuste de dire, avec ses ennemis, que le chapeau de cardinal fut le prix de ses petits vers. J'ai sou-

vent admiré son esprit d'à propos, le plus utile de tous les esprits :

Je me trouvais chez madame de Pompadour avec le roi, lorsque, sur la fin du souper, M. de Bernis fit cet impromptu.

AIR *de Joconde.*

Le plaisir couronné de fleurs
Vient voler sur la table ;
Il n'attend pour charmer nos cœurs
Qu'un moment favorable.
Belle Zéphise, où tu n'es pas
Pourrait-il nous séduire?
Il a besoin de tes appas
Pour fonder son empire.

Viens réveiller sous ce berceau
L'esprit et la saillie ;
Ils t'attendent sur un tonneau
Qu'a percé la folie.
Le champagne est prêt à partir,
Dans sa prison il fume,
Impatient de te couvrir
De sa bouillante écume.

Sais-tu pourquoi ce vin brillant,
Dès que ta main l'agite,
Comme un éclair étincelant
Vole et se précipite?
En vain Bacchus dans le flacon
Retient l'amour rebelle,
L'amour sort toujours de prison
Sous la main d'une belle.

Louis XV fut si enchanté, qu'il eût nommé pape l'abbé-poète, s'il l'avait pu ce soir-là. Il se contenta de le surnommer l'Anacréon de ses petits appartements.

Madame de Pompadour n'oublia pas non plus son ancien amant. Dès l'instant que le roi eut jeté les yeux sur sa maîtresse, M. de Brige la quitta, et afficha publiquement une autre inclination ; le roi lui sut gré de sa conduite, et le traita toujours avec amitié. Quand madame de Pompadour lui apprit la mort de M. Nessier, commandant de la grande écurie, le roi lui dit : « Je parie que nous songeons tous deux à de Brige. » Et il le nomma.

Pendant mon année de service, je me rapprochai d'autant plus de la duchesse de Lauraguais, qu'elle était dame d'atours de madame la dauphine. Je l'avais connue très jeune ; c'était la sœur de l'infortunée madame de Châteauroux, et ce titre lui donnait des droits à mon amitié. Nous avions toujours été très liés ensemble, mais plusieurs évènements avaient empêché que cette liaison ne devînt plus intime. Nous eûmes, cette année plus d'occasions de nous voir, de

nous connaître, et nous étions étonnés de n'avoir pas encore formé des liens plus étroits. Je trouvai une maîtresse aimable dans une véritable amie.

Avant d'être épousée en secondes noces par le duc de Brancas-Lauraguais, elle était connue sous le nom de mademoiselle de Moncarvelle. Le roi avait eu pour elle un goût passager : on le crut du moins, puisqu'il lui paya une dot. Elle était remarquable plutôt par son esprit que par sa beauté : cet esprit s'échappait volontiers en saillies, mais on a voulu à tort lui faire une réputation de mauvaise langue. On m'a dit que le roi passant un jour rue *des Mauvaises Paroles*, l'avait appelée la rue de madame de Lauraguais ; pure invention de M. de Maurepas, qui, non content de faire des bons mots, les prêtait volontiers à plus élevé que lui, afin de leur donner cours.

Quant à ce qui me concerne, madame de Lauraguais n'était pas muette dès qu'il fallait me défendre : elle savait fort bien aussi me faire valoir ; et ayant le privilége de parler très franchement au roi, elle me rendit de grands services.

Elle avait dans cette bonne amitié une auxiliaire fort aimable, madame de Mauconseil, maîtresse de M. d'Argenson, ministre des affaires étrangères, que j'avais su rendre infidèle par politique. Ce n'était pas trop de deux amies à la cour, et j'en avais d'autres, mais non pas à poste fixe comme madame de Mauconseil et madame de Lauraguais.

J'entends un de mes lecteurs ou plutôt une de mes lectrices qui m'arrête et me dit : Mais quel âge aviez-vous, monsieur le maréchal? Hélas, j'avais déjà, en 1753, cinquante-huit ans : étais-je trop âgé pour conserver tant de maîtresses? Je vais au-devant de l'objection, parceque je vois avec peine que nos enfants dégénèrent. Je crois qu'on n'aime plus en France aujourd'hui, comme nous aimions sous Louis XV, ni aussi vivement, ni aussi long-temps. D'ailleurs, tel que je suis, à plus de quatre-vingts ans, il m'est permis de dire que j'étais encore bien jeune à cette époque. Pour ceux qui doutent que je pusse inspirer alors des passions violentes, la lettre suivante sera un document essentiel : je la transcris fidèlement; qu'on veuille bien faire attention à la date.

A M. LE MARÉCHAL DE RICHELIEU.

Du 11 mai 1754.

« Non, je ne te fuirai jamais, je chercherai » toutes les occasions de te voir; je me perdrai » une seconde fois; je souhaite qu'il me refuse : » s'il m'accepte, je n'en suis pas moins à toi. » Ah! dieux! je te parle comme si tu m'aimais... » Je ne puis me persuader que ton amour soit » tout-à-fait éteint, quoique je l'aie éprouvé » mille fois, et encore hier au soir. Ce que je fais » ne peut réussir. Ce n'est point ma volonté, » mon cœur s'y refuse; . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Tout » m'ennuie dans la nature, et je dis à tout ce que » je rencontre : Vous n'êtes pas mon cœur! Je le » disais aux moutons de Louvois, et je faisais » mille églogues dans le chemin. J'ai écrit ton nom » sur tout ce que j'ai vu, et jamais je ne l'ai pro- » noncé à qui que ce soit. Il n'y a d'heureux que » ceux qui ne vous ont jamais connu. Il n'y a » plus de bonheur pour moi; je souhaite mourir » promptement, et je l'espère.

» Vous remplissiez tous mes désirs, et j'au-
» rais été la plus heureuse femme du monde si
» tout cela eût tourné autrement, et si j'eusse fait
» votre bonheur. Vous disiez qu'il vous suffisait
» d'être aimé. Qu'ai-je donc fait? Au moins, pour
» les preuves de confiance, je te les ai toutes
» données, et jamais je ne t'en ai pu arracher
» aucune. Je te jure que je n'ai nulle curiosité
» imbécile, et que j'ai dit à mes deux amies :
» Ce n'est plus moi qu'il aime; que me sert-
» il d'en savoir davantage? C'est un tourment
» de plus, et j'aurais voulu n'avoir jamais d'objet :
» car il m'est arrivé dans ce monde quelquefois
» des agonies affreuses, en rencontrant ou en en-
» tendant parler de gens que je hais à la mort,
» et très-injustement, mais ces sentiments-là sont
» plus forts que moi. Si j'avais un souhait à former
» dans l'univers, et que je pusse disposer de ma
» destinée, je dirais : Rendez-moi mon amant de
» Fontenoi, et je me croirais au-dessus de la di-
» vinité ! J'aurais tort, je le sais bien ; je le sens
» encore plus ; quel égarement ! Si madame de
» Luxembourg lisait ceci, elle me plaindrait
» bien, et me mépriserait indignement.

» Je sens bien qu'ils veulent tous me séparer
» de toi, mon cher cœur, pour te rendre service;
» que tout le monde me pousse; ils ont raison.
» mais s'ils pouvaient te rendre comme tu as été,
» et que je fusse comme je suis, ils te serviraient
» mieux. Le vrai bonheur est dans ton cœur; il
» dépend de nous, et il est impossible : c'est une
» cruelle destinée. Il n'y a cependant que moi de
» victime dans tout ceci; mais au moins je le
» suis de l'amant que j'adore, et je ne regrette
» rien. J'ai été déshonorée; j'ai été méprisée;
» j'ai perdu cinq ou six millions; j'ai perdu mon
» amant, voilà le seul de mes malheurs, et celui
» qui en devient un irréparable pour moi. Si je vis
» éloignée de vous, je m'étourdirai; mais jamais
» cela ne s'effacera de mon âme. Je me connais
» bien, mes impressions durent toujours; l'ab-
» sence les assoupit un peu, mais la moindre
» circonstance les réveille avec plus de fureur que
» jamais. J'étais, je crois, faite pour toi des mains
» de la nature, mais il aurait fallu que j'eusse été
» formée par toi; nous y aurions gagné tous
» deux. J'ai de mauvais plis, mais c'est la faute
» des gens que j'ai vus; il serait encore temps

» de m'en défaire, mais il faudrait te voir à tout » moment. Ah ! que je serais heureuse si la des- » tinée l'eût voulu !

» Changeons de langage, mon cher cœur ; je » reprends ma raison pour sentir mon malheur. » Quels affreux combats dans mon âme ! je ne » puis entendre nommer votre nom sans pleu- » rer (1). »

(1) L'original de cette lettre bizarre est entre les mains de M. Fa...: la signature en est effacée. Mais les contemporains du maréchal n'ont jamais mis en doute tout ce qu'il avance ici. (*Ed.*)

CHAPITRE XIX.

Voltaire. — La *princesse de Navarre*. — Le *Temple de la Gloire*. — L'impatience de Voltaire. — Trajan mécontent. — Voltaire en Prusse. — Le poète en cage. — Commission de Voltaire pour madame de Pompadour. — Madame Du Châtelet. — Sacrifice de ma grandeur personnelle. — Je voudrais être connétable. — Mes raisons. — Le poisson au bleu. — Le marquis d'avant-hier. — Madame de Pompadour et sa fille. — J'élude une proposition de mariage. — L'épitaphe de la future. — Le père de la maîtresse. — Les aveux naïfs. — Le refus de l'impôt. — Les assemblées délibérantes. — Le roi exile les parlements. — Je casse les états. — Le parlement de Rouen. — Lettre du roi Louis XV, sur l'autorité royale.

J'étais parvenu en 1745 à mettre Voltaire assez bien en cour par sa comédie-ballet de la *Princesse de Navarre*, qu'il fit, à ma demande, pour les fêtes de Versailles. Mais il alla un peu trop vite lorsqu'ayant fait ensuite le *Temple de la Gloire*, il crut pouvoir demander franchement au roi : « Trajan est-il content? » J'arrangeai tout cela à son avantage avec madame de Pompa-

dour, qui, à ma prière, le fit nommer historiographe de France et gentilhomme de la chambre. On l'employa aussi à rédiger des manifestes, et peu à peu il eût triomphé des dernières préventions du roi ; mais il semblait vouloir emporter toutes les faveurs d'assaut, et madame de Pompadour aimait à ne les lui accorder qu'une à une. Il s'impatienta, se laissa séduire par les cajoleries du roi de Prusse, et partit pour Postdam quand il ne fut plus retenu par ses amours avec madame Du Châtelet, que je lui avais cédée volontairement, et qu'il s'était laissé prendre par Saint-Lambert. Arrivé en Prusse, le voilà ravi, nous écrivant qu'il était le plus heureux poète du monde : on eût dit que Frédéric allait le faire son premier ministre ; mais Frédéric avait tendu un piège à sa vanité ; quand il eut bien apprivoisé son poète, il lui fit sentir qu'il s'était mis en cage ; et Voltaire de soupirer pour son retour à la liberté, sans l'avouer trop franchement, mais désirant revenir en France sous le prétexte de sa santé ou de celle de madame Denis. Il eût voulu, il est vrai, être rappelé par Louis XV et madame de Pompadour, afin de

rentrer en France avec les honneurs de la guerre; mais Louis XV faisait la sourde oreille. Je ne cessai de lui rendre tous les bons offices dont j'étais capable, mais je ne pouvais me dissimuler que ce n'était pas chose facile que de ramener le roi. Quant à Voltaire, il comptait trop sur madame de Pompadour, qui l'aimait au moins autant de loin que de près.

« Ne pourriez-vous pas avoir la bonté, m'écri-» vait-il, de persuader à madame de Pompadour » que j'ai précisément les mêmes ennemis qu'elle. » Si elle souhaite que je revienne, ne pouvez-» vous pas lui dire que vous connaissez mon at-» tachement pour elle, qu'elle seule pourrait me » faire quitter le roi de Prusse; et que je n'ai » quitté la France que parceque j'y ai été persé-» cuté par ceux qui la haïssent, etc. »

Mais madame de Pompadour se serait bien gardée de faire avec lui cause commune. Plus tard il me priait de faire savoir à la favorite que dans son siècle de Louis XIV il avoit soin de parler en bons termes de mesdames de La Vallière et Montespan; rien n'y fit, ni ses vers, ni ses lettres, ni mes sollicitations.

Je ne réussissais pas toujours avec madame de Pompadour pour ce qui m'intéressait ; et ce fut bien pis, lorsqu'ayant voulu lui insinuer qu'il serait utile à l'État de rétablir la charge de connétable, que je n'aurais pas été fâché qu'on m'offrît (1), je sacrifiai ma fortune personnelle à l'honneur de ma famille. Cette charge de connétable manque réellement à la noblesse française et à la monarchie : je le répète aujourd'hui sans intérêt. J'avais composé un mémoire où je prenais la question de haut. Je prouvais aussi que le rétablissement de la charge de connétable n'avait aucun des inconvénients qu'on semblait craindre : j'aime à reproduire ici quelques unes de mes raisons.

(1) Si on était tenté d'accuser ici le duc de Richelieu de fatuité militaire, il faudrait se rappeler ce que lui écrivait Voltaire à cette époque, à l'occasion de son siècle de Louis XIV :

« Dans ce siècle que j'ai tâché de peindre, c'était un Français, dont vous fûtes l'élève, qui fit heureusement la guerre et la paix. Je suis très persuadé qu'avec vous la France n'a pas besoin d'étranger pour faire l'une et l'autre. Qui donc a dans un plus haut degré que vous le talent de se décider à propos et de faire des manœuvres hardies ; talent qui a fait la gloire du prince Eugène, que vous avez tant connu ? Qui ferait la guerre avec plus de vivacité et la paix avec plus de hauteur ? Quel officier en France a plus d'expérience que vous ? et l'esprit, s'il vous plaît, ne sert-il à rien ? *(Ed.)*

« Dans un pays monarchique, dans lequel surtout le souverain est tel qu'en France, aucune charge n'a de valeur et de force que celle que le roi veut bien lui donner; et il n'y en a eu aucune qui n'ait infiniment varié dans son prix et dans ses fonctions depuis son établissement. La charge de connétable qui est devenue si considérable par la suite, n'était dans son origine que celle de maître de l'étable, c'est-à-dire de l'écurie, *comes stabuli*. Les maréchaux étaient un peu au-dessus des valets de l'écurie, et étaient examinés sur les connaissances qu'ils devaient avoir des chevaux, surtout de ceux qui étaient chargés de former le peu de troupes qui appartenaient au roi. On ne connaissait dans ces temps que la cavalerie; peu à peu les maréchaux la conduisirent et firent les fonctions des maréchaux de France d'aujourd'hui. Le connétable fut toujours leur supérieur. Cette charge fut importante selon les circonstances, et selon la capacité de ceux qui la possédèrent dans ces temps de barbarie où la France était déchirée par les guerres civiles. Le connétable Anne de Montmorency, celui de tous les connétables qui a le plus

étendu les prérogatives de sa charge, et à qui tout le monde écrivait : « Monseigneur, » donnait lui-même cette qualification au duc de Guise qui ne lui rendait que, M. le maréchal, et en finissant, votre bon ami. Le connétable, malgré sa dignité, n'était pas moins exilé : Montmorency, connétable, amiral et grand-maître, le fut à Écouen, sans pouvoir faire résistance à l'autorité, dans un temps même où l'on était dans l'habitude malheureuse de s'y soustraire. Mais les partis qui étaient les plus enclins à l'insubordination avaient toujours besoin d'un chef; et on lit dans l'histoire qu'il y eut toujours à la tête des révoltés un prince du sang, chef des grands seigneurs et des villes qui prenaient ce parti. Je crois qu'il ne serait pas difficile de persuader qu'à présent le prince du sang le plus accrédité ne ferait pas révolter un bataillon, ni même la confrérie la plus mutine, contre l'intendant ; et mille fois moins un connétable avec tous ses maréchaux, ainsi que le gouverneur de la province, qui est celui qui y aurait le plus de crédit. On ne saurait donc craindre les suites dangereuses de l'élévation d'un connétable. Les ministres seuls peu-

vent craindre l'éclat d'une telle charge et être blessés du mérite de celui qui la posséderait.

» Les Français, qui ont dans leur cœur l'amour pour les armes et la vénération naturelle pour ceux qui ont acquis de la gloire, et qui se laissent éblouir volontiers par les honneurs extérieurs, se laisseraient entraîner plus volontiers aux respects pour un connétable que pour un ministre, quel qu'il fût. C'est ce qui engagea le cardinal de Richelieu à faire supprimer cette charge (1), et le cardinal Mazarin à soutenir cette suppression. M. de Louvois eut le même intérêt d'empêcher son rétablissement. Malgré cela, Louis XIV l'offrit à M. de Turenne s'il voulait se convertir; et, en dernier lieu, il l'aurait donnée à M. de Vendôme s'il ne fût pas mort. On pourrait citer des preuves de ce fait : Magnani, son secrétaire, vit encore, et en sait toutes les circonstances.

» Il y aurait encore plus de raison aujourd'hui de rétablir cette charge, pour mettre un degré d'émulation parmi la noblesse et les seigneurs,

(1) C'était justement parceque mon grand-oncle l'avait abolie, que je tenais à la rendre à la monarchie. (*Note du duc de Richelieu.*)

toutes les autres charges étant tombées dans un grand avilissement. La plus grande opposition que l'on trouve à son rétablissement sera sans doute de la part de la robe, parceque le connétable passe devant le chancelier, et que le corps de la robe (qui doit infailliblement, avant cent ans, détruire la noblesse) est uni d'une telle façon, qu'il se soutient dans la plus grande intelligence, et qu'il défendra de tout son pouvoir une éminente prérogative qui donne à son chef le droit de passer devant toutes les dignités et offices que peut posséder un gentilhomme.

» Le droit le plus important d'un connétable est de commander sans ordre dans les citadelles; mais on pourrait le retrancher si on le jugeait trop dangereux; et le reste se bornerait à un éclat qui ne pourrait être à craindre. Il ne donne la main à personne chez lui, et reçoit le monseigneur de tout ce qui est au service, si grand qu'il soit, même des maréchaux de France. »

Madame de Pompadour ne parut pas éloignée d'appuyer mon ambition; mais elle me fit sentir qu'elle devait aussi penser à l'agrandissement de sa famille. Elle avait le rang de duchesse,

un chevalier de Saint-Louis pour écuyer, une fille de condition pour femme de chambre, il lui fallait des alliances pour sa famille. Elle tenta d'abord de faire son frère Poisson cordon bleu. Le monarque n'y voyait aucune difficulté ; mais quelqu'un qu'il consulta lui répondit malheureusement « que le poisson n'était pas assez gros pour être mis au bleu. » Louis XV, qui avait un sens exquis, n'y songea plus que quelques années après, lorsque le marquis de Vandières (1) ayant subi sa seconde métamorphose, et étant devenu marquis de Marigny, fut pourvu de la charge de secrétaire de l'ordre, qui n'exige point de preuves. Pour le préparer à cette dignité, dans les lettres d'érection de ce marquisat en sa faveur, le roi avait déclaré qu'il entendait que cet homme nouveau jouît des honneurs attachés à la haute noblesse et aux gens de qualité, et il fut présenté à la cour sous son dernier titre.

Mais l'objet sur lequel la favorite rassemblait toutes ses complaisances, c'était sa fille unique, appelée mademoiselle ou madame Alexandrine,

(1) Nous l'appelions à la cour le marquis d'*Avant-Hier*.
(Note du duc de Richelieu.)

et assimilée ainsi aux filles de la plus haute qualité. Elle était charmante, avec toutes les grâces de sa mère; on l'élevait au couvent de l'Assomption avec le train d'une princesse. Elle commençait à entrer dans l'âge d'être mariée. Madame de Pompadour jeta les yeux sur mon fils le duc de Fronsac. O mânes de mes ancêtres, vous me fîtes rougir d'une semblable proposition, quand elle me fut faite après des insinuations indirectes que j'avais feint de ne pas comprendre! Mais au lieu de m'en indigner et de répondre par un refus absolu, j'imaginai de l'éluder adroitement en répondant que j'étais très sensible au choix de madame de Pompadour, mais que mon fils ayant l'honneur d'appartenir aux princes de la maison de Lorraine par sa mère; je ne pouvais en disposer sans leur agrément; et que j'allais le demander, si elle persistait dans cette résolution. Madame de Pompadour sentit le fin de cette tournure; elle craignit le ridicule qui rejaillirait sur elle si sa prétention était publique, et la honte qu'elle recueillerait d'un refus; elle aima mieux dissimuler, temporiser, négocier: c'était ce que je désirais, dans l'espoir que le

temps me procurerait quelque moyen de sortir d'embarras; mais il ne fut plus question de la place de connétable. Mademoiselle Alexandrine mourut quelque temps après. Sa mère en fut dans une tristesse profonde; les mariages de mesdemoiselles de Baschy et de Guitry, ses parentes, qui devaient se faire avec beaucoup d'éclat à Belle-Vue, en furent suspendus et se conclurent sans cérémonie. On fit une épitaphe à la jeune Pompadour, commençant de cette façon remarquable:

CI-GÎT JEANNE-ALEXANDRINE,
FILLE DE MESSIRE JOSEPH LE NORMAND,
ET DE JEANNE POISSON, MARQUISE DE POMPADOUR,
DAME DE CRÉCY, ETC., ETC.

Quelques mois après, le corps de cet enfant précieux fut transféré en grande pompe, de l'Assomption à une des chapelles des Capucines, achetées par sa mère pour la sépulture de sa famille, et où elle se proposait de lui faire élever un superbe mausolée.

Une autre mort arrivée peu après et, qui, suivant les sentiments de la nature, n'au-

rait dû qu'augmenter la douleur de madame de Pompadour, l'allégea au contraire en la débarrassant du fardeau le plus insupportable. Elle perdit le sieur Poisson son père. Ce personnage, sans éducation, sans mœurs, sans décence, sans aucun respect humain, était pour elle une source perpétuelle d'humiliations. Elle n'osait ni le rapprocher d'elle, parcequ'il n'était ni présentable ni susceptible d'être en rien décrassé, ni l'en éloigner, parcequ'il lui répugnait de faire enfermer l'auteur de ses jours ; et qu'une simple lettre de cachet ne l'aurait pas d'ailleurs contenu. La marquise avait donc pris le parti de fermer les yeux sur ses écarts et ses grossièretés. Elle craignait de lui refuser aucune grâce ; elle le caressait de son mieux. Dès qu'il paraissait, il avait ses entrées libres. Un jour un nouveau valet de chambre qui ne le connaissait pas, peu prévenu par son extérieur ignoble et son accoutrement burlesque, faisait difficulté de l'introduire : « Maraud, lui cria-t-il, apprends que je suis le père de la catin du roi ! » Il ne ménageait pas davantage son fils, qu'il regardait comme un drôle dont il aurait bien de

la peine à faire quelque chose. Se trouvant à table avec grand nombre de matadors de la finance, après un dîner splendide, la tête échauffée par le vin, il se mit à éclater comme un fou. « Savez-vous, dit-il ensuite, messieurs, ce qui me fait rire? c'est de nous voir tous ici avec le train et la magnificence qui nous entourent. Un étranger qui surviendrait nous prendrait pour une assemblée de princes; et vous, monsieur de Montmartel, vous êtes fils d'un cabaretier; vous, monsieur de Savalette, fils d'un vinaigrier; toi, Bouret, fils d'un laquais;... et moi, qui ignore ce que je suis? » En s'exécutant ainsi lui-même, il crut avoir le droit de dire des choses encore plus désagréables aux autres convives; et sa revue faite, il se trouva que non seulement aucun n'était même d'une famille bourgeoise, mais que beaucoup devaient leur fortune aux moyens les plus illicites.

En ce temps-là les éternelles disputes des parlements avec le clergé et avec le roi se ravivèrent. J'ai toujours regardé ces corps interposés entre le peuple et le monarque comme bien dangereux. On me dira que je garde rancune aux états

de Languedoc, qui refusèrent de se soumettre; hé, mon Dieu, non! puisque ce sont eux qui eurent le dessous, et qu'ils se laissèrent casser quand je fus obligé d'en venir là (1). Mais je dirai franchement qu'il vaudrait mieux que la France ne se composât que de pays d'élection, sans pays d'états. N'est-il pas dur pour un roi de voir une autre autorité que la sienne contrôler les édits de ses ministres, et approuver ou désapprouver un impôt?

Il est assez ridicule aussi que le clergé soit propriétaire privilégié comme la noblesse, et fasse le récalcitrant lorsqu'il s'agit de payer à l'État autre chose que des prières. Ainsi, le 17 août 1750, les commissaires du roi ayant demandé à l'assemblée du clergé, au nom de Sa Majesté, une somme de sept millions cinq cent mille livres, pour être employée au remboursement des dettes du clergé de France, ces messieurs se permirent des remontrances fort

(1) Le maréchal fait sans doute ici allusion aux états de 1749, qui refusèrent de se soumettre à l'édit de l'imposition du vingtième. Il cassa en effet les états, et l'imposition en fut faite par les intendants. Que dirait donc le maréchal aujourd'hui où nous avons une chambre délibérante qui a le droit de refuser un budget tout entier? (*Ed.*)

inconvenantes que fit heureusement cesser un bon arrêt du conseil. Toute assemblée délibérante en robes de prêtre ou en robes de magistrat est essentiellement raisonneuse; pour peu qu'un orateur s'y trouve en état de traduire en harangue l'humeur taquine de l'opposition, on est sûr que ses confrères le chargeront de mettre quelque bâton dans les roues du gouvernement.

Au mois de décembre de la même année ce fut la grande affaire des billets de confession. Le parlement de réclamer contre les vexations du clergé, le clergé de rire des réclamations de la justice, et voilà le public agité pour de misérables querelles. L'année d'après, les refus de sacrement et les requêtes des curés de Paris forcent le gouvernement de prendre fait et cause dans cette lutte; il lance un arrêt du conseil, contre lequel messieurs du parlement se permettent de faire des remontrances au roi. Le roi répond par des lettres de jussion; mais le parlement arrête qu'il n'y peut obtempérer sans manquer à son devoir et à son serment; en conséquence il cesse de siéger. Or, comme les vraies fonctions du parlement sont de rendre

la justice aux sujets du roi, Sa Majesté exile les présidents et les conseillers, et la grand'chambre en corps est transférée à Pontoise. Le parlement de Rouen voulait aussi faire de la sédition. Force fut au roi d'envoyer le marquis de Fougères, qui se fit représenter les registres et biffa les arrêts de cette cour. Quelques évêques qu avaient voulu aussi crier trop haut furent punis.

Toutes ces querelles funestes à l'ordre et à l'administration du roi ne furent terminées pour quelque temps qu'en 1757 par des mesures rigoureuses contre le parlement; mais les imaginations avaient été exaltées par tous ces débats; et ce fut de la fermentation générale que naquit le crime de Damiens.

La lettre suivante me semble curieuse comme expression de la pensée de Louis XV près de vingt années avant les scènes scandaleuses des dernières luttes du parlement contre le roi en 1771.

LETTRE AUTOGRAPHE DE LOUIS XV

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Versailles, 11 juillet 1753.

« Puisqu'on dit que vous prenez intérêt au

» parlement (1), je ne suis pas fâché de trouver » une occasion de vous dire ma façon de penser, » laquelle j'ai puisée dans ce que j'ai vu, ce que » j'ai su, ce que j'ai lu.

» Le parlement a été de tout temps opposé à » ses rois ou régents; moi qu'on sait qui aime la » paix, il m'a choisi pour me dire des choses » qu'il n'avait encore jamais osé dire aux souve- » rains mes prédécesseurs. J'ai bien voulu patien- » ter l'année dernière : et vous, monsieur le duc » de Richelieu, en avez été le témoin oculaire et » auriculaire, sans, je crois, qu'il y ait paru au » dehors, et de là je suis indifférent. Mais si » vous m'aviez vu en dedans, vous m'auriez » trouvé bien différent.

» Je n'attribue point au premier président ce » qu'il m'a dit, parcequ'il ne pouvait guère faire » autrement; mais qui le mérite? Poussé à bout » comme je le suis, je ne puis plus différer de » faire sentir à mon parlement que je suis le mai- » tre absolu, et que ma puissance absolue me

(1) Le roi était dans l'erreur, comme il le reconnut dans une autre lettre. J'avais des amis parmi messieurs du parlement; voilà tout.

(*Note du duc de Richelieu.*)

» vient de Dieu, et que je n'en dois compte qu'à » lui le jour où il me retirera de ce monde. Pour » lors ils auront tous un autre maître non moins » le maître, mais peut-être plus vif que moi. Je suis » roi et maître, ou c'est le parlement. Personne » ne veut céder, et cependant il est nécessaire que » quelqu'un plie. Je ne veux point détruire le par- » lement; mais je le veux réduire dans les justes » bornes pour lesquelles il a été institué; ainsi il » faut qu'il cède ou moi. Moi, j'y mettrai toute » la force que Dieu a mise dans mes mains, et je » répandrai mon sang avec grand plaisir. S'il me » demande pardon, s'il obéit à ce que je lui com- » mande, avec joie je lui rendrai le pouvoir que » je lui avais confié. Mais après toutes les incar- » tades que j'ai vues, je ne souffrirai jamais qu'il » puisse me mettre dans le même embarras.

» Le premier président étant le chef que je » lui ai donné avec grande satisfaction, je le verrai » porteur des soumissions de mon parlement et » des ordres que j'aurai à lui donner pour les » faire exécuter. On m'a fait condescendre à bien » des choses que je regrette autant présentement » qu'elles étaient peu de mon goût pour lors.

» Mais dans ce moment-ci je n'écouterai rien » qu'on ne se soit soumis, et que je n'en aie les » plus sûres preuves.

» Je n'aime pas plus l'autorité des prêtres, en » tant qu'ils veulent sortir des bornes mystiques; » mais je veux qu'on rende à Dieu ce qui est à » Dieu, et à César ce qui est à César. Or César ne » tient que de Dieu ce qui est à César; mais il » ne le lâchera à personne sur la terre française.

» Vous pouvez communiquer ceci à qui vous » voudrez, n'étant pas fait pour vous seul; ainsi » vous en ferez l'usage que vous jugerez à pro- » pos. Je ne le signe pas non plus; vous connais- » sez assez mon écriture pour être sûr qu'elle est » de moi; mais je le ferais même avec plaisir, s'il » le fallait, d'une autre couleur. »

ADDITIONS AU TOME V.

LETTRES AUTOGRAPHES DE LOUIS XV

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Du 3 janvier 1743.

« La véritable madame de Chevreuse, ainsi » que Fargis, ont la petite-vérole depuis quel- » ques jours : ce dernier s'en tirera mal, je » crois, et cette dernière peut-être pas trop bien. » Helvétius n'en a pas bonne opinion. Elle a une » rougeur dans l'œil qui ne dénote rien de bon.

» Il n'est de bruit à la cour et à la ville que » de MM. de Tencin et de Richelieu. L'on parle » même d'une prédiction centenaire; vous êtes » plus en état qu'un autre d'en savoir la vérité ; » ainsi je ne vous en dirai pas davantage.

» Le roi a soupé jeudi dans ses cabinets avec » une princesse ou deux et une duchesse, et l'on » croit qu'il recommencera demain; mais l'on ne

» sait encore si les princesses y seront, ou du-
» chesses, marquises ou comtesses. L'on remar-
» que que depuis quelques temps les comtesses
» ont beaucoup déchu de leur faveur.

» Sa Majesté a paru fort contente, à son souper,
» de la truite du lac de Genève que M. de Riche-
» lieu lui a envoyée; demain, en en mangeant le
» reste, sa compagnie pourra juger si elle a rai-
» son, et sûrement ne manquera pas de boire à
» sa santé, ainsi qu'à celle des maréchaux, ma-
» réchales, etc.

» Le marquis de Meuse est fort embarrassé
» d'une paire de pantoufles que le héros du jour
» lui a laissée en partant pour s'aller coucher.

» La marquise de La Tournelle est dans son
» nouveau logement depuis hier, ou pour mieux
» dire dans celui de sa sœur.

» La maréchale de Maillebois a été fort en
» peine d'une bombe qui a pensé crever sur la
» tête de son mari, par une voie où elle ne s'at-
» tendait pas : mais, Dieu merci, elle a de bons
» soutiens ; et ce qui vous surprendra peut-être,
» ou peut-être pas, c'est que M. de Luynes était
» très mêlé dans cette affaire, et qu'il a été pi-

» qué, et très piqué. Mais la mèche est décou-
» verte, et la duchesse de Villars est allée à
» Paris, en conséquence de ce, pour faire subir
» les interrogatoires, et du reste tâcher d'ense-
» velir le tout dans le plus profond secret, ce que
» je n'ai pas besoin, je me flatte, de vous recom-
» mander.

» Il est grand bruit à Paris d'une boîte qu'une
» certaine comtesse a trouvée sur sa cheminée en
» rentrant chez elle, de valeur de trois mille li-
» vres. Elle, ainsi que beaucoup d'autres, ont cru
» que cela venait d'un reste d'amour : mais non,
» cela n'est pas; et, au contraire, je crois que
» cela viendrait plutôt d'une nouvelle flamme
» prête à l'embraser ! Ne serait-ce pas M. de R...?
» L'on soupçonne fort M. de B.... ; et d'autres
» disent que cela pourrait venir de P.... Ce qu'il
» y a de sûr, c'est que l'on ne sait encore d'où
» cela vient, mais qu'on le saura avec le temps.

» Il gèle ici comme tous les diables; vous avez
» plus chaud que nous où vous êtes ; mais nous
aimons mieux être ici.

» L'un des quarante centenaires a enfin payé
» le tribut à la Parque ; Dieu veuille que de nous

» tous il en soit de même ; mais cela est plus à » espérer qu'à croire.

» Il y a des nouvelles de Prague du 4 de ce » mois, qui n'apprennent rien de nouveau. Il » y en a du 13, de Bavière ; mais je ne les ai point » encore vues. L'on en fait beaucoup à Paris, » dont partie seraient plus à espérer qu'à croire; » et d'autres toutes contraires. La semaine pro- » chaine nous donnera vraisemblablement sujet » à nouvelles, tant de Turquie que d'Italie. Ainsi » nous finissons celle-ci pour reprendre celles » qui naîtront d'ici là. *Vale.* »

Versailles, ce 13 juin 1743.

« Le roi a passé deux jours fort tranquilles » avec la princesse, et il s'aperçoit tous les jours » qu'elle mérite de plus en plus sa confiance. » Elle n'a pas eu envie de tout savoir, ce que je » n'aimais pas dans ses sœurs, et qui m'a con- » trarié souvent.

» Sa Majesté a décidé l'affaire des parasols, et » la décision a été que les dames et les duchesses

» pouvaient en avoir à la procession; et en con-
» séquence elles en ont eu.

» On a tenu hier un conseil qui a été fort long,
» pour ne pas dire grand'chose. Je vois que tout
» le monde veut avoir raison : mais ils ont beau
» dire, il faut bien que quelqu'un ait tort : c'est ce
» que l'on verra avec le temps, car il est impos-
» sible de rien démêler de juste dans tout ce qui
» arrive. Tout ce que je puis voir, c'est que notre
» situation en Bavière ne paraît pas avantageuse.
» Le cardinal de Tencin m'a envoyé là-dessus un
» mémoire qui me paraît bien détaillé, mais qui
» mérite réflexion.

» Vous manquez ici, dit-on, à plusieurs fem-
» mes qui sont bien fâchées de votre absence. Il
» y en a une qui, assure-t-on, pour avoir la force
» de la supporter, se console avec quelqu'un qui
» est sur les lieux. Je ne sais pas comment Votre
» Excellence prendra cela.

» Duménil m'a parlé du maréchal, et je suis
» bien aise qu'il soit en bonne intelligence avec
» M. d'Argenson; car vous savez que je n'aime
» pas la mésintelligence entre gens qui doivent
» concourir au bien de mon service. Il a dû

» être content de la princesse, qui lui veut du » bien.

» On m'assure que le maréchal a fait des dis- » positions très avantageuses, et que, de la ma- » nière dont il a campé son armée, il doit bat- » tre les Anglais. Dieu le veuille, pour que tout » cela finisse! On parle bien que vous êtes à la » veille d'une action qui doit amener la paix. » Je ne doute pas que Votre Excellence ne fasse » là comme elle a fait ailleurs, et je n'ai plus » qu'à lui souhaiter qu'elle s'en tire aussi heu- » reusement.

» J'espère que le premier courrier apportera » de bonnes nouvelles : celles de ce pays-ci ne » sont pas intéressantes. Il n'y a pas que les » femmes de votre connaissance qui se consolent » des absents; c'est un mal qui se communique; » et comme cela oblige deux personnes contre » une, je n'y vois pas grand inconvénient, d'au- » tant mieux que cela amuse en même temps » bien du monde. Le roi ira coucher demain à » Choisy, où il restera au plus deux jours; il » n'aura que son service pour être plus libre, et » n'être point interrompu d'un tas de choses

» qui le fatiguent. La princesse et lui, probable-
» ment, parleront un peu de Votre Excellence;
» en attendant on lui souhaite santé et conserva-
» tion. »

A Versailles, ce 4 août 1743.

« J'étais à Choisy lorsque la princesse m'a re-
» mis la lettre dont Son Excellence l'avait chargée
» pour moi; j'y ai passé dix jours. Je ne doute
» pas que vous n'en ayez beaucoup conté avec le
» prince de Conti, et si c'est chose passée, c'est
» sans remède. Je me passerai, je vous assure,
» fort bien de le savoir, car je ne suis déjà que
» trop enflammé; et si vous savez bien que je ne
» m'emflamme pas aisément, mais quand je le
» suis, c'est beaucoup.

» Non assurément, M. de Broglie n'avait point
» d'ordre de quitter la Bavière, et s'il est martyr
» de la politique, je vous promets bien que la
» politique l'est bien de lui. Mais j'oublie le
» passé, et ne songe uniquement qu'aux remè-
» des, et aux très grands remèdes. Il n'y a point
» de déshonneur à être battu, mais bien à fuir,
» comme nous faisons depuis deux ans. La dis-

cipline et l'encouragement dans nos troupes
» est un des principaux points qui m'occupent,
» et je conjure toute ma généralité de s'en occu-
» per principalement.

« Qu'il ne soit plus question, je vous prie, de
» tracasseries; qu'il ne se trouve plus que de bons
» Français, et uniquement occupés du bien géné-
» ral, en laissant pour ce moment, et même pour
» du temps, la partialité et le bien particulier.

» Vous savez que je vous ai défait de M. de Bar-
» nage, et que je l'ai remplacé par M. Le Nain (1).
» Qu'en pensez vous? L'on dit qu'il a une femme
» et un premier secrétaire bien jansénistes : je ne
» l'ai su que depuis; pour lui, j'espère qu'il ne
» l'est pas.

» Le mariage de mademoiselle de Fleury est
» presque conclu avec M. de Castries; vous savez
» où cela va, et que je ne vous ai rien promis. A
» quoi persistez-vous dans ce moment? Et le
» changement n'influe-t-il point dans votre de-
» mande?

» Notre plus fraîche nouvelle, et qui assuré-
» ment devrait faire taire toutes les autres par sa

(1) Intendant du Languedoc.

» singularité, c'est l'accouchement de madame » la première, d'une fille de quatre mois. Elle a » fait tout ce qu'il fallait pour faire arriver son » enfant avant terme, ne se doutant point du tout » qu'elle pût être grosse ; mais ce qui est incom- » préhensible, c'est comment on a pu le lui faire. » Si vous ne le connaissez pas, je vous défie d'i- » maginer ce que c'est que cela. Cependant l'é- » poux en est amoureux fou ; » car il faut l'être pour qu'un pareil bijou puisse émouvoir aucune » sensation.

» Bonsoir, Votre Excellence ! c'est en baisant » la main de la princesse que je finis ma lettre. » Elle vous fait bien ses compliments. »

Et plus bas est écrit de la main de madame de Châteauroux :

« Le roi ordonne que je vous dise un petit bon- » soir, et jobéis avec grand plaisir. Je n'ai reçu la » lettre où vous me parliez de votre intendant, » que quand la chose a été faite. Il me semble que » je vous ai entendu dire du bien de M. Le Nain ; » ainsi je me flatte que vous n'en serez pas fâché. » Je n'ai pas pu vous faire réponse par le cour-

» mes pieds seuls, mais je serai ravie de vous revoir.
» Je n'en ai pas dit de même, il y a aujourd'hui
» quatre ans : mais vous savez ce que vous savez,
» et ce que je ne savais pas alors ; n'oubliant rien
» non plus que les regrets irréparables. Vous
» choisirez votre logement, et on l'accommodera
» à votre fantaisie. A l'égard de celui de vos gens
» et bêtes, ne vous attendez pas qu'il soit si pro-
» che du château.

» Il n'y a pas un mot de vrai qu'une fois parti
» d'ici j'y revienne. Je vois qu'on fait des nouvel-
» les de toute manière : je vois aussi que je n'é-
» cris guère mieux que Votre Excellence, et je
» finis en l'assurant que je serai fort aise de la
» revoir en bonne santé, et moins crédule que
» par le passé. »

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME CINQUIÈME.

CHAP. I. — Les plaisirs et la guerre. — Congrès de Soissons. — Mort de Frédéric-Auguste. — Villars et Berwick. — Avarice de Fleury. — La diète de Pologne. — L'élection. — Départ secret de Stanislas. — Les deux marchands. — D'Andelot et le roi. — Le marquis de Monty. — Les dissidents. — La cocarde de Villars. — Les deux élections. — Le fort de Kehl. — La Lorraine envahie. — Verneuil. — Fleury timide en Allemagne. — Campagne d'Italie. — L'âge de Villars. — Le bal et la tranchée. — Les impériaux sont battus. — Bataille de Guastalla. — Dantzick. — Le siége. — Le maréchal Munich. — Fuite de Stanislas..... 1

CHAP. II. — Berwick et le prince Eugène. — Commencements de Maurice, comte de Saxe. — État des affaires de la maison d'Autriche. — Kehl et Etlingen. — Siége de Philipsbourg. — Mort de Berwick. — Son bonheur, mot de Villars. — Les maréchaux d'Asfeld et de Noailles. — Je suis blessé. — Tentatives pour la paix. — L'Angleterre et Fleury sont d'accord. — Fleury accomplit les plans d'Alberoni. — Le duc de Lorraine. — Anecdotes de la campagne. — Le vin de Champagne et le vin de Tokai. — Le prince de Lixen. — Mon duel avec le prince de Lixen. — La mort du prince. — Retour à Paris. — Madame de La Martelière et Julie. — Mort de Julie. — Voyage de la princesse de Modène. — Sa réception. — Ses regrets. — Ses larmes. — Épigrammes..... 21

CHAP. III. — La rente viagère. — Amitié de Voltaire. — Les chances de mort. — Les boulets de canon. — Les duels. — Madame

de La Martelière. — Le rival allemand, objet de sa munificence. — Il est déclaré importun. — Il croque le marmot. — Nouveau combat. — Mort de mon adversaire. — Ma blessure. — Hommage à la médecine. — L'art sphygmique et son utilité pour toucher la main d'une jolie femme. — Les amours du roi. — Froideur de la reine. — Intrigues de la cour. — Les courses nocturnes. — Madame Paulmier. — Madame Du Portail. — Le confesseur trop casuiste. — Refus de la reine. — Embarras de Lebel. — Embarras du cardinal. — La femme de chambre. — Madame de Mailly. — C'est la femme qu'il faut. — Son portrait. — Madame de Vintimille. — Le Demi-Louis..... 43

CHAP. IV. — Départ pour Montpellier. — Le musc et le troupeau de moutons. — L'ambassadeur de Naples. — Réception à Montpellier. — Le chevalet. — La ville. — Les grisettes. — Les dames. — La dévotion et l'amour. — Le bracelet. — Le fanatisme. — M. Barnage. — Les huguenots. — Une religion nouvelle. — Les fous aimables. — Le poète de la cour des aides. — Le poème de la Grâce. — M. Claris. — Épitre d'envoi à Voltaire. — Réponse en vers de Voltaire..... 65

CHAP. V. — Naissance de ma fille. — Suites des couches de madame de Richelieu. — Départ de Montpellier. — Retour à Paris. — Maladie de la duchesse. — Ses derniers moments. — Un mois de regrets. — Vertus et tendresse de la défunte. — Sa dot. — Son frère. — Le coup de pistolet. — Vers de Voltaire sur un serin. — Les consolations du veuvage. — Madame de Rohan. — L'intrigue dénoncée. — La femme de chambre discrète. — Le lit. — La chute. — Les cent louis bien gagnés. — Mort du duc de La Trémoille. — Intrigues. — Madame de Mailly. — La lettre de Fleury. — Sensibilité de madame de Mailly. — Le logement de Meuse. — Habitudes du roi. — Sa dévotion. — Sa peur de la mort. — État de la France..... 81

CHAP. VI. — Mes prévisions. — Mes rapports avec la famille de Nesles. — Le prince-laquais. — Mort de la duchesse Mazarin. — Maurepas. — La chaise dans la cour. — Madame de Flavacourt et le duc de Gesvres. — Les deux sœurs à la cour. — Ma franchise. — Je suis traité d'infidèle. — Je suis condamné à réparer mon

château. — Je suis regretté. — Mon retour à Versailles. — La chaise mystérieuse. — La pluie. — Les réticences du roi. — La divinité se fait connaître. — Les conditions de la nouvelle favorite. — Disgrâce de madame de Mailly. — Le père Renaud. — La pénitence. — La réponse à un vilain mot. — La parodie d'Iphigénie..... 108

CHAP. VII. — A lundi. — Les parties de Choisy. — Le lit. — Les courtisans de la noce. — La peur du quiproquo.— La gaieté renaît à la cour. — Les intimes. — L'érection du duché de Châteauroux. — Le roi gratte à la porte. — La nouvelle influence. — La guerre avec Marie-Thérèse. —Belle-Isle. — L'électeur de Bavière. — Retraite de Prague. — Désolation du cardinal. — Vers pour la reine de Hongrie. — Les lettres imprimées. — La mort de Fleury.— Réponse de Tencin..... 135

CHAP. VIII. — Mes progrès dans la confidence du roi et de la favorite. — Petits noms d'amitié. — La princesse. — La guerre. — Campagne de 1743. — Dettinghen. — Grammont. — Rochechouart. — Passage du Mein. — Bravoure et gaieté françaises. — Le maréchal de Noailles. — Un hiver à Strasbourg. — Ma correspondance avec la cour. — Amitié de madame de Châteauroux pour moi. — Elle m'annonce les intentions du roi. — Lettre du comte de Noailles. — L'étiquette d'un mariage. — L'affaire des carreaux. — Bachelier et Lebel. — Le cocher et le bacha. — Florido et Montico. — Deux lettres de madame de Châteauroux. — Voyage de Choisy. — Santés portées.— Lettres de madame de Tencin.— Belle-Isle..... 153

CHAP. IX. — Départ du roi pour l'armée. — Dispositions. — Les armées. — La Hollande. — Noble réponse du roi. — Messe du Saint-Esprit. — Je suis un des aides de camp de Sa Majesté. — Prise des places fortes. — Conquêtes. — Contre-temps. — Départ pour Metz. — Madame Enroux.—Voyage de madame la duchesse de Châteauroux. — La maladie du roi à Metz. — Ma science en médecine. — La cabale sacerdotale. — Lettre au docteur Vernage. — Abandon de la favorite. — Son renvoi. — La chambre du roi malade. — Inquiétudes exagérées. — Convalescence du roi. — Victimes de la malice française. — Scène du

troisième acte de Bajazet..... 177
CHAP. X. —L'amour de madame de Châteauroux.—Elle rencontre d'Argenson. — Lettre sur la convalescence du roi. —Recommandation. — Isolement. — La cabale. — Le moment favorable. — Je parlé au roi de la duchesse. — Le roi à Paris. — Promenade *incognito*. — Réfutation.— Réconciliation et rapprochement. — Lettre de d'Argenson. — Mort de la duchesse. — Nuit de sensibilité. — Le roi rend justice à la favorite. — Elle aimait la vérité. — Aveu du roi. — Entretien trop court..... 195
CHAP. XI. — Consolations plus sûres. — Seconde campagne en Flandre. — Courage de Marie-Thérèse. — Perfidie anglaise. — Le maréchal de Saxe. — Le duc de Cumberland. — Le général hydropique. — Arrivée du roi. — Préliminaires de la bataille. — La bataille s'engage. — Mes observations. — Où prendre du canon ?— Isnard. — Je décide la victoire.—Courtoisie française à Fontenoi. — Mot du roi. — Suite de la campagne. — Tournai. — Lowendal et Du Chayla. — Bruxelles, Bruges, Endermonde, Ostende, Ath. — Marie-Thérèse inébranlable. — Anvers. — Mons. — Ce qui se passe en Allemagne..... 219
CHAP. XII. — Les trois degrés de l'échelle dans les amours de Louis XV. — Mariage du dauphin. — L'abbé Vauréal. — Négociations en Espagne. — La cour de la dauphine. — La duchesse de Chartres. — Le duc de Châtillon. — Le duc de Penthièvre. — La fille de madame de Modène. — Les princes légitimés. — Arrivée de la dauphine. — Les restes du crédit de madame de Châteauroux. — La dauphine et le dauphin. — La sympathie incomplète. — Les fêtes du mariage. — La duchesse de Rochechouart. — Le bal de l'Hôtel-de-Ville.— Les houris parisiennes. — La belle chasseresse. — La beauté bourgeoise. — Le morceau de roi. —Le mouchoir est jeté. — La grâce galante des Bourbons. — La famille Poisson. — Le *nunc dimittis* de la mère Poisson. — Bridge et Binet. — Madame d'Étiole. — M. d'Étiole. — L'oncle Tourneham.—Mari honnête.—Le Montespan bourgeois. — Le marquis malgré lui. — La présentation. — Madame de Saissac. — La cour de la nouvelle favorite. — La fortune de la marquise de Pompadour. — Le ministère des beaux-arts..... 237

CHAP. XIII. — Je reviens à mes amours. — Ce que l'on peut faire d'une femme de finance. — M. Le Riche de La Popelinière. — Le paradis de Passy. — Marmontel, Vanloo, Rameau. — Le maréchal de Saxe. — Les comédies bourgeoises. — Le grand thuriféraire du financier. — La fille de Mimi. — Madame de Tencin. — Les mœurs et le bail des fermes. — Morale du cardinal de Fleury. — Le mariage. — La reconnaissance. — La gloire, le génie, l'esprit et les arts. — Je l'emporte. — La calotte. — Les ruses de ma jeunesse. — Je passe à travers le feu. — La cheminée tournante. — Stéphano et Lise. — L'opium. — Le papillon. — Mademoiselle Dufour. — Le sommeil. — Le prince Charles-Édouard. — Je suis nommé pour commander l'expédition d'Écosse. — Les demi-mesures. — Suite de nos victoires en Flandre..... 169

CHAP. XIV — Nouvelle assemblée des états de Languedoc. — Le drôle de nom. — Le consul de Montpellier. — Madame de Massillargues. — Madame Capon. — Avant le péché. — Après le péché. — Les mauvaises langues de Montpellier. — Capoun, capoun ! — Kakaraka. — *Lou gal es aribat.* — Saint-Florentin. — Le fanatisme. — Les prisons de Nimes. — Mémoire en faveur des huguenots. — Le suicide par intolérance. — Les évêques et les curés. — Le faux zèle, etc. — Filles enlevées à leurs parents. — De la sévérité..... 286

CHAP. XV. — La jalousie de M. de La Popelinière. — Vaucanson. — Les prodiges de la mécanique. — L'aspic de Cléopâtre. — Les automates. — Oh! l'admirable travail! — Tout est découvert. — Retour de madame de La Popelinière chez elle. — La protection du maréchal de Saxe. — L'explication matrimoniale. — L'éloquence du maréchal. — Dénouement. — Les sentiments et la raison d'État. — Note, avec les réponses du roi. — Consolation. — Ambassade de Saxe. — La princesse Mouzinka. — Le grand dîner. — Les habits de gala. — Singulière épître du roi. — La prédiction. — Les deux dauphines. — L'entrevue. — Le portrait. — Les larmes légitimes. — Les noces. — Le régiment de Champagne. — Le maréchal de Saxe..... 306

CHAP. XVI. — Campagnes d'Italie. — Revers. — Les Autrichiens

devant Gênes. — Soumission de la république. — Exactions. — Révolte. — Gênes libre. — Gênes menacée. — Gênes délivrée. — Je suis demandé par des Génois. — Je pars pour l'Italie. — Je traverse la flotte anglaise. — Ma harangue au sénat de Gênes. — Mon activité. — Les femmes de Gênes. — Les sigisbées. — Annetta Brignole. — Pelinetta. — Mes amours avec la jolie Génoise. — Je suis vaincu. — Ma persévérance. — Je change de plan. — Je reçois un rendez-vous. — La nuit. — Le bonheur mystérieux. — La discrétion. — Le silence. — Je découvre mon bonheur. — Mystification..... 327

CHAP. XVII. — Toujours amoureux. — Complot de table. — Le sommeil sauve Pelinetta. — Je sauve Gênes des Autrichiens. — Je suis maréchal de France. — On m'élève une statue. — Adieux à Pelinetta. — Sa sœur Annetta. — Mon départ de Gênes. — Épître de Voltaire. — Le maréchal de Saxe. Quatrième campagne en Flandre. — Bataille de Lawfeld. — Berg-op-Zoom. — Le comte de Lowendal. — La paix. — Causes de la mort du maréchal de Saxe. — Ses munitions de guerre. — Madame de Pompadour et les arts. — La comédie dans les petits appartements. — Les fleurs blanches. — Disgrâce de Maurepas. — Retour à Paris. — Le *roulier*. — Servandoni. — Genevilliers. — La glacière. — La chasse. — Le duc de Choiseul. — L'homme tué. — La chasse aux braconniers. — Mort de madame de La Popelinière..... 351

CHAP. XVIII. — Le marquis de Brignole à Paris. — Annetta. — Souvenirs. — Bonheur incomplet. — Ma statue. — Je n'ai pas été le premier. — Principes de l'amour italien. — La clef. — Théâtre de madame de Pompadour. — Intrigues et cabales. — Réflexions demi philosophiques. — Les exclusions. — Les embarras d'un premier gentilhomme. — Ses plaisirs. — Ses vengeances — Madame Du Roure. — Le page muet. — L'abbé de Bernis. — Impromptu. — La duchesse de Lauraguais. — La rue des Mauvaises Paroles. — Objections prévenues. — Mon âge. — Lettres d'amour..... 372

CHAP. XIX. — Voltaire. — La *princesse de Navarre*. — Le *Temple de la Gloire*. — L'impatience de Voltaire. — Trajan mécontent. — Voltaire en Prusse. — Le poète en cage. — Commission de